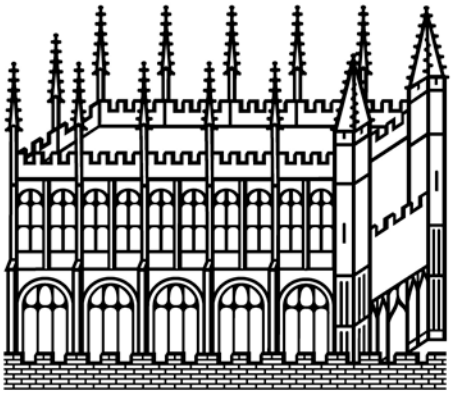


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

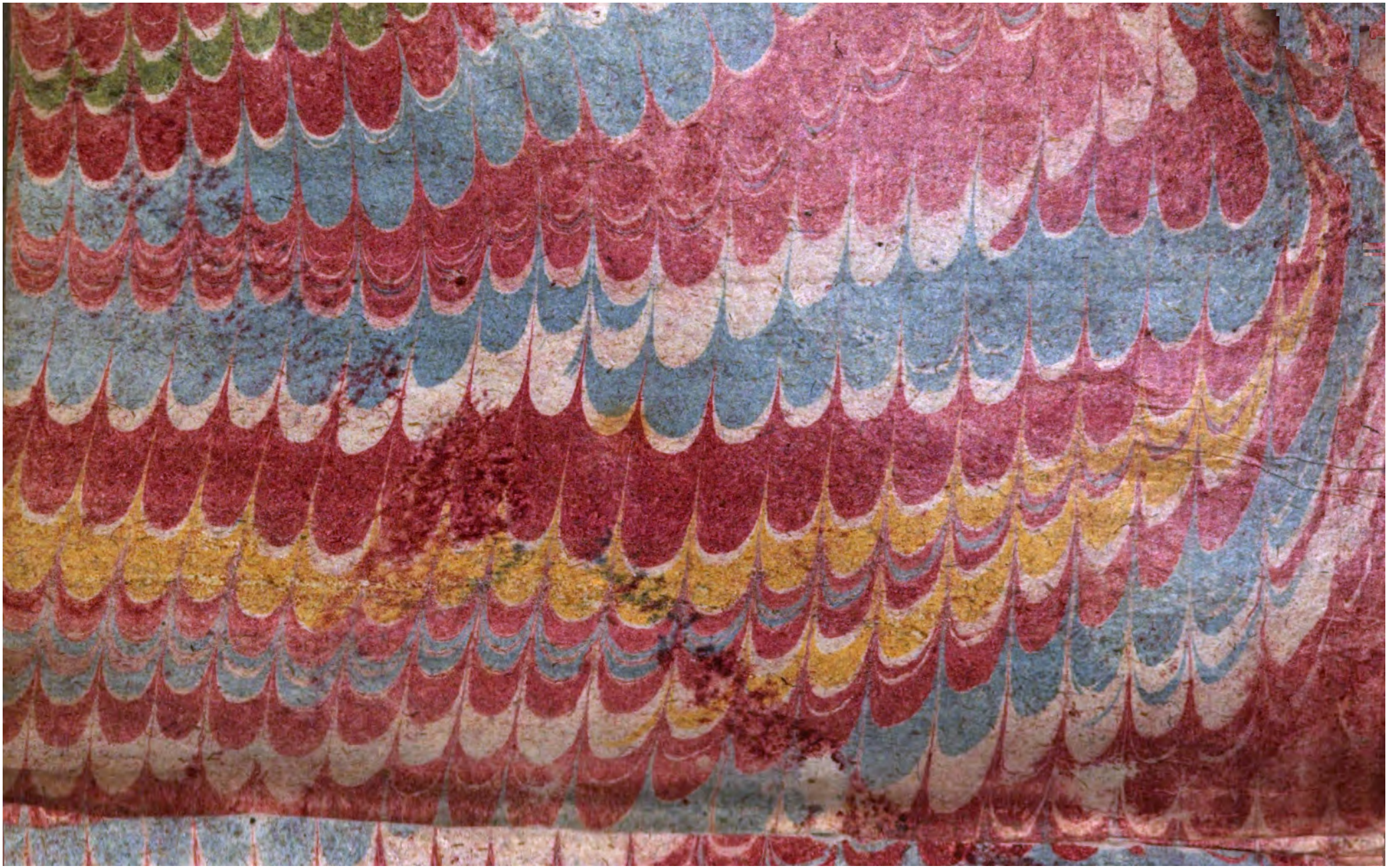
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Zah. III. A. 14.1



LETTRES ECRITES DE LA CAMPAGNE.

O. D. A.

BIBLIOTHEQUE

A LA HAYE,
Chez ALEX. DE ROGISSART.
M. DCC. XXI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE
DES
LETTRES
CONTENUES
dans ce Volume.

I. LETTRE.

Portraits de M. LE COMTE *& de* MADAME LA COMTESSE *de* C...., *de* MADAME LA MARQUISE, *& de* M. LE CHEVALIER *de* B.., *de* MADEMOISELLE *de* T..., *& de* MONSIEUR *de* C.... pag. 1

TABLE

II. LETTRE.

Que l'Etude eſt préférable à tous les autres Plaiſirs. La Volupté, que cauſe la Connoiſſance de la Vérité, eſt ſupérieure à toute autre. Ce que c'eſt que Vérité, Erreur, Menſonge, Fiction. 13

III. LETTRE.

Fauſſes Images de la Filoſofie. Son véritable Portrait. Prémier Principe de Certitude. Caractére de l'Evidence. D'où vient la Différence des Sentimens. Vanité des Savans: comment ils penſent les uns des autres. Du Livre de M. HUET, *intitulé* Cenſura Philoſo-

DES LETTRES.
loſophiæ Carteſianæ. 52

IV. LETTRE.

Portrait du CONSEILLER, *de la* DAME, *& de l'*ABBE'. *De l'Importance de garder les Bienſéances de ſon Etat, & de ſa Condition. Paſſion de la Marquiſe pour la Filoſofie.* 95

V. LETTRE.

Des Moyens de ſe conſerver dans un Etat propre à la Recherche & à la Découverte de la Vérité. 109
I. De la Volonté. 109
II. De la Pratique. 114
III. Suſpendre ſon Jugement. 118
IV. Se hâter lentement. 120
V. De l'Habitude. 122

VI.

TABLE.

VI. Des Idées. 145
VII. De la Converſation, & de la Lecture. 179
VIII. Des Conſéquences. 185
IX. De la Méthode. 194

Au lieu de cinq Lettres qu'on trouve ici, il devoit en paroitre dix, qui ſeront encore ſuivies de quelques autres. Des Raiſons particulieres les ont fait différer.

Page 5. ligne 6. *fort aiſément*, liſez *font aiſément*.

Page 24. ligne 8. *quelque joie qu'ici bas on ait*, liſez *quelque joie ici bas qu'on ait.*

Page 68. ligne 22. *de l'Ame, qui*, liſez *de l'Ame, lequel.*

Page 113. ligne 15. *c'eſt de là d'où*, liſez *c'eſt de là que.*

PRE-

PREMIERE LETTRE.

Portraits de M. le Comte & de Me. la Comteſſe de C. . . ., de Me la Marquiſe & de M. le Chevalier de B. . . ., de Mademoiſelle de T. . . ., & de Monſieur de C. . . .

JE vous tiens parole, MONSIEUR : je vous envoye le commencement du Journal de notre Campagne ; & vous verrez par mon éxactitude à vous en faire tenir la ſuite, combien je vous aime, puis qu'il faudra vaincre la plus dominante de mes paſſions & la plus charmante, la pareſſe.

Nous partimes de Paris à ſix heures après midi. Nous arrivames ici à huit. A peine fumes nous deſcendus de caroſſe, qu'on alla dans les jardins, où l'on reſta juſqu'à l'heure du ſouper. Il me parut à table que nous avions tous dans la fiſionomie & dans les manieres quelque choſe que nous n'avions point à Paris. C'eſt un certain air d'aiſance, qui nous faiſoit tous enviſager comme ſi nous n'euſſions été qu'une même famille. La converſation s'en reſſentit. Charmez de nous trouver ainſi réünis, nous nous félicitames d'être dans la ſituation où vous ſavez qu'HORACE ſouhaitoit MECENAS lorſque ce Poëte lui écrivoit,

Faſtidioſam deſere copiam, &
Molem propinquam nubibus arduis.
Omitte mirari beatæ
Fumum & opes ſtrepitumque Romæ

Puiſque vous voulez que je commence par vous faire le Portrait de per-

perſonnes avec qui j'ai l'honneur de me trouver, je vous obeïrai. Mon Pinçeau n'aura pas l'Art d'embelir; mais il ſera fidele.

LE MAITRE DE LA MAISON eſt un des hommes de France le mieux fait. Il a beaucoup d'eſprit, mais gâté par l'adoption de la plûpart des Préjugez qui regnent à la Cour. Il a l'air froid, parle peu; indolent, l'habitude a tant de pouvoir ſur lui, qu'il ne prend pas la peine d'examiner ſi on le trompe. Quand il s'en appercevroit, il ne feroit aucun effort pour ſe préſerver de l'être; & comme il pouſſe la bonté ſi loin, qu'il s'accomode de tout & de tout le monde, cela nous rameine ſouvent dans l'eſprit ces vers de Madame *des* HOULLIERES,

Il fait tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.

Pour LA COMTESSE ſa Femme, ce n'eſt preſque pas un Etre pen-

ſant; c'eſt un Automate, que differentes liqueurs font mouvoir. Tantôt l'aigre ſurmonte, tantôt le doux. Quelquefois on diroit que le bon-ſens domine; mais cela eſt rare, & dure peu. Cet Automate, ſi j'oſe parler ainſi, eſt d'ailleurs revêtu d'une peau très blanche & très fine, chante bien, joüe beaucoup, & fait ſa plus chere occupation de ſes Chiens & de ſa Tapiſſerie.

LA MARQUISE DE B.... eſt une de ces aimables Femmes, que la Nature complaiſante a pris plaiſir à former. Elle aime extrémement la lecture, connoit les bons Livres, & ſent à merveille tout ce qu'elle lit. Elle a la mémoire très fidelle, & place avec beaucoup de graces les choſes qu'elle a retenues. Un diſcernement ſûr lui fait diſtinguer d'abord ce qui eſt vraiment beau d'avec ce qui n'a que l'apparence du beau. Heureuſe, ſi la vivacité de ſon imagination ne l'eut emporté ſur la juſteſſe de ſon eſprit.

D'au-

D'autres gouts l'entrainent ; le jeu, la bonne chere, la galanterie, les ſpectacles, la magnificence des habits & des équipages : toutes ces choſes ont pour elle des charmes ſéducteurs ; ils lui font aiſément oublier dans le monde les Réfléxions qu'elle a faites en particulier.

Je n'ai point de traits pour vous peindre MADEMOISELLE DE T..., ſi je ne commence par vous dire que je n'ay rien veu de plus aimable ni de plus eſtimable. C'eſt une grande fille parfaitement bien faite, un air noble, gracieux, pleine de graces dans les moindres mouvemens. Les cheveux du plus beau chatain de monde, les ſourcils du plus beau noir. Les levres les plus vermeilles, un juſte embonpoint, un teint uni, fin, extrémement blanc, mais de ce blanc vif qui donne l'air de fraicheur & de ſanté. La régularité des traits de ſon viſage eſt parfaite, ſans être nuiſible aux agremens. Tous ces traits jouent

d'une maniere charmante. Ce jeu, qui forme proprement ce qu'on appelle *fiſionomie*, rend la ſienne auſſi heureuſe qu'agréable. On voit dans ſes yeux la fierté, la douceur, & ſur tout une modeſtie qui inſpirent pour elle un reſpect ſincere; mais cette fierté, ni cette modeſtie, n'empechent pas la vivacité qui naît de la joie & de la raiſon: bien différente, comme vous ſavez MONSIEUR, de celle qui naît de la préſomption & de l'étourderie. Elle a la plus belle main qu'on puiſſe voir, & la plus belle voix qu'on puiſſe entendre: ſait la Muſique en perfection; joue divinement du clavecin, du theorbe, & du luth.

Faut-il que je vous parle de ſon eſprit? Riche de ſon propre fonds, elle l'a encore cultivé avec beaucoup de ſoin; mais, quoi qu'elle obſerve ſcrupuleuſement ce que M. *de* FONTENELLE nomme *les bienſeances de l'ignorance*, quand on la voit quelque tems, on croiroit aiſément qu'el-

qu'elle a tout lu. Elle entend le Latin ; parle l'Italien, comme ſi elle avoit été elevée à Rome & à Florence. Elle a dans la converſation un tour d'expreſſion aiſé, naturel : ſe ſert à propos de cette Raillerie délicate, qui fait ſentir le faux d'un Raiſonnement à celui même qui le ſoutient, & qui le rendant juge dans ſa propre cauſe le force à ſe condamner & à admirer la juſteſſe & le tour qui lui découvrent ſon erreur. Ainſi, ennemie de la Diſpute, ſon eſprit ne brille jamais aux depens du vrai. Si elle paroit quelque fois le contredire, c'eſt toûjours une adreſſe pour le faire mieux ſentir.

Voulez-vous par ſa conduite connoître les ſentimens de ſon cœur ? Avec les avantages d'une naiſſance illuſtre, elle jouit de vingt-cinq mille livres de rente. Elle a vingt-huit ans. Il y en a quatre qu'elle eſt abſolument ſa maitreſſe. Elle eſt bien logée à Paris. Table ouverte pour quelques amis particuliers.

Bon équipage. Joue fort petit jeu. Elle eſt toujours d'une grande propreté. Nulle affectation dans ſes ajuſtemens; quelque fois même un peu de négligence: de ſorte qu'elle ne dépenſe ainſi que la plus petite partie de ſon revenu. Voici ce qu'elle fait de l'autre: Elle s'informe, ſoit à Paris, ſoit à la Campagne, quels ſont les Artiſans ou les Laboureurs gens de bien, que la pauvreté contraint de reſter dans la miſere, malgré leurs talens & leur bonne volonté. Elle donne à ces gens là mille ecus, deux mille ecus, pour les établir; &, par ce moyen, MADEMOISELLE *de* T... enrichit des Familles entieres, dont elle fait le bien pour pluſieurs générations. Il y a des Communautez, où elle paye des penſions à des filles qui en ont beſoin; mais elle n'a point encore voulu donner la dot néceſſaire pour être Religieuſe: elle croit que c'eſt en quelque maniere tenter DIEU, que de faire des vœux qu'on ne peut rom-

rompre. Voilà ce que fait MADEMOISELLE *de* T..., le digne objet du reſpect & de l'admiration de tous ceux qui la connoiſſent.

LE CHEVALIER *de* B... beau-frere de la Marquiſe eſt un vrai Filoſofe, non ſeulement dans la ſpéculation, mais auſſi dans la pratique. Il eſt *Stoïcien*, *Cynique*, *Epicurien*, tout enſemble. Quand il eſt avec gens qu'il aime, c'eſt un homme plein d'enjoument, de ſaillies. Il fait cent Contes plus divertiſſans les uns que les autres : il en a mis fort agréablement quelques uns en vers. Mais ce qu'on appelle *Coquettes*, *Petits-Maitres*, *les Plaiſans*, *les Avantageux* ; tout cela le déſole. Quand il en trouve, il fuit, ou devient muet. Ceci le fait ſouvent traiter de *Miſantrope*, & il ſouffre fort impatiemment que ce nom lui ſoit donné. *Il ne me convient point du tout*, aſſure-t-il : *il n'y a perſonne qui aime mieux les hommes, que ceux qui haïſſent les vices.* Il étoit un

ſoir chez votre amie de la Place des Conquêtes. Arrivent deux Ducs. Le Chevalier, qui étoit de la meilleure humeur du monde, devient tout d'un coup ſombre & taciturne. Les Ducs s'emparent de la converſation, diſent beaucoup de choſe ſur la Diſpute qu'il y avoit alors entre la Nobleſſe & eux. Toutes les perſonnes de la Compagnie marquérent ce qu'elles en penſoient; le ſeul Chevalier ne dit mot. Après avoir été long-tems dans un profond ſilence, il ſe tourne de côté vers une table d'hombre, & s'amuſe avec un jeu de cartes. Les Ducs ſortent. Les Dames s'écrient, En vérité, Chevalier, vous êtes bien Miſantrope d'avoir été une heure ſans dire mot, & de vous tourner enſuite comme vous avez fait! *Je ne ſuis point Miſantrope*, dit-il : *j'aime les hommes ; mais je hais les Ducs.*

Il aime fort les Enfans & les Païſans. Il dit que dans la plûpart *la Na-*

Nature ſe découvre avec beaucoup de graces : ce ſont ſes termes. Il m'a dit qu'il trouvoit un grand plaiſir à s'aller promener quelque fois avec un Païſan, & à l'amener enſuite au cabaret. Je ſuis charmé, dit-il, d'entendre parler la bonne Nature ; & j'ai une joie extreme de voir celle que je cauſe à ces bonnes gens en beuvant avec eux. Il m'a promis de me regaler bien-tôt d'une ſemblable partie de plaiſir. Je ne manquerai pas, MONSIEUR, de vous en faire part.

Je ne vous dirai rien de M. *de* C... : vous le connoiſſez : je puis ſeulement vous aſſurer qu'il vous aime de tout ſon cœur ; il m'a ſouvent parlé de vous, & toujours avec les ſentimens d'eſtime & d'amitié qui vous ſont dus.

Après vous avoir fait le Portrait des perſonnes qui ſont ici, je ſerois en droit, MONSIEUR, de vous faire celui de la belle Maiſon ou nous ſommes ;

La

La nommer un Palais, vous en peindre la face,
Vous promener après de Terraſſe en Terraſſe,
Décrire le Perron, parler du Corridor,
Du Balcon qui s'enferme en un Baluſtre d'or,
Vous compter les plafonds, les ronds, & les ovales
Le nombre des feſtons celui des aſtragales. *

Mais j'aime mieux pour toute deſcription vous copier ces vers de l'Abbé REGNIER DES MARAIS :

Rien n'égale dans l'univers
La beauté des objets divers
Que la nature ici raſſemble.
CHER AMI, *qu'un docte Pinceau*
Feroit de tant d'objets enſemble
Un riche & gracieux Tableau!

* Vers imitez de DESPREAUX.

TAYLOR INST. OXFORD.

SE-

SECONDE LETTRE.

Que l'Etude eſt préférable à tous les autres plaiſirs. La Volupté, que cauſe la connoiſſance de la Vérité, eſt ſuperieure à toute autre. Ce que c'eſt que Vérité, Erreur, Menſonge, Fiction.

VRaiment, MONSIEUR, j'aurai de quoi vous écrire. De la maniere dont les choſes ſe ſont tournées, je ne ſai pas ſi je pourrai ſuffire à vous mander tout. Nous avons donné tête baiſſée dans la Filoſofie. Nous ne ſommes pret que plus que des *Etres penſans*: tout s'en mêle, juſqu'à la Comteſſe.

LA

LA MARQUISE, LE COMTE, M. *de* C..., & moi, étions à la promenade ſous des allées qui regnent le long des murs du parc. M. *de* C... reſta deriere. Nous avions fait plus de cinquante pas ſans lui, lors que la Marquiſe tournant la tête le vit preſque proſterné aux pieds de ces murs. Après nous avoir fait remarquer la poſture où il étoit, elle l'appella. Il vint. Que faiſiés-vous là ? lui dit LA MARQUISE. MADAME, répondit-il, je croyois avoir trouvé la tremie d'un petit Animal qu'on nomme *Formica-leo*, & je regardois ſi je ne pourois point le prendre. Qu'en vouliés-vous faire ? dit LA MARQUISE. Vous l'apporter, MADAME, répondit M. *de* C... MON CHER C..., reprit elle, je n'aime point les Inſectes : j'en ai une peur horrible. Il faut avouër que vous autres Filoſofes êtes bien fous, de vous occuper de ces ſortes de choſes. Quel plaiſir peut-on y trouver ?

ver? Quel plaiſir? reprit M. *de* C... Un fort grand, MADAME. La Nature eſt admirable dans la moindre de ſes Productions : plus on étudie ſa conduite, plus on eſt frapé d'admiration. Mais l'admiration, dit LA MARQUISE, n'eſt que le plaiſir des ſots. Ne vous y trompez pas, répondit M. *de* C... Il y a deux eſpeces d'admiration : l'une, qui vient de l'ignorance ; & voilà le plaiſir des ſots : l'autre, qui vient de la connoiſſance, & qui fait d'autant plus de plaiſir qu'on à des connoiſſances plus étendues ; d'où vient qu'on dit qu'il *faut être bien habile pour ſavoir bien admirer*. L'Art de la Nature dans les plus petits Inſectes eſt toûjours étonant. Il ne ceſſe pas de l'être dans le tems même qu'on l'a découvert. Vous vous ſervez là de grands mots, reprit LA MARQUISE. Que veut dire *l'Art de la Nature* ? J'avois toûjours compris que l'Art étoit

une

une imitation de la Nature, & que la Nature n'avoit point d'Art. Autre Erreur, répondit M. *de* C... La Nature ſuit avec beaucoup d'exactitude toutes les regles de la mécanique: c'eſt ce qui fait qu'elle ſait tout mettre à profit: On diroit, qu'infiniment avare, elle veut tirer de la matiere tout ce qu'il eſt poſſible d'en tirer. Notre imagination ne va point juſqu'où s'étendent & la grandeur & la petiteſſe de ce qu'elle ſait former. Sans ceſſe agiſſante, à peine un corps eſt-il détruit, qu'on en voit paroître un autre, & les meſures quelle prend ſont ſi juſtes, qu'un effet devient toûjours une cauſe. Non, MADAME, il n'y a point de ſpectacle d'Opera, qui offre à nos yeux autant de merveilles, que les plus petits objets qu'elle préſente de toutes parts. Cela eſt certain, MADAME, dit LE COMTE; & ſi vous étudiiés la Nature, vous abandoneriés l'Opera, & la Co-

Comedie. Du moins eſt-il ſûr, reprit M. *de* C..., que le plaiſir, que vous gouteriés dans l'étude dont Monſieur vous parle, l'emporteroit ſur celui que vous avez aux Spectacles. Je n'en croi rien, dit LA MARQUISE : le plaiſir dont vous me parlez, s'il en eſt un, eſt trop mélancolique. Point du tout, reprit M *de* C...: c'eſt un plaiſir fort vif & fort agréable à qui le ſait gouter. Que diriés-vous, MADAME, de ceux qui paſſent des journées entieres à l'examen d'un cercle, par exemple, ou même d'une ſimple ligne; & qui trouvent tant de plaiſir à cette occupation, qu'ils en oublient les choſes néceſſaires même à la vie? Je dirois qu'ils ſont fous, repondit LA MARQUISE, & que quand il y auroit tant de plaiſir pour eux à exercer leur eſprit, ils devroient l'appliquer à acquerir des connoiſſances plus utiles.

De ce ſublime eſprit dont ton orgueil
ſe pique,
Homme, quel uſage fais tu?
Des plantes, des métaux, tu connois
la vertu;
Des differens païs les mœurs, la poli-
tique;
La cauſe des frimats, de la foudre,
du vent;
Des aſtres le pouvoir ſuprême:
Et ſur tant de choſes ſavant
Tu ne te connois pas toi même.

J'avoue, MADAME, repondit M. *de* C...., que l'étude des Mathematiques, comme de toute autre Science, ne doit attacher qu'après qu'on s'eſt certainement inſtruit des véritez qui nous intereſſent plus particulierement. Mais, puiſque les véritez, qu'on peut découvrir par la conſideration d'une ſimple ligne, détachent des plaiſirs neceſſaires même à la vie, c'eſt une forte preuve que la connoiſſance de la vérité cauſe un plaiſir ſupérieur

rieur à tout le reſte. Je conviens, dit LA MARQUISE, qu'il faut que ceux qui s'appliquent à cette ſorte d'étude y trouvent du plaiſir. Je croi bien que M. PASCHAL, ou le MARQUIS *de* L'HOPITAL, avoient moins de plaiſir à faire une repriſe d'hombre, qu'à travailler l'un à la Roulette, l'autre ſur les infiniment petits. Mais, d'où cela peut-il venir, ſinon de ce que leur genie, leur humeur, où le hazard, les avoient portez de ce côté-là, qu'ils y avoient pris goût, que ce goût s'étoit fortifié & augmenté peut-être plûtôt par l'impreſſion de l'habitude que par aucune bonne raiſon? Il en eſt de même de moi: on m'a menée aux Spectacles, on m'a montré à joüer, j'ai pris du gout pour l'Opera, pour la Comedie, pour le Jeu; & comme j'avois apparemment d'heureuſes diſpoſitions, ajouta-t-elle en riant, ce gout s'eſt admirablement fortifié, & je trouve autant de plaiſir à le ſatisfaire, que

PASCHAL, ou le MARQUIS *de* L'HOPITAL, en avoient à contenter le leur. En verité, MON CHER C..., je croy qu'il auroit été plus facile de leur faire aimer les plaiſirs dont je parle, qu'il ne ſeroit aiſé de me faire aimer ceux du Cabinet.

N'en jurez pas, MADAME, dit LE COMTE : de la maniere dont vous vous engagez, M. *de* C... pourroit bien vous faire changer de gouts. Moy? dit LA MARQUISE : je n'en changerai jamais, qu'il ne me ſoit auſſi ridicule de les conſerver, qu'il eſt ridicule à la Preſidente *de* MONT FORAN de faire paroître ceux qu'elle a. Mais, ce que M. *de* C.... pourroit faire de mieux, ce ſeroit de me conſerver à préſent tous les gouts que j'ay, & de me diſpoſer à en prendre encore d'autres qui puſſent me ſervir dans le beſoin. Par exemple, me donner quelqu'avant-gout de dévotion, afin que je ne ſente pas ſi fort mon malheur, quand je ſerai obligée de joüer le rôle de Prude.

Mais

Mais, pour les *formica-leo*, les *cercles*, les *lignes*, ce ſont des études qui me paroiſſent ſi fort indifferentes qu'entre elles, l'Hombre, & l'Opera, le gout ſeul doit décider. Je ne prétends pas, MADAME, reprit M. *de* C..., que ces ſortes d'études ſoient ſi néceſſaires que lorsqu'on ne s'y ſent pas porté, il faille les préférer aux choſes qui ont pour nous un attrait prévenant. Il m'eſt aiſé de vous faire voir qu'elles ne doivent pourtant pas être miſes dans ce rang d'égalité où vous les placez avec l'Opera & l'Hombre. J'ay voulu vous faire connoître que ces ſortes d'études pouvoient cauſer un plaiſir très grand, & vous en êtes convenue. Je veux que vous conveniés, encore que les plaiſirs de quelqu'étude que ce ſoit ſont par raiſon même préferables aux plaiſirs du monde.

Les plaiſirs du monde, MADAME, ne ſe goutent point, lors qu'on eſt ſeul : il faut de la Compagnie, &

on n'eſt pas toûjours ſûr d'en trouver une qui conviene. Il faut de l'argent, & on en manque quelquefois. Les dépenſes qu'ils cauſent dérangent nos affaires, & nous donnent de l'inquietude. La grande diſſipation altere la ſanté. Les plaiſirs excitent nos paſſions, & ne ſe ſoutiennent que par elles. Pour une fois que ces paſſions ſeront ſatisfaites, trente fois elles ne ſeront qu'irritées & mortifiées ; de là le trouble, le déchirement du cœur. Une autre à un plus bel équipage, & vous empêche de briller au Cours ; celle-cy a plus de jeuneſſe, celle-là plus de beauté ; une autre a des habits plus magnifiques ; celle-cy a plus d'eſprit & de badinage, tous les veux d'une Compagnie ſe tournent vers elle ; qu'elle mortification pour notre amour-propre! Nous perdons au jeu une ſomme conſiderable ; qu'elle inquietude pour la payer, ou pour retrouver de quoi joüer comme les autres ! Celle-cy

vous enleve votre Amant : le perfide oublie juſqu'aux faveurs qu'il a reçues de vous, où s'en ſert pour ſe donner un air qui vous fait ſentir à la fois ſon mépris & ſon indifférence ; qu'elle rage ! Nous nous trouvons avec un Seigneur qui ne nous diſtingue pas de la foule, ou qui même préfere des gens qui ne nous valent pas ; qu'elle mortification ! Voilà, MADAME, les plaiſirs du monde, & à quoi on eſt tous les jours expoſé, quand on s'y abandonne. Ceux de l'étude au contraire ſont d'une reſſource certaine. Ils ſont toujours prêts, conſtans, intariſſables, ſans retours deſagréables. Ils ſatisfont les deſirs ſans les éteindre. Toujours jouïr, & toujours deſirer, n'eſt-ce pas, MADAME, la définition de la felicité ſuprême ; & quoi qu'on ne puiſſe l'eſperer abſolument parfaite qu'après cette vie, ne doit-on pas croire que les plaiſirs dont je parle ſont les plus parfaits que nous puiſſions gouter

dans l'état où nous ſommes ? Et en faveur de cet avant-gout de dévotion que vous voulez avoir, permettez-moi de raporter quelques Vers d'un *Adieu* que fit à ſa *Philis* un Homme qui ſe retiroit de la Cour. Il lui écrivoit,

Quelque joie qu'ici bas on ait abandonnée,
Que celui dignement en eſt récompenſé,
Qui peut dire à ſon DIEU, *j'ai paſſé la journée,*
Sans t'avoir offenſé.

C'eſt, MADAME, ce qu'on ne peut dire à la fin d'une journée diſſipée dans les plaiſirs du monde.

Sur quel ton il le prend ! dit LA MARQUISE. En vérité, je croi qu'il me joûroit le tour de me rendre raiſonnable, ſi (pour lui donner citation pour citation) je ne ſavois que

Cette fiere Raiſon, dont on fait tant de bruit

Con-

Contre les Paſſions n'eſt pas un ſûr remede.
Un peu de Vin la trouble, un Enfant la ſéduit;
Et déchirer un Cœur, qui l'appelle à ſon aide,
Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſevere
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien. *

Courage, MADAME, dit LE COMTE: ſans cette citation, vous étiés perdue; mais, vous me r'aſſurez. Je vois bien à préſent, qu'il ne ſera pas facile à M. *de* C.... de vous faire donner dans ſes idées creuſes. Quoi! dit M. *de* C... en s'adreſſant au Comte, avec la juſteſſe d'eſprit que vous avez, pouvez-vous regarder ces Vers comme quelque choſe qui faſſe contre la Raiſon? Quoi! reprit LE COMTE, avec l'experience que vous avez ſans

* *Les Moutons*, Poëſie de Madame *des* HOULLIERES.

doute comme les autres, pouvez-vous croire que ces Vers ne renferment pas une vérité conſtante ? Prenez garde, MONSIEUR, reprit M. *de* C.... Ne voyez-vous pas que vous mettez ſur le compte de la Raiſon ce qui ne doit être mis que ſur celui de notre négligence. Si vous aviés mille écus, & que vous ne vouluſſiés pas vous déterminer à vous en ſervir, ne ſeroit-ce pas votre faute ſi vous mouriés de faim avec mille écus ? Qu'eſt-ce que *Madame* DES HOULLIERES, entend ici par *la Raiſon* ? La faculté de connoître ce qui eſt vrai, ce qui eſt bon. Mais, quel uſage faiſons-nous de cette faculté ? De bonne foi, MONSIEUR, nous appliquons-nous ſincerement à la faire valoir ? On a beau nous dire, qu'en ſuivant ce qu'elle dicteroit, nous ſecoûrions le joug des paſſions qui nous font gémir, nous ne faiſons que des efforts languiſſans, vains ; diſons tout : nous craindrions même ſouvent, que

que ſon pouvoir fût éficace. Nos paſſions nous tyranniſent : nous les aimons pourtant ; & au lieu de vouloir ſincerement les détruire, nous cherchons au contraire à nous les juſtifier. Et d'où cela peut-il venir, dit LE COMTE, ſi ce n'eſt de l'impuiſſance de notre Raiſon? Point du tout, dit LA MARQUISE : je comprens que c'eſt toujours l'effet du mauvais uſage que nous en faiſons. Nous nous ſommes ſi fort livrez à nos ſens, que nous ne croyons pas qu'il y ait d'autres plaiſirs que ceux qu'ils nous procurent. Nous nous perſuadons que ſi ces plaiſirs venoient à manquer, nous tomberions dans un vuide affreux que rien ne pourroit réparer. Mais nous le ſuppoſons ſans l'avoir aſſez examiné. Je ſuis obligée de convenir que le plaiſir, qu'on goute dans l'étude des Veritez Mathematiques par exemple, peut l'emporter ſur les plaiſirs du Jeu, de la Table, ſur ceux même de la Grandeur : cependant, j'avoue

voue que je ne ſaurois concevoir comment cela ſe peut. Je le croi bien, MADAME, dit M. *de* C...: ce plaiſir vous eſt inconnu; vous ne pouvez pas en juger. Il en eſt donc des plaiſirs, dit-elle, comme des ragouts? Pluſieurs François m'ont aſſuré qu'un certain manger, que les Anglois nomment *podding*, étoit un mets exquis: & je ne puis croire qu'il vaille mieux que nos franchipanes. Cela vient peut être de ce que je n'ai point mangé de podding; mais, comme juſqu'a préſent j'ai fait fort bonne chere ſans podding, & que je ne me ſuis pas aviſée de trouver mauvais les repas où ce mets manquoit, je croi de même que je puis vivre fort contente avec les plaiſirs que j'ai goutez juſqu'à préſent, & que je ne puis mieux faire que d'écarter de moi les réflexions qui pourroient venir m'y troubler. Au bout du compte, quand on eſt content d'un plaiſir, pourquoi aller s'inquieter d'en gouter un autre, qui peut-

être

être n'en ſeroit pas un pour nous? Le podding, dit-on, eſt un manger exquis; mais, peut-être ne le ſeroit-il pas pour moi. Les Mathematiques ont charmé le MARQUIS *de* L'HOPITAL, peut-être ne me cauſeroient-elles que de l'ennui. MON CHER C..., les infiniment petits, *la Roulette*, ne ſont point propres à attacher les Femmes. Que ces Meſſieurs les Filoſofes ſe tranquiliſent: à la bonne heure. Qu'ils faſſent des découvertes utiles au public: tant mieux. En mon particulier, je leur en ſai le meilleur gré du monde; mais je ne veux point *employer à connoître des jours deſtinez à jouïr* *. MADAME, repondit M. *de* C..., c'eſt pour ſavoir jouïr, qu'il faut ſavoir connoître. Je ſuis perſuadé que notre vrai bonheur dépend de nos connoiſſances. Si celles des Mathematiques peuvent nous être indifferentes, il y a d'autres connoiſ-

* Poëſies de M. ROUSSEAU.

noiſſances qui nous ſont abſolument neceſſaires, puiſque ce ſont elles qui doivent regler notre conduite, & qu'ainſi notre bonheur & notre perfection en dépendent. Nous cherchons ſans ceſſe à nous rendre heureux : c'eſt le but de toutes nos actions, de toutes nos penſées ; mais, comment y parviendrons-nous, ſi nous ignorons ce qui nous convient ? Comment ſaurons-nous ce qui nous convient, ſi nous n'aprenons ce que nous ſommes ? Faudroit-il nous confier au hazard ? L'experience nous prouve, que s'il peut ajuſter des évenemens favorables, il ne peut jamais regler nos penſées ; & c'eſt la façon de penſer, qui nous rend heureux. Ainſi, plus nous penſons juſte, plus notre bonheur eſt ſolide. Il n'y a de ſûr, que ce qui eſt fondé ſur la vérité. Je le veux, dit LE COMTE ; mais, êtes vous aſſez hardi pour vous flater de la connoître, la vérité ? Il ne s'agit pas de moi, dit M. *de* C... ; mais je ſuis per-

perſuadé qu'il y a dans le Monde un grand nombre de gens de bien, qui la connoiſſent indubitablement dans les choſes qu'il importe abſolument de ſavoir; & que c'eſt par cela même, qu'ils ſont véritablement gens de bien. *Il n'y en a pas tant*, dit LA MARQUISE, *qu'un bateau ne fut aſſez grand pour les contenir tous* (1). Comment! MADAME, reprit M. *de* C..., vous citez auſſi les Poëtes Grecs? C'en eſt fait, je ne diſpute plus contre vous. Vous me paroiſſez une ennemie trop redoutable. Quelques graces que vous donniés à tout ce que vous dites, j'avouë que les Paſſages Grecs m'effrayent dans votre bouche. Raſſurez vous, dit LA MARQUISE: c'eſt un Livre François, qui m'a appris ce que je viens de dire. Je ne ſai point le Grec; & quand je le ſaurois, je ne vous traiterai pas dans nos diſputes, ni *d'impudent*, ni *d'œil de chien* (2). Mais, une

(1) THEOGNIS.

(2) Termes dont ſe ſert *Achille* contre *Agamemnon* dans le I. Liv. de l'Iliade.

une choſe m'embaraſſe. Comment prouveriés-vous qu'il y a un nombre de gens qui connoiſſent indubitablement la vérité ? Je ne puis le prouver, MADAME, reprit M. *de* C... ; mais cela eſt très vrai-ſemblable, puis qu'on peut s'aſſurer de la vérité, & qu'il y a des perſonnes qui font leur principale occupation de ſa recherche. Fort bien, dit LE COMTE. Cependant pourquoi, ſi l'on peut indubitablement connoître la vérité, n'a-t-on pu encore ſeulement nous la définir, nous dire ce que c'eſt ? Vous vous trompez, repondit LA MARQUISE : il me ſemble qu'on nous l'a dit cent fois. N'ai-je pas vû dans les *Confeſſions de* S. AUGUSTIN (1), que *la vérité* étoit DIEU, parce qu'elle étoit increée, immuable, immenſe, éternelle, au deſſus de toutes choſes, vraie par elle même. Oui, pourſuivit LE COMTE, & ce ſentiment a fait qu'un ſavant Jéſuite

a

(1) Liv. 7. Chap. 9. & autres.

à regardé les Ouvrages de S. AUGUSTIN comme impies, & attribuez à ce Saint par un Athée (1). Ce Jéſuite prétend que c'eſt détruire l'exiſtence de DIEU, que de ſoutenir que la vérité eſt DIEU. La vérité univerſelle, dit-il, contient les véritez particulieres, les véritez des nombres, les véritez Geometriques, les Metafiſiques, les Morales; mais, ces véritez ne ſont rien de réel, elles n'ont qu'une exiſtence purement Metafiſique dans l'eſprit, elles ſont ſon ouvrage, & n'en ſont pas diſtinguées. *Elles ne ſont, pour parler le langage de l'Ecole, que des Etres de Raiſon, des Concepts formels, ou la forme de l'Entendement.* Ainſi, c'eſt n'admettre point un vrai DIEU, & quoi qu'on ſe ſerve de ce mot en détruire l'idée, que d'entendre ſous ce terme *la vérité univerſelle.* Or, continue le P. HARDOUIN, c'eſt le nom du Jéſuite, tout Ouvrage, où l'on voit regner un principe qui

(1) Voyez le I Tome de Memoires Litteraires. p. 403.

tend à détruire l'exiſtence de DIEU, ne peut être que l'Ouvrage d'un Athée. L'Egliſe ne peut canoniſer un Athée: elle à canoniſé S. AUGUSTIN; donc St. AUGUSTIN n'eſt pas un Athée, donc il n'eſt pas l'Auteur des Livres qui portent ſon nom. Quoique le ſentiment du P. MALBRANCHE, pourſuivit LE COMTE, différe en quelque ſorte de celui de S. AUGUSTIN, le P. HARDOUIN ne laiſſe pas de regarder ce Filoſofe moderne, comme un homme dont les principes menent à l'Athéïſme. Le P. MALBRANCHE convient que la Vérité n'eſt rien de réel. *Les idées ſont réeles*, dit-il; *mais l'égalité entre les idées, qui eſt la Vérité**, n'eſt rien de réel: & l'idée de ces véritez, ſelon lui, c'eſt *le Verbe*, la ſeconde perſonne de la Sainte Trinité. J'avourai, dit LA MARQUISE, que j'ai crû juſqu'à préſent que la vérité étoit DIEU; mais je l'ai crû ſans trop entendre ce que je croyois. La vérité eſt un bien,

DIEU

* Recherche de la vérité Liv. 3. chap. 6.

DIEU eſt la ſource de tous les biens, donc DIEU eſt la ſource de la vérité. Voilà le Raiſonement que je me faiſois, ſans trop ſentir pour cela ce que je voulois dire; car le mot de *Vérité* ne me cauſoit aucune idée diſtincte, & quand je diſois 2 & 2 font 4 4 & 4 font 8, & que j'aſſurois que je diſois vrai, je ne pouvois croire que la vérité que je concevois alors fut DIEU. Telle que vous me voyez, continua-t-elle, j'ai lu le P. MALBRANCHE. J'ai trouvé *la Recherche de la Vérité* un Livre admirable, charmant: ſon Siſtême m'élevoit, il me faiſoit découvrir en moi une grandeur que je n'y avois point encore apperçuë. J'ai crû l'entendre en le liſant; mais, après l'avoir lû, il ne m'eſt reſté dans l'eſprit qu'une grande confuſion cauſée par beaucoup de vraiſemblances, & peu de lumieres. C'eſt peut-être ma faute: j'en tombe d'accord; mais quelques reflexions que j'aye faites depuis, ſur ce que le P. MALBRANCHE dit du *Verbe*, je n'y ai

trouvé qu'une obſcurité impénétrable. Au reſte, ſi je n'entends pas ce que c'eſt que *la vérité* par *le Dieu* de S. AUGUSTIN, ni par le *Verbe* du P. MALBRANCHE, je ne l'entends pas mieux par les *Etres de Raiſon*, les *Concepts formels*, ou la *forme de l'Entendement* du P. HARDOUIN. Je croy que ſi la Verité n'étoit qu'un *Etre de Raiſon*, un *Concept formel*, ou la *forme de l'Entendement*, la Vérité, ſelon l'idée que je me fais de ces mots, ne ſeroit rien de fixe, rien d'aſſuré; ou, pour mieux dire, il n'y auroit point de verité, du moins point de moyen de s'en convaincre. Voulez-vous, MADAME, reprit LE COMTE, une autre définition? La voici : je l'ai trouvée dans un gros Livre in quarto, qui traite de *l'Entendement Humain*, & qui a pour Auteur un fameux Philoſophe Anglois nommé LOCKE. Je le connois, dit LA MARQUISE, j'ai vû de lui un Livre touchant *l'Education des Enfans*, un autre intitulé

le

le Chriſtianiſme Raiſonable : je les ai fait venir de Hollande ; mais, je ne les ai pas encore lus. Je n'ai lu que ſes *Oeuvres diverſes*, qui m'ont donné une grande idée de ſon eſprit. J'ai ici, reprit LE COMTE, ſon *Eſſai Filoſofique concernant l'Entendement Humain* : je vous le preteray, MADAME, quand il vous plaira. Nous verrons, dit LA MARQUISE ; mais, comment définit-il la Vérité ? *La Conjonction ou la Séparation des ſignes ſuivant que les choſes mêmes conviennent ou diſconviennent entre elles*, repondit LE COMTE. Je n'entens point cette définition, dit LA MARQUISE. *La Conjonction ou la Separation des ſignes ſuivant que les choſes même conviennent ou diſconviennent entre elles* : voilà trop de choſes. MADAME, dit M. *de* C..., je croy pourtant que cette définition eſt juſte. Mais, il eſt vrai que pour en connoître la juſteſſe, elle ſuppoſe quelques reflexions qu'on trouve dans le Livre de M. LOCKE. Si cette définition eſt juſte, reprit

LA MARQUISE, elle eſt mal énoncée, & pêche en cela, qu'elle ne préſente point d'abord d'idée diſtincte à l'eſprit. Savez-vous d'où cela vient, MADAME? reprit LE COMTE. C'eſt que M. LOCKE, n'avoit pas lui même d'idée diſtincte de ce qu'il vouloit définir. Permettez-moi de vous dire, reprit M. *de* C..., que vous n'agiſſez pas ici avec aſſez de bonne foi; & que le Chapitre (1), où M. LOCKE donne cette définition, en comprend une explication aſſez claire pour quiconque y veut faire un peu d'attention. Il eſt étonnant, qu'ayant ſi bien retenu cette définition, vous ayez ſi fort oublié comment il l'explique. Je veux bien vous avoüer, dit LE COMTE, que je décide peut-être un peu trop hardiment; mais, c'eſt qu'il m'eſt arrivé à l'égard de LOCKE, ce qui eſt arrivé à MADAME à l'égard du P. MALBRANCHE. J'ai crû entendre LOCKE, quand je l'ai lû; mais il ne m'en

(1) V du Livre IV.

m'en eſt reſté que des idées ſi confuſes, que je ne puis me perſuader qu'il m'ait parlé avec clarté. Voilà ce que c'eſt, reprit M. *de* C...: la plus part des gens du monde liſent; mais, ils ne s'occupent point de ce qu'ils ont lû. Les moindres choſes ne ſe retiennent, & ne font pourtant impreſſion ſur nous, qu'autant que nous y faiſons attention, & que nous y reflechiſſons. Cela eſt vrai, dit LA MARQUISE; mais, revenons à la vérité. Je voudrois bien ſavoir au juſte ce que je dois entendre par ce mot. Voyons MADAME, reprit M. *de* C.... Quand vous concevez que deux & deux font quatre, que concevez-vous? Je conçois, repondit elle, une Vérité, puis qu'il eſt certain que deux & deux font quatre. Quand vous aſſurez, continua-t-il, qu'un objet, qui eſt éloigné de vous de 12 pieds, eſt plus loin qu'un autre objet qui n'en n'eſt éloigné que de ſix, & qu'il eſt une fois plus loin, qu'aſſurez-

vous? J'aſſure, dit LA MARQUISE, deux véritez, puiſque *douze* refermant 2 fois *ſix*, douze pieds ſont non ſeulement plus grands que ſix; mais, ſont une fois plus grands. Lorſque vous aſſurez encore, pourſuivit M. *de* C..., que ce qui vous cauſe du plaiſir vous cauſe un ſentiment plus agréable que ce qui vous fait du mal, qu'aſſurez-vous? Je vous entens, dit LA MARQUISE: j'aſſure *ce qui eſt*; & c'eſt *la Vérité*. Ainſi, LA VÉRITÉ eſt *ce qui eſt entant que connu tel qu'il eſt*: par conſequent, LA CONNOISSANCE DE LA VÉRITÉ eſt LA CONNOISSANCE *de ce qui eſt*; & LA CONNOISSANCE *de ce qui eſt* n'eſt que LA CONFORMITÉ *de nos idées avec ce qui eſt*. Fort bien, dit M. *de* C...: vous y voilà. Comment! reprit LA MARQUISE, on ne s'eſt donc embaraſſé ſur la nature & ſur la définition de la vérité, que parce qu'on cherchoit des difficultez où il n'y en a point, & faute de faire attention

aux

aux expreſſions les plus ſimples, & les plus communes ? Je vous prie, continua-t-elle ; qu'il me ſoit permis de faire la raiſonneuſe ſur cette définition. LA VÉRITÉ eſt *ce qui eſt entant que connu tel qu'il eſt :* LA CONNOISSANCE DE LA VÉRITÉ eſt L'A CONNOISSANCE *de ce qui eſt* ; & cette Connoiſſance n'eſt que LA CONFORMITÉ *de nos idées avec ce qui eſt.* Par conſequent, tout ce qui eſt connu *eſt vrai*, c'eſt à dire, *eſt tel qu'il eſt connu :* de ſorte que je ne me trompe que lorſque je conçois une choſe autrement qu'elle n'eſt, & que je juge que cette choſe eſt telle que je la conçois ; car, tant que je ne juge pas, je n'admets rien de faux. Ainſi, L'ERREUR peut être définie LA CROYANCE *de ce qui n'eſt pas.* Si cela eſt, dit LE COMTE, il y a un moyen ſûr pour éviter l'Erreur ; c'eſt de ne rien croire. Vous vous trompez, reprit LA MARQUISE ; car, toute croyance ſuppoſe un jugement. Ainſi,

pour prendre le parti de ne rien croire, il faut juger auparavant qu'il n'y a rien de croiable: & ce jugement eſt faux à tous égards, & ſur tout puiſque ce qu'on connoit être vrai, c'eſt à dire être tel qu'il eſt, eſt croyable. Oui: mais, que connoît-on être tel qu'il eſt? ajoûta LE COMTE. Peut-être fort peu de choſe, repondit LA MARQUISE: mais, toujours ce peu mérite-t-il d'être crû; &, juger qu'on ne doit rien croire, ſuppoſe un examen que je ne croi pas, MONSIEUR, que vous ayez fait. Ah! MADAME, reprit LE COMTE, je vous tiens perduë: d'aimable femme que vous étiez, pleine de ſallies & de vivacitez charmantes, vous allez devenir uu être raiſonneur; & vous ſavez qu'entre raiſonneur, & ennuieux, il n'y a point de différence. Quoi! repondit LA MARQUISE, ne peut-on pas raiſonner ſans être raiſonneur: vous jouëz ſur le mot. Je ne veux point devenir telle: mais

mais, ſi vous voulez que je vous le diſe en confidence, j'aurois quelqu'envie de débrouiller un peu mes idées; & de plus, c'eſt que je veux que vous ſoyez de la partie. C'eſt une vraye partie de campagne, dit LE COMTE: il faut que vous ſoyez bien ſure de ma ſoumiſſion, pour m'y embarquer. N'eſt-ce point auſſi me dire adroitement que vous vous ennuiez ici, & que vous voulez me mettre de part dans l'ennui? C'eſt bien mal juger de moi, & de toutes les perſonnes qui ſont chez vous, dit LA MARQUISE. Allez, MON CHER COMTE, cela ſeul fait voir que perſonne n'a plus beſoin que vous d'apprendre à raiſonner. Je ne crains point ici l'ennui, je m'y trouve à merveille: aux plaiſirs que j'y goûte je veux ſeulement y ajouter celui de raiſonner à mon aiſe. Voyez, MADAME, dit LE COMTE, l'air triomfant de M. *de* C..., comme il rit en lui même de vous avoir amenée à ſon but. Laiſſez-le; reprit

LA

LA MARQUISE, j'aime les Filoſofes qui rient : peut-être rirons-nous un jour des Filoſofes. Helas! MADAME, dit M. *de* C..., que vous trouverez facilement de quoi rire d'un Filoſofe tel que moi. Mais, quoi qu'il en ſoit, avoüez que vous avez tout-à-l'heure gouté du plaiſir à débrouiller vos idées, ſur la nature de la Vérité, & ſur celle de l'Erreur. Oui dit, LA MARQUISE, j'y ai gouté du plaiſir, & je ſuis fachée que M. LE COMTE m'ait interrompuë : j'étois en train. Il ſera facile de vous y remettre, repondit LE COMTE. Vous diſiez, MADAME, que *l'*ERREUR pouvoit être définie, LA CROYANCE *de ce qui n'eſt pas.* Je voulois, reprit LA MARQUISE, ajouter la définition du MENSONGE, qu'on oppoſe auſſi à la Vérité. Je croi que c'eſt *dire avec deſſein de tromper ce qu'on ſait n'être pas.* Ainſi L'ERREUR conſiſte dans *la croyance*, & LE MENSONGE, *dans l'intention* & *le diſcours*. LA FICTION,

TION, qui eſt encore oppoſée à la Vérité, ſera ſeulement *une choſe inventée pour divertir ou pour inſtruire, & expoſée comme véritable.* Fort bien, MADAME, dit M. *de* C...: voyez comment la ſimple définition de la Vérité, vous a fait demêler beaucoup de choſes. Ne pourriez-vous rien tirer encore de cette définition? Oui, dit LA MARQUISE: par exemple, il ſe peut faire qu'on ne conçoive pas entierement un objet, qu'on ne le conçoive qu'en partie; mais toujours peut-on aſſurer, que ce que l'on conçoit de cet objet eſt véritablement connu. D'où l'on peut conclure, qu'une connoiſſance peut être *vraye quoi qu'imparfaite*, relativement à la choſe qu'on veut connoitre. Ainſi, la connoiſſance parfaite d'un objet eſt la connoiſſance de tout ce qui eſt de cet objet; & la connoiſſance imparfaite eſt la connoiſſance de quelque partie de cet objet. Mais, qui eſt-ce qui ne ſait pas cela? continua-t-elle, a force

de

de me faire raiſonner, vous allez me faire dire bien des inutilitez. Perſonne n'ignore ce que vous venez de dire, reprit M. *de* C...: cependant, MADAME, il vous ſera aiſé de remarquer, que la plus part des gens raiſonnent comme s'ils ne le ſavoient pas. On ne peut croire combien il eſt important de ſe rendre bien préſentes les véritez les plus ſimples, & les plus communes. Ce que vous dites, reprit LA MARQUISE, me fait faire une Reflexion: c'eſt que nous avons bien défini *la Vérité*, en ce ſens qu'elle eſt l'objet de la recherche des Filoſofes, puiſque *la recherche de la Vérité* n'eſt que *la recherche de ce qui eſt*; mais, nous n'avons pas défini le terme de *Vérité*, lequel a diverſes ſignifications en notre Langue: par exemple, vous venez de dire qu'il eſt très important de ſe rendre toujours préſentes les véritez les plus ſimples, & les plus communes. *Vérité*, en ce ſens, ne veut dire autre choſe que *notion*,

con-

connoiſſance. En effet, dit LE COMTE, c'eſt en ce ſens que mon Ami MONTAGNE (1) a écrit que *la Vérité eſt la premiere & fondamentale partie de la vertu*, & qu'on lit dans l'Abbé REIGNER DES MARAIS,

Mais nulle vertu véritable,
Sans moi qui ſuis la vérité.

On donne encore à ce terme une autre ſignification, ajouta M. *de* C...: on le prend pour la liberté de dire ce qui eſt vrai, pour un diſcours qui inſtruit. C'eſt ainſi que M. *de* LA MOTTE l'employe, en finiſſant *la Cantate d'Eſter*.

Souvent la Vérité timide,
Du Trône n'oſe s'approcher.
Si vous voulez qu'elle vous guide,
Rois, c'eſt à vous de la chercher:
Chaſſez le Menſonge perfide,
Qui l'oblige de ſe cacher.

Ces diverſes ſignifications, continua-

(1) Eſſais de MONTAGNE, Tom. II.

nua-t-il, n'empechent pas que votre définition ne ſoit juſte, MADAME; & je vois avec une extrême ſatisfaction l'attention que vous faites aux termes. Vous n'êtes pas loin du Royaume de la Vérité, l'intelligence exacte des mots eſt une des principales voyes qui y menent. Des divers ſens, aux quels l'uſage employe un terme, nait la confuſion de nos idées, & l'incertitude de nos jugemens: c'eſt la ſource de toutes les diſputes. Si deux hommes, qui raiſonnent l'un avec l'autre, attachoient préciſement la même idée aux termes dont ils ſe ſervent, ils ne diſputeroient preſque jamais; puiſqu'alors ils auroient l'un & l'autre des idées diſtinctes de la choſe en queſtion. Mais, l'on ne raiſonne que ſur des idées confuſes, & l'on atribue au même mot des ſignifications bien différentes: de là vient la diverſité des jugemens; parce qu'il y a diverſité d'opinions, & que perſonne n'a ex-

expoſé clairement quelle étoit la ſienne.

Dans cet endroit de notre converſation, nous vimes LA COMTESSE, MADEMOISELLE *de* T..., & *le* CHEVALIER *de* B..., qui venoient à nous. Il faut changer de diſcours, dit LA MARQUISE, & ne pas nous expoſer à la raillerie de ces profanes, qui viennent de trouver du plaiſir à jouër à l'hombre. S'ils n'étoient venus, MON CHER C..., je vous allois bien faire d'autres queſtions. Mais, vous n'en êtes pas quite : maintenant que je ſay ce que c'eſt que la Vérité, je veux que vous m'apreniez à la connoître en toute choſe, & que vous me donniez une regle indubitable qui ſerve abſolument à m'en aſſurer. C'eſt trop demander, MADAME, dit LE COMTE : contentez-vous du probable ; c'eſt tout ce que M. *de* C... pourra vous donner. Ne l'en croyez point, reprit M. *de* C... ; peut-être, MADAME, irons-nous plus loin qu'il ne

penſe : nous l'eſſaîrons quand vous voudrez. Dès ce ſoir, dit LA MARQUISE, quand LA COMTESSE ſera couchée, venez tous trois dans ma Chambre, nous filoſoferons toute la nuit. Ah ! quel plaiſir, s'écria-t-elle, de paſſer une nuit à filoſofer ! Je ne l'ai jamais gouté ce plaiſir-là ; mais, ſur votre parole, dit-elle en s'adreſſant à M. *de* C..., je veux le croire au deſſus de tous les autres. Non, MADAME, repondit M. *de* C..., remettons la partie à demain : c'eſt aſſez qu'une belle Dame comme vous donne le jour à la Filoſofie. Mais, que je ſuis charmé de voir qu'elle vous inſpire une ardeur ſi vive, que le plus tendre de vos Amans n'oſeroit ſe flater de vous en inſpirer une pareille. Point de délai, dit LA MARQUISE : je veux que ce ſoit dès ce ſoir. LA COMTESSE nous joignant alors, nous n'eûmes que le tems de nous promettre de ne rien dire de ce qui s'étoit paſſé.

Mais,

Mais, un air ſerieux que nous avions ſe fit remarquer, & nos ſourires acheverent de nous trahir. On vit qu'il y avoit du miſtere entre nous; on voulut le pénétrer. LE COMTE fut le premier indiſcret. Il dit, que M. *de* C... avoit entrepris de faire tourner la cervelle de LA MARQUISE, & qu'elle s'y portoit de ſi bonne volonté, qu'elle ne vouloit pas attendre juſqu'au lendemain. Cecy fut ſuivi d'explications. De ſorte qu'on fit à LA COMTESSE le récit de notre Entretien. Elle nous traita de fous pluſieurs fois de ſuite: cependant, elle nous fit promettre de l'admettre à la premiere Converſation que nous aurions ſur ce ſujet. Ainſi, on remit au lendemain la partie, que LA MARQUISE avoit propoſée pour la nuit. Vous jugez bien, MONSIEUR, que j'ay quelquefois parlé dans cette Promenade. Mais, j'abrege utilement ma Lettre, en ſupprimant ce que j'ay dit.

TROISIEME LETTRE.

Fauſſes Images de la Filoſofie. Son véritable Portrait. Premier Principe de certitude. Caractere de l'Evidence. Definition de l'Evidence. D'où vient la difference des Sentimens. Vanité des Savans; comment ils penſent les uns des autres. Du Livre de M. HUET, *intitulé* Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ.

MONSIEUR,

LE lendemain de la Converſation dont je vous ai rendu compte, LA MARQUISE vint dès le matin fraper de grands coups à la porte de

de nos Chambres, en criant *Verité*, *Verité*, à peu près comme les Capucins ſe réveillent par leur *Benedicamus Domino*. LA COMTESSE fut effrayée du bruit. Elle entra dans une terrible colere contre *la Verité*, & LA MARQUISE; mais cette colere ne dura pas long-tems.

Je ne vous raporterai rien, MONSIEUR, de ce qui ſe paſſa avant le diner, ni de ce qui ſe dit à Table, parce que la Converſation fut peu ſuivie. Elle ne commença à le devenir, qu'en prenant le Café. Nous aurions bien du, dit LA MARQUISE, boire à la Filoſofie. Beuvons-y avec du Café, dit LE CHEVALIER. Le Café convient parfaitement, ajouta LA COMTESSE: la Filoſofie eſt auſſi noire que cette liqueur. Qui vous à dit cela, MADAME? reprit LE CHEVALIER. Je me la ſuis toujours répreſentée, continua-t-elle, comme une groſſe Femme boſſue, la face large, le tein livide, raiſonant toujours à

perte de vuë, tachant d'éloigner les hommes des plaiſirs qu'elle hait, parce qu'elle eſt ſi laide qu'ils la fuient. Moi, dit LA MARQUISE, je ne me la figure pas tout-à-fait ainſi. Elle me paroît comme une grande Femme maigre, qui à l'air auſtere & farouche, les yeux creux & rouges, le viſage long, décharné, de couleur de ſuie; vêtue d'une robe de Cordelier, toute hériſſée de pointes comme la peau d'un porc-epi; & tenant, dans ſa main ſeche & noire, un gros baton d'épine. J'ay grand peur, dit MADEMOISELLE *de* T...: c'eſt là le vray Portrait d'une Furie. Vous faites bien de l'injuſtice à la Filoſofie, MESDAMES, dit M. *de* C..., ſoyez perſuadées qu'elle eſt plus belle que l'Amour même. Elle a de grands yeux pleins de douceur, & de vivacité, l'air le plus gracieux, le plus accueillant, & le plus noble. Mille plaiſirs l'accompagnent ſans ceſſe: ils la ſuivent comme leur me-

mere; c'eſt d'elle auſſi que naiſſent les vrayes graces, & la joie ſolide. Habillez-la comme vous voudrez : tout lui ſied bien ; elle n'eſt pas moins aimable avec une houlétte, qu'avec un ſceptre. Au lieu d'un gros baton dans la main, donnez-lui un mors doré, pour marquer qu'elle fait regler nos paſſions, en leur mettant le frein dont elles ont beſoin; vous aurez le vray Portrait de la Filoſofie. Je le croy, dit LE CHEVALIER ; & au mors près qui ne paroit point on pourroit bien prendre MADEMOISELLE *de* T... pour elle. Si la Filoſofie reſſemble à MADEMOISELLE *de* T..., dit LE COMTE, je ne ſuis pas ſurpris que M. *de* C... l'aime de tout ſon cœur. Mais, tout le monde ne voit pas la Filoſofie comme on voit MADEMOISELLE *de* T... A parler ſans détour, dit LE CHEVALIER, je croy que la plus part de ceux qui ont affecté le nom de Filoſofes n'ont pas connu la Filoſofie. Ils ont crû

qu'en nous la répreſentant comme une Reine impérieuſe & ſevere, qui éloignoit d'elle tous les plaiſirs, qui anéantiſſoit toutes les paſſions, qui ramenoit l'homme à lui ſeul, & le ſeparoit de tous les autres, ils inſpireroient plus de reſpect pour la Filoſofie, ou plûtôt pour eux. Mais, ce fantôme de leur orgueil effarouche; & c'eſt avec raiſon, qu'on fuit ceux qui en font leur idole. C'eſt un grand mal, reprit M. *de* C..., que cet orgueil de l'homme, qui fait qu'on veut paroître ce qu'on n'eſt point du tout, ou au deſſus de ce que l'on eſt. On peut le compter parmi les principales cauſes de l'Irreligion, & du Libertinage. La plus part des Prédicateurs, aſſez ſemblables aux faux Filoſofes, font, à l'égard de DIEU, ce que ces derniers font à l'égard de la Filoſofie; ils nous le repréſentent ſous des idées terribles plûtôt qu'aimables, & ils outrent ſi fort les devoirs de la Morale, que l'im-

l'impoſſibilité de les pratiquer fait qu'on en néglige ce qui eſt praticable. Il n'y a que la vérité qui cauſe cette perſuaſion ſolide & inalterable, qui peut ſervir de regle ſûre à la pratique de nos devoirs. Faites-nous la donc connoitre, cette Vérité, dit LA MARQUISE: que tardez-vous? Ecoutons, dit LE COMTE: nous allons voir la montagne qui accouche d'une ſouris. Peut-être, reprit MADEMOISELLE *de* T..., découvrirons-nous une ſource qui devient un grand fleuve, dont le cours porte par tout la fertilité & l'abondance.

Vous diſiés fort bien l'autre jour, dit M. *de* C..., en s'adreſſant à LA MARQUISE, qu'on ne pouvoit raiſonnablement prendre le parti de ne rien croire, parce que ce parti ſuppoſoit qu'il n'y avoit rien de de croyable. Et vous ajoutiés que cette ſuppoſition étoit fauſſe, puiſque ce qu'on connoit être vray, c'eſt à dire être tel qu'il eſt, eſt croya-

ble; mais, il faut avouër auſſi, qu'il eſt imprudent de croire ce qu'on n'a pas parfaitement examiné, parce que c'eſt s'expoſer à admettre pour vrai ce qui ne l'eſt pas. Dans le deſſein où nous ſommes de nous aſſûrer de la Vérité, ſuppoſons que nous ne connoiſſons rien de vray. Doutons de tout. Examinons enſuite, s'il y a quelque choſe dont nous ne puiſſions abſolument douter, & n'admettons que ce que nous nous verrons, pour ainſi dire, forcés d'admettre, que ce que nous ne pourrons rejetter ſans ſentir que nous faiſons un mauvais uſage de notre Raiſon. Si nous recevons peu de choſe, du moins ne recevrons-nous rien que de vrai. Ainſi, MADAME, doutons de la réalité de tous les corps qui nous environnent : tachons même de douter de notre propre exiſtence; &, après avoir fait nos efforts pour tout détruire, voyons s'il nous reſte malgré nous quelque choſe ſur quoi nous puiſſions

ſions édifier ſolidement. Vous êtes fou, dit LA COMTESSE, MON CHER C...: je ne vous croyois pas la cervelle ſi dérangée. Comment voulez-vous que je doute que je vous voi; que nous ſommes ici dans une Maiſon de Campagne; que voilà mes chiens, des chaiſes, une table; que je vous parle, & que vous me répondez? Vous êtes fou; & ſi LA MARQUISE vous écoute, elle va devenir folle. Doucement, MADAME, reprit M. *de* C.... N'avez-vous jamais rêvé, crû être où vous n'étiez pas, & parler à des perſonnes qui étoient à cent lieues de vous? Peut-être rêvez vous encore. Peut-être ſommes-nous dans quelque Chateau enchanté, où un habile Magicien ſe plait à nous faire voir tout ce qui n'eſt point. Nouvelle folie! s'écria LA COMTESSE. Si cela continue, je fuis. Eſt-ce là ce que vous appellez *Filoſofie*? Pour moi, je l'appellerois un vrai délire. Ne nous quittez pas, MADAME, dit

LA

LA MARQUISE : ſuppoſé que M. *de* C... ſoit fou, voyons où le meneront ſes extravagances. Il n'y aura que de quoi rire, ajouta MADEMOISELLE *de* T... : ce n'eſt point un fou furieux. Non, dit LE COMTE: ce n'eſt qu'un fou *Carteſien*. Il croit par là vous découvrir les plus belles choſes du monde ; & cela ſe terminera à ſe prouver *qu'on exiſte*. Si c'eſt la ſeule vérité que M. *de* C.... nous découvre par cette voie, dit MADEMOISELLE *de* T..., il y aura bien de quoi nous moquer de lui, & de ſa Filoſofie ; mais, s'il nous menoit plus loin, je conçois que ſa ſuppoſition, ce doute univerſel, pouroit bien n'être pas auſſi extravagant qu'il le paroît. On dit, que *le premier point de ſageſſe eſt d'être ſans folie*. Ainſi, pour ſe mettre en état de s'aſſurer de la Vérité, ne conviendroit-il pas d'écarter de ſoi tout ce qu'on croit ſans l'avoir aſſez examiné ? Si je voulois faire un tableau,

bleau, je ne choiſirois pas une toile ſur la quelle on auroit déjà peint des figures informes, ou du moins je les effacerois. Fort bien, MADEMOISELLE, dit M. *de* C...: voilà l'état où l'on doit ſe mettre. Eh bien! dit LA MARQUISE, j'y ſuis, je doute de tout ce que je vois, je doute que vous me parliez, je doute que je ſois. En doutez-vous bien, reprit M. *de* C..., & pouvez-vous même douter que vous doutiez? Oh! pour cela, non, reprit elle; vous en voulez trop: quelqu'éfort que je faſſe, je ne puis douter que je doute, & que j'exiſte. Pourquoi n'en pouvez-vous douter? pourſuivit M. *de* C.... Parce que je ſens parfaitement que je doute, & qu'il n'eſt pas poſſible que je doute, & que je ne doute pas, repondit LA MARQUISE. Voilà donc déja une Vérité, dit M. *de* C...: vous doutez. Mais, MADAME, ſi vous ne pouvez pas douter de votre doute, pourquoi ne pouvez-vous pas douter de votre exi-

exiſtence ? Par cela même, reprit LA MARQUISE, que je doute. Je ne puis douter, & ne pas être. Ainſi, MADAME, continua M. *de* C..., cet Argument, *je doute, donc je ſuis*, renferme une Vérité ſi inconteſtable, que vous n'êtes pas même la maitreſſe de la révoquer en doute; & cela, parce que *toute proprieté ſuppoſe un être*, parce qu'*il eſt impoſſible qu'en même tems une choſe ſoit, & ne ſoit pas.* Rien n'eſt plus vrai, dit LA MARQUISE: je le ſens parfaitement, & je ſens qu'il eſt impoſſible que cela ſoit autrement. Vous aſſurez, MADAME, ajouta M. *de* C..., que tout cela eſt vrai, *parce que vous le ſentez parfaitement*, & de plus *parce que vous ſentez que cela doit neceſſairement être.* Voilà la raiſon qui vous empeche de douter de la choſe qui vous eſt la plus certaine, c'eſt a dire, de votre exiſtence. Eh bien, MADAME, nous n'irons pas chercher plus loin un premier Principe; le voilà: *tout ce qu'on ſent par-*

parfaitement être nêceſſairement tel qu'on le ſent, eſt. Voilà la marque certaine de la Vérité, voilà l'*Evidence* ſi vantée des Filoſofes: voilà plus, c'eſt la certitude de l'Evidence. Que ce Principe ſoit donc notre regle: appliquons le à tout ce que nous voudrons connoître. Il ne peut être vrai, & faux, tout à la fois.

Notre exiſtence eſt telle, que nous n'avons beſoin d'aucun raiſonnement pour en être très convaincus. C'eſt pour nous une choſe ſûre, independement de toute autre choſe; mais, ſi je me demande ſur quoi eſt fondée la perſuaſion où je ſuis de mon exiſtence, je trouve que c'eſt *que je ſens*, & *que toute proprieté ſuppoſe un être*; qu'*il eſt de même impoſſible qu'en même tems une choſe ſoit & ne ſoit pas.* Je ne puis non plus douter de cela, que de mon exiſtence. Et ſi cela n'étoit pas ſûr, mon exiſtence ſeroit douteuſe. Mais, je ne puis

puis douter, ni de mon exiſtence, ni de ces deux Principes, parce que *je ſens parfaitement que cela eſt néceſſairement tel que je le ſens*. Je conclus donc, que le premier Principe de certitude, eſt que *tout ce qu'on ſent parfaitement être néceſſairement tel qu'on le ſent, eſt*. Il ſert de Principe aux Raiſonnemens que je fais pour prouver mon exiſtence, choſe qui m'eſt ſi certaine, que je puis aſſurer que ce qui me la prouve ne me prouve qu'une Vérité. Je reçois donc ce Principe avec tant de confience, que je ſuis ſûr que ſi je n'admets que des connoiſſances qui y ſoient fondées, ces connoiſſances ſeront pour moi auſſi certaines que l'eſt ma propre exiſtence. Pour vous aſſurer combien ce Principe eſt vrai, remarquez, MADAME, ce qui ſe paſſe en vous dans la converſation. Vous reconnoîtrez, que ſans faire attention à ce Principe, vous n'agiſſez cependant que par lui. Ou vous croyez ſans examen, ou

vous

vous ne croyez ce qu'on vous dit qu'à proportion que *vous ſentez parfaitement* que ce qu'on vous dit *eſt néceſſairement tel* qu'on vous le dit. C'eſt le ſentiment qui eſt en vous la meſure de votre croyance, ou pour mieux dire, de votre perſuaſion. Si ce ſentiment n'eſt pas parfait, s'il eſt confus, vous doutez. Si vous ſentez autrement qu'on dit, vous ne croyez pas ce qu'on dit. C'eſt la regle à la quelle le Païſan & l'Homme de Cour, l'Ignorant & le Savant, qui veulent examiner, raportent tout pour juger. C'eſt là, comme je l'ai déja dit, ce qui fait l'*Evidence*; de ſorte qu'on peut la définir, *le ſentiment parfait qu'une choſe eſt néceſſairement telle qu'on la ſent.*

Si ce Principe eſt la marque certaine de la Vérité, pourquoi, dit LE COMTE, trouve-t-on tant de différence dans les Opinions? C'eſt, repondit M. *de* C..., que la plus part de ceux qui raiſonnent ont moins pour but de découvrir la Vérité, que

de ſoutenir ce qu'ils ont avancé, & que ceux qui la cherchent n'ont pas tous la même attention à ne rien admettre qui ne ſoit fidelement examiné ſur ce Principe. Mais, ajouta LE COMTE, nous voyons tous les jours des perſonnes faire ſur une Propoſition toute l'attention neceſſaire, & juger néanmoins très differemment. C'eſt en vain qu'ils veulent tous ne juger que par ce Principe. Celui-cy ſent d'une maniere: celui-là ſent d'une autre. Ainſi, quoiqu'il ſoit vrai qu'on ne juge que par le Sentiment, il n'eſt pas vrai que le Principe que vous venez d'établir ſoit la marque certaine & diſtinctive de la Vérité; puis que le Sentiment varie, qu'il n'eſt pas le même dans *Pierre* que dans *Paul*, qu'un *Anglois* penſe tout autrement qu'un *Portugais*: de ſorte qu'il eſt vrai de dire, qu'il n'y a pas moins de difference dans les manieres de penſer, que dans les traits du viſage, *tot capita, tot ſenſus*. Le Latin, repondit

dit M. *de* C..., ne rend point votre Raiſonement meilleur. Il eſt vrai que les Sentimens varient. Qu'un *Anglois* penſe autrement qu'un *Portugais*. Mais, que conlcure de cela? Dira-t-on qu'ils n'ont pas tous la faculté de ſentir ce qui eſt, & que tout ce qu'ils ſentiront parfaitement être néceſſairement tel qu'ils le ſentiront ne ſera pas. Il me paroît que cette concluſion n'eſt point fondée; & que tout ce qu'on pouroit dire, c'eſt que notre Sentiment varie lors qu'il n'eſt pas parfait, qu'on n'a pas aſſez travaillé à le rendre tel par un examen exact. Nous adoptons une Opinion, ſans avoir aſſez examiné le Sentiment qui doit nous convaincre. Un nouvel examen ſurvient: nous condamnons notre premier Sentiment: & pourquoi le condamnons nous? Parce que nous *ſentons* qu'il eſt faux. Ce qui fait voir que nous croyons ſentir parfaitement ce qu'en effet nous ne ſentions qu'imparfaitement, & que nous nous trom-

pions dans notre croyance, pour n'avoir pas aſſez examiné. Dans la plus part des queſtions qu'on agite, ou l'on n'entend pas dans le ſens qu'il faut les termes dans leſquels une Propoſition eſt énoncée, ou cette Propoſition préſupoſe des connoiſſances qu'on n'a pas. Si je dis, par exemple, que *la couleur n'eſt point ſur l'objet que je vois*, cette Propoſition paroitra abſurde à pluſieurs perſonnes. J'aurai beau dire, que je ſens parfaitement que ce que j'aſſure eſt vrai: ils me ſoutiendront qu'ils ſentent le contraire; & il ſera cependant faux qu'ils le ſentent parfaitement, puis qu'ils ne ſauront ſeulement pas ce que c'eſt que *couleur*, & ce que c'eſt que *voir*. Mais, ſi les rapellant à eux mêmes je leur fais remarquer que la couleur n'eſt qu'un Sentiment de l'Ame, qui par conſequent ne peut-être ſur le corps que nous voyons, ils ſentiront parfaitement alors que *la couleur* n'eſt point ſur l'objet que je vois, & ils com-

comprendront que *voir* n'eſt autre choſe qu'*être affecté d'un Sentiment de couleur, de diſtance, & de figure.* Un *Portugais*, dites vous, penſe autrement qu'un *Anglois*. Pourquoi ? C'eſt que l'un admet pour vrai des Principes, que l'autre regarde comme faux; de ſorte que chacun d'eux raiſonant ſur ſes Principes, il n'eſt pas étonnant qu'ils jugent différemment. L'*Anglois*, par exemple, croira que la Tolérance en fait de Religion eſt de droit divin, & de droit humain, & qu'ainſi ce ſeroit offenſer DIEU, que d'inquieter pour la Religion quelqu'homme que ce fût. En conſéquence de ce Principe, il ne fera jamais ſouffrir la moindre perſecution à ceux qui ne croiront pas ce qu'il croit. Le *Portugais*, au contraire, prétend qu'il faut contraindre les Hommes à penſer ſur la Religion comme on penſe en Portugal; que c'eſt faire le devoir d'un bon Serviteur de DIEU,

que de perſecuter ceux qui penſent autrement. Il établira ſur ce Principe un Tribunal qui fera bruler tout vivans des gens qu'il appelle *Héretiques*, Hommes, Femmes, Enfans : ni âge, ni ſexe, ne garantira de la perſécution. Il pouſſera la choſe ſi loin, que ſi un *Juif* vient même à ſe faire Chrétien auprès du bucher, on ordonnera qu'il ſoit étranglé quoique converti : ſon changement ne lui épargnera que le ſupplice d'être brulé vif. Mais, ſuppoſez un un *Anglois*, un *Portugais*, un *Chinois*, un *Moſcovite*, qui veuillent raiſonner, croyez-vous que l'un d'eux puiſſe nier, ou même douter, que *puis qu'il doute, il exiſte* ; que *toute proprieté ſuppoſe un être* ; qu'*il eſt impoſſible qu'en même tems une choſe ſoit, & ne ſoit pas* ; qu'*un objet éloigné de douze pieds ne ſoit une fois plus loin qu'un autre qui n'eſt éloigné que de ſix* ? Excitez-les à faire des efforts pour douter de toutes ces choſes, je ſuis perſuadé qu'aucun

cun d'eux ne pourra les nier. Demandez leur pourquoi ils ne le pouront pas, & faites attention à la raiſon qui les en empêche, vous trouverez que cette raiſon ſera la même dans tous les quatre : c'eſt à dire qu'*ils ſentiront parfaitement que ce qu'ils ſentent eſt néceſſairement tel qu'ils le ſentent*. De ſorte, dit LA MARQUISE, que ce Principe eſt vrai; mais, que l'uſage en eſt très difficile, parce qu'il faut une grande attention à bien examiner le Sentiment dont on eſt affecté, & une grande encore à ne rien admettre que ce qui eſt fondé ſur la certitude de ce Principe. Il faut de plus beaucoup de reſolution, dit LE CHEVALIER, à ne rien recevoir que par lui. Les Hommes, dans la recherche de la Vérité, ont plus beſoin de fermeté & de conſtance, qu'en toute autre choſe. On ne voit que trop de gens, qui recoivent d'abord des Véritez qu'ils rejettent enſuite, par ce qu'elles ne s'accomodent pas

avec leurs préjugés ou leurs interêts. La crainte, la précipitation, qui ſe préſentent même ſous l'apparence de l'amour du vrai, ne ſont pas moins nuiſibles que l'indolence, & l'indifférence. Ce ſont les premiers obſtacles à vaincre. On n'aime jamais plus ſincerement la Vérité, que lors qu'on veut généreuſement n'admettre qu'elle ſeule, ſans aucun égard; & qu'on aime mieux douter des choſes vraies, que de les croire ſans les avoir bien examinées. C'eſt là l'état où doivent être ceux qui cherchent ſincerement à connoître: fort different de celui ou ſont ceux qui ne cherchent qu'à croire. C'eſt l'état ou M. *de* C... a voulu nous mettre, dit MADEMOISELLE *de* T..., lors qu'il a voulu nous faire douter de tout. Je conçois fort bien que ce doute mene à la lumiere. Ce qui m'en fâche, c'eſt peut-être qu'il nous y mene trop lentement. Si nous travaillions ſincerement à nous éclairer,

dit

dit LE CHEVALIER, on trouveroit, MADEMOISELLE, qu'on feroit bien du chemin en peu de tems. Donnons à la recherche de la Vérité la moitié, le quart de celui, que nous paſſons à ne rien faire, quelques fois à nous ennuier, nous ſerons ſurpris du progrès que nous aurons fait en moins d'un an.

Il faut, dit M. *de* C..., ſuivre dans toutes les Sciences la méthode qui fait la certitude des Géometres; c'eſt de ne rien admettre, qu'on n'entende bien, & qu'on ne voye abſolument fondé ſur un Principe indubitable. Les Géometres, qui ſe relachent un peu de l'exactitude neceſſaire, tombent comme les autres dans l'erreur, & font ce qu'on appelle dans leur langue un *Paralogiſme*. Que ce terme ne vous effarouche pas, MESDAMES: il ne ſignifie qu'une Conſequence tirée d'un Principe qui n'eſt pas démontré, ou qui n'eſt pas certain, & qu'on regarde comme tel. Vous avez bien fait

de me raſſurer, dit LA COMTESSE : j'ay eu grand, peur ; je croyois que vous alliez faire quelqu'exorciſme. Eh ! que ſeroit-ce, MADAME, reprit M. *de* C..., ſi j'allois me livrer à une fureur ſcientifique ? Je ne vous parlerois plus que d'*Argumens*, que de *Majeure*, de *Mineure*, de *Leme*, de *Dileme*, de *Théoreme*. Tout cela, dit-elle, n'a point l'air ſi méchant que *Parologiſme* : après m'être remiſe de celui-là, je pourrois bien m'accoutumer aux autres. J'aime même aſſez *Théoreme* : ce nom eſt ſi beau, qu'on en pouroit faire celui d'un Berger. Mais, cette converſation, pourſuivit LA COMTESSE, va-t-elle encore durer long-tems ? Elle ne fait que commencer, repondit M. *de* C... : cependant, nous la finirons quand il vous plaira. Non, non, dit LE COMTE ; il faut aller un peu plus loin. J'ay admiré la hardieſſe de M. *de* C..., qui s'eſt en quelque ſorte comparé aux Géometres. Je ne m'étonne plus du zêle qu'il

fait

fait paroitre pour ſa cauſe, puis qu'il en a ſi bonne opinion. Quoi donc! dit M. *de* C...: croyez-vous que la methode des Géometres leur ſoit ſi particuliere, qu'elle ne puiſſe être employée dans les autres Sciences. La methode des Géometres eſt celle de tous ceux qui veulent raiſonner juſte, c'eſt à dire, conſequemment. Un bon Géometre n'eſt qu'un bon Logicien, qui applique les regles de la Logique à l'étude des choſes qui ſont l'objet de la Géometrie. Ce qui eſt vrai eſt vrai. Ce qui eſt vrai en Métafiſique n'eſt pas moins vrai que ce qui eſt vrai en Géometrie. Les choſes ſont ce qu'elles ſont independamment de nos connoiſſances; mais comme elles ne ſont vraies pour nous qu'autant quelles en ſont connues, il ſuit que ce que je connois en Géometrie n'eſt pas plus vrai pour moi que ce que je connois en Métafiſique, ſi c'eſt le même Principe qui m'aſſure de la certitude de l'un, & de l'autre. Quand je dis, *ſi à deux gran-*

grandeurs égales, on ajoute deux grandeurs égales, ces deux grandeurs ſeront encore égales entre elles: voilà une Vérité Géométrique. Qu'eſt-ce qui m'en aſſure ? *C'eſt que je ſens parfaitement que cela eſt néceſſairement tel que je le ſens.* Si je découvre en Métafiſique quelque choſe que je ſente auſſi parfaitement être vrai, n'aurai-je pas le même droit de le croire, & la Propoſition Métafiſique n'eſt-elle pas auſſi vraie que la Propoſition Géometrique, lors qu'elle eſt appuyée ſur le même Principe de certitude ? Ainſi, quand j'ay dit, que nous devions ſuivre la methode des Géometres, je n'ay point prétendu dire, que cette methode fût particuliere à la Géometrie, mais ſeulement que les Géometres l'obſervoient plus particulierement qu'on ne fait dans les autres Sciences. Je me ſuis quelquefois réjouï, dit LE CHEVALIER, à voir de ces Eſprits du premier ordre, de ces gens qui doutent

tent de tout, dire d'un ton deciſif, qu'*on ne devoit chercher des Démonſtrations qu'en Mathematique :* comme ſi ce qui étoit directement prouvé dans les autres Sciences n'étoit pas auſſi bien Démonſtration. Car, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Démonſtration, ſi ce n'eſt une Vérité prouvée par des Principes indubitables ; & qu'eſt-ce qui nous aſſure de la certitude d'un Principe, ſi ce n'eſt le Principe que M. *de* C... à établi ? Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ceux qui élevent ainſi les Mathematiques aux dépens des autres Sciences ne ſavent ſouvent pas ce que c'eſt que Mathematique. Peut-être auſſi, continua-t-il, que l'amour de Parti a engagé les Mathematiciens même à donner cours à ce préjugé. Charmez du grand nombre de Véritez qu'ils découvroient, ils ont crû que les Mathématiques étoient les ſeules dépoſitaires de l'Evidence : de là ils ont conceu un certain mépris pour les autres Sciences, de ſorte même qu'ils

qu'ils ont affecté de ſe ſervir de termes particuliers. Ils ont nommé *Axiomes*, *Problemes*, *Démonſtrations*, ce que d'autres nommoient ſimplement *Principes*, *Queſtions*, *Raiſonnements*; & la certitude de leurs Sciences ont diſtingué avantageuſement ces termes de ceux aux quels ils ont été ſubſtituez. Comment, dit LA COMTESSE, les Savans ſe donnent auſſi des airs de diſtinction les uns avec les autres? Sans doute, répondit LE CHEVALIER, la Nation des *Litterateurs*, par exemple, ſe croit bien au-deſſus de celle des *Filoſofes*. Le bon homme M. KUSTER, que vous avez vû chez moi, trouvant un jour le *Commentaire Philoſofique* dans la Boutique d'un Libraire, le rejetta en diſant, *Ce n'eſt qu'un Livre de Raiſonnement:* NON SIC ITUR AD ASTRA; *ce n'eſt pas ainſi qu'on s'éleve juſqu'aux Cieux.* D'autre côté, *les Filoſofes* regardent Les *Litterateurs* comme des Perroquets, qui n'ont que le babil. Ils diſent

diſent encore que les *Litterateurs* ſont ſemblables au Geay de la Fable. On pouroit comparer les *Theologiens*, & les *Rheteurs*, aux *Allemands*, où aux *Eſpagnols*, beaucoup de rodomontades & de vent, d'ordinaire grand bruit pour peu de choſes. Les *Métafiſiciens* ſont aſſez ſemblables aux *Anglois*, ils s'eſtiment au deſſus des autres Nations, par ce qu'ils croient mieux connoitre, & mieux ſoutenir la dignité de l'homme. J'ai bien peur, dit MADEMOISELLE *de* T..., que vous n'alliez comparer la Nation des Poëtes à celle des *François*, ſe repaiſſant toujours de bagatelles, toujours charmez du faux éclat, legers, flateurs, libertins, imaginant beaucoup, & penſant peu. En effet, MADEMOISELLE, repondit LE CHEVALIER, vous m'avez prévenu. Mais, ſans nous amuſer à ſuivre ces Comparaiſons, on peut dire que preſque tous les *Savans* ſont, ou *Normands*, ou *Gaſcons* : ils diſent

preſ-

preſque toujours plus qu'ils ne font, promettent plus qu'ils ne tiennent, ou vont à leurs fins par des détours dans leſquels la bonne foi eſt ſouvent oubliée.

Pendant que vous vous égayez, dit LA MARQUISE, je fais en mon particulier des Reflexions ſérieuſes. Dites moi, continua-t-elle, en s'adreſſant à M. *de* C..., puiſque c'eſt par le Sentiment que nous nous aſſurons de la certitude de nos connoiſſances, pourquoi ne bornez-vous pas votre Principe à ces mots ſeulement, *tout ce qu'on ſent parfaitement être, eſt?* D'où vient faut-il ajouter *être néceſſairement tel qu'on le ſent*. MADAME a raiſon, dit LE COMTE: cette addition paroît ſuperfluë. Si vous l'y laiſſez, il faudra dire de votre Principe ce que PERRAULT diſoit des Comparaiſons que fait HOMERE: il les appelloit des *Comparaiſons à longue queuë*. Plaiſantez tant qu'il vous plaira, reprit M. *de* C...: je croi l'ad-

l'addition neceſſaire. Nous voulons un premier Principe de certitude. Si nous le trouvons, il faut qu'il ſoit tel, qu'évident par lui même, il n'ait beſoin d'aucun autre Principe, & qu'on n'en puiſſe rien conclure que de vrai. Si les hommes ne cherchoient point à douter des choſes les plus certaines, je croi qu'il ſuffiroit de dire ſimplement, *tout ce qu'on ſent parfaitement être, eſt.* Ainſi, ſentant parfaitement que j'ay l'honneur de vous parler, je n'irois pas me faire des difficultez ſur ce que je puis ſentir parfaitement que je vous parle, quoique vous puiſſiés ne pas exiſter. En voyant la diſpoſition de l'Univers, je n'irois pas chercher à douter qu'un Etre intelligent en fût l'Ordonnateur; comme je ne doute pas, en voyant un Palais, qu'un Architecte ne l'ait bâti. Mais, on veut douter : on veut être incrédule; ſoit orgueil, ſoit libertinage, ſoit même quelquefois amour de la Verité. Ainſi, il faut

attaquer notre Incrédulité juſques dans ſes derniers retranchemens, & la vaincre par ſes propres armes. Si je dis à un Incrédule, *tout ce que je ſens parfaitement être, eſt.* Il me nîra mon Principe, parce que je puis avoir le Sentiment qu'une choſe exiſte, ſans cependant qu'elle exiſte; & voici comme il le prouvera. Je ſuppoſe, dira-t-il, que vous ſentiés parfaitement que je ſois préſent, & que DIEU vous conſerve dans ce Sentiment pendant vingt-quatre heures. Je ſuppoſe encore que je m'en aille pendant ces vingt-quatre heures, ou même que DIEU m'anéantiſſe. N'eſt-il pas vrai, que vous ſentirez toujours que je ſuis, & que je ne ſerai pourtant pas? Si, ſur votre Sentiment, vous concluez que je ſuis, vous conclurez une Fauſſeté. Or, comme je ne ſai pas, continuera mon Incrédule, s'il n'y a point quelqu'Etre très puiſſant, qui prene plaiſir à me faire ſentir ce qui n'eſt point; ſi mê-

même je ne ſuis pas néceſſité par ma propre nature à être affecté d'un grand nombre de Sentimens ſucceſſifs que je pourois avoir quand même je ſerois ſeul ; je ne puis admettre votre Principe, parce que ſi ces choſes étoient, il m'induiroit en Erreur. Si, pour montrer la certitude de votre Principe, ajoutera-t-il, vous êtes obligé de prouver qu'*il eſt impoſſible que ce que je ſens parfaitement n'exiſte pas*, votre Principe alors ceſſe d'être prémier Principe, puiſqu'il en ſuppoſe d'autres.

Mais, dit LE COMTE, DIEU ne peut-il pas vous faire de même ſentir parfaitement qu'une choſe que vous ſentez eſt néceſſairement telle que vous la ſentez, quoi que cela ne ſoit pas. Non, repondit M. *de* C...; parce que DIEU ne peut pas me faire ſentir l'impoſſible. Pour que DIEU me faſſe ſentir qu'une choſe exiſte, il faut qu'il me donne un ſentiment de cette choſe, & que ce ſentiment

ſoit conforme à la choſe même; autrement, ce ne ſeroit pas le ſentiment de cette choſe. Si donc je ſens qu'une choſe eſt néceſſairement telle que je la ſens, elle ne peut être autrement; parce qu'il implique contradiction qu'une choſe ſoit neceſſairement d'une telle maniere, & qu'elle ſoit cependant d'une autre. Or, toute contradiction emporte impoſſibilité, & tout ce qui eſt impoſſible ne peut être ſenti. DIEU ne peut me faire ſentir qu'un cercle puiſſe s'enfermer dans un quaré, ſans y laiſſer quatre angles vuides; parce qu'il eſt contradictoire qu'un rond, dont le diametre eſt égal à la largeur d'un quaré, puiſſe le remplir totalement. Il eſt de même impoſſible que cet Etre, quelque puiſſant qu'il ſoit, me faſſe ſentir qu'une choſe exiſte néceſſairement, s'il eſt poſſible qu'elle n'exiſte pas; parce que la néceſſité de l'exiſtence emporte l'impoſſibilité de la non-exiſtence. Ainſi,

j'ay

j'ay d'autant plus de raiſon de m'aſſurer, que *tout ce que je ſens parfaitement être neceſſairement tel que je le ſens, eſt*, qu'il implique contradiction que ce que je ſens de cette maniere ne ſoit pas.

Vous nous trompez, ajouta LE COMTE, avec votre comparaiſon du rond & du quaré. Un rond, qui n'a que la largeur d'un quaré, ne peut jamais le remplir; mais moi, par exemple, je puis être ou n'être pas, & il n'implique point contradiction que DIEU vous faſſe ſentir que je ſuis néceſſairement, lors que je ne ſuis pas; parce que ſi je ne ſuis pas, je puis être. Pardonnez-moi, repondit M. *de* C...: par cela même qu'il eſt poſſible que vous ne ſoyez point, DIEU ne peut pas me faire ſentir que vous êtes néceſſairement, ſi en effet vous n'êtes pas alors néceſſairement. Il n'eſt pas moins contradictoire, que dans le tems que vous êtes néceſſairement, vous puiſſiés ne pas être, qu'il eſt contradictoire, que dans le

tems que vous n'êtes pas vous ſoyez néceſſairement ; ou qu'il eſt contradictoire qu'un cercle puiſſe remplir juſtement un quaré.

Prenez-garde, pourſuivit LE COMTE : vous confondez le ſentiment avec la choſe. Je tombe d'accord, qu'il eſt contradictoire que je ſois néceſſairement, & que je puiſſe en même tems ne pas être ; mais, il n'eſt pas contradictoire que DIEU me faſſe ſentir ce qui n'eſt pas, & que j'attribue, par exemple, à une choſe une propriété qu'elle n'a point. J'ay raiſon, dit M. *de* C..., de ne point diſtinguer ici le ſentiment d'avec la choſe ; car ſi le ſentiment n'eſt point conforme à la choſe, ce n'en eſt point le ſentiment. Il eſt vrai qu'on peut attribuer à une choſe une propriété qu'elle n'a point ; mais, il eſt impoſſible qu'on puiſſe ſentir que cette choſe a *néceſſairement* cette propriété, ſi cette propriété n'eſt pas *néceſſairement* renfermée dans le ſentiment de cet-

cette choſe. Or, ſi elle eſt néceſſairement renfermée dans le ſentiment de cette choſe, elle eſt néceſſairement dans la choſe même. DIEU peut bien me faire ſentir ce qui n'eſt pas; mais, il ne peut alors me faire ſentir que ce que je ſens eſt néceſſairement exiſtant, puis que ce ſeroit me faire ſentir une contradiction, c'eſt-à-dire une impoſſibilité. Voilà bien des néceſſitez & des choſes, dit LE COMTE. Si vous voulez néceſſité par tout, vous ne tirerez guerres de votre Principe. Nous verons, dit M. *de* C..: eſſayons. Ce ſera pour une autre fois, interrompit LA COMTESSE: vous devez bien être contens de ma patience. Il y a une heure que je vous écoute, ſans trop entendre ce que vous dites. Qui eſt-ce qui à jamais propoſé de douter ſi l'on exiſte, & ſi l'on peut ſentir cé qui n'eſt pas? Ce ſont pluſieurs Filoſofes, MADAME, repondit LE CHEVALIER; &, entre autres, le plus grand qui ait ja-

mais paru. Par cette methode, il nous a enſeigné le moyen de marcher ſûrement dans la voie de la Vérité. Ouï ! dit LE COMTE, un très grand Filoſofe ! Voyez comme un ſavant Evêque l'a accommodé ſur cette methode, que vous louëz tant. Qui ? dit LA MARQUISE. L'ancien *Evêque d'*AVRANCHES, repondit LE COMTE. Il a fait un Livre Latin, qui a pour Titre, *Cenſure de la Filoſofie de* DES-CARTES (1), dans lequel il fait voir que la methode de ce Filoſofe eſt très mauvaiſe, & que tous ſes Principes ſont faux. L'avez-vous lû ? demanda LE CHEVALIER. Non, repondit LE COMTE, ſi vous voulez que je vous parle franchement : cependant, je l'ai en beau maroquin, & j'avois deſſein de le lire, à cauſe de ſon Titre,

(1) PETRI DANIELIS HUETII, *Epiſcopi Sueſſionenſis deſignati*, Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ, LUTETIÆ PARISIORUM, *apud* DANIELEM HORTHEMELS, 1689.

tre, & de ſon Auteur. J'ay donc plus fait que vous, reprit LE CHEVALIER: je l'ai lû; & ſi vous voulez que je vous diſe ce que j'en penſe, c'eſt un Livre où l'on s'eſt mis en grand frais d'eſprit, pour trouver & ſoutenir de deteſtables chicanes, & dans lequel il n'y a preſque rien de vrai que ce qu'on entreprend d'y réfuter. L'Ouvrage d'ailleurs eſt du plus beau Latin du monde. C'eſt un grand avantage pour un Livre de Raiſonnement, dit LA MARQUISE, que d'être eſtimé ſeulement par le Stile. On y prétend (1), reprit LE CHEVALIER, que cet Argument, *je penſe, donc je ſuis*, n'eſt pas juſte: que de ces mots, *je penſe*, DES-CARTES ne devoit pas conclure, *donc je ſuis*: que notre exiſtence n'eſt pas la premiere de nos connoiſſances: que c'eſt le Corps, qui ſent, & non pas l'Ame (2): qu'elle donne ſeulement au Corps la faculté

(1) Cap. I, pag. 12 & ſeq.
(2) Cap. III, pag. 90.

de ſentir ; & que pour elle, elle ne fait que connoître ce qui s'y paſſe. DES-CARTES, dit M. HUET (1), met d'abord en queſtion s'il exiſte ; & c'eſt avec raiſon, ajoute ce ſavant Evêque, puis que quiconque veut douter de tout doit auſſi douter de ſa propre exiſtence. Enſuite, continue-t-il, DES-CARTES, pour prouver qu'il eſt, raiſonne ainſi, *je penſe, donc je ſuis.* Qu'eſt-ce que cela veut dire ? pourſuit M. HUET. *Je*, n'eſt-ce pas quelque choſe ? *Je penſe*, ne ſignifie-t-il pas, *je ſuis un être penſant* ? Ainſi, n'eſt-ce pas d'abord aſſurer comme vray ce qui eſt en queſtion, que de dire, *je penſe, donc je ſuis* ? N'eſt-ce pas faire l'Argument de ce Filoſofe (2) qui diſoit, *s'il fait jour, il fait jour : or il fait jour, donc il fait jour.* Vous avez raiſon, dit MADEMOISELLE *de* T..., de traiter cela de déteſtable chicane. M. HUET vouloit-il donc, parce

(1) Cap. I, pag. 12.
(2) CHRYSIPPE.

parce que DES-CARTES ſe propoſoit de douter de tout, qu'il devint ſemblable à ce Pyrronien du *Mariage forcé* (1), à qui il faut donner vingt coups de baton, pour lui faire avouër qu'il eſt? Un homme, qui cherche à raiſonner juſte, ne cherche pas à devenir fou. Il faut entrer dans l'eſprit de DES-CARTES, & reconnoitre qu'il ne veut d'abord douter de tout, que pour admettre enſuite des choſes dont on ne puiſſe douter. En effet, ajouta LA MARQUISE, *je penſe, donc je ſuis*, ne veut dire autre choſe ſi non *je ne puis douter que je penſe, par conſequent je ſuis*; parce que toute propriété ſuppoſe un être: & cecy n'eſt point un cercle; car, s'il eſt vrai que la penſée ſuppoſe un être, il eſt vrai auſſi que tout être ne ſuppoſe pas la penſée.

Quand M. HUET a compoſé cette *Cenſure*, dit M. *de* C..., il étoit piqué contre les Carteſiens. On le

(1) Comédie de MOLIERE.

le voit dans un Chapitre de cet Ouvrage (1). Il trouvoit mauvais que ces Filoſofes préféraſſent infiniment ceux qui cultivent leur Raiſon à ceux qui ne font que cultiver leur Mémoire, qu'ils exigeaſſent qu'on travaillât plutôt à ſe connoitre qu'à connoitre ce qui s'étoit paſſé dans les Siecles reculez. Quoi! dit-il (2), parce que nous ſommes ſavans, nous deviendrons le ſujet de la plaiſanterie des Carteſiens? Vous jugez bien que cela n'étoit pas ſupportable, & que l'Erudition ſe trouve trop intereſſée à détruire une ſi pernicieuſe Filoſofie.

M. HUET, reprit LE CHEVALIER, n'auroit pourtant pas mal fait d'en ſuivre exactement les Regles. Sa *Démonſtration Evangelique* ne fourniroit pas aux Incrédules des armes contre la Religion Chrétienne, lors même qu'il entreprend de la prouver. Sans parler de ſes *Quæſtiones*

(1) Cap. VIII.
(2) Pag. 201.

tiones Alnetanæ, qu'on m'a dit être encore plus mauvaiſes. CHEVALIER! s'écria LE COMTE, vous vous émancipez beaucoup. Songez-vous que M. HUET a un grand nom dans la Republique des Lettres, & qu'il a plus de quatre-vingts ans? Je vous entens, répondit LE CHEVALIER: vous allez m'appliquer la Fable *de l'Ane & du Lion accablé de vielleſſe*; mais, que voulez-vous? je parle comme je penſe: tant pis pour moi, ſi j'ay tort.

Dans le tems que LE CHEVALIER parloit ainſi, nous vîmes arriver un caroſſe, accompagné d'un homme à cheval. Graces au Ciel, dit LA COMTESSE, vous finirez. Il y a déjà bien du tems que votre Converſation m'ennuie.

Le caroſſe étoit rempli d'un Conſeiller, d'une Dame de ſes Amies, de la Niece de cette Dame, & d'une femme de chambre. L'homme à cheval étoit un Abbé. LE COMTE fut les recevoir: nous le ſui-

ſuivimes. A peine LE CHEVALIER eut-il reconnu LE CONSEILLER & L'ABBÉ, que ſe tournant vers moi, il me dit, je ſuis bien fâché de voir arriver ces gens-là. Je luy en demandai enſuite la raiſon. C'eſt, dit-il, que LE CONSEILLER eſt un grand Diſcoureur, L'ABBÉ un mauvais Plaiſant; & que cette DAME, que je ne connois pas, eſt une Coquette. Il fondoit ſon jugement ſur ce que cette DAME, qui paroît proche de cinquante ans, avoit une robe de diverſes couleurs, un deſeſpoir couleur de roſe, & un petit chien ſous le bras; qu'elle à le nez retrouſſé, qu'elle avoit mis du rouge & des mouches, & qu'elle à une femme de chambre extrémement laide. Il ne s'eſt pas trompé; mais, ma Lettre eſt trop longue, pour entrer dans un plus grand détail.

QUA-

QUATRIEME LETTRE.

Portrait du CONSEILLER, *de la* DAME, *& de* L'ABBÉ. *De l'importance de garder les Bienſeances de ſon Etat, & de ſa Condition. Paſſion de* LA MARQUISE *pour la Filoſofie.*

LE CONSEILLER & ſa Compagnie nous ont enfin laiſſé, MONSIEUR. Ils ont été ici dix jours: ils y ont été ſept jours de trop, pour ceux mêmes qui n'avoient pas été fâchez de les voir arriver.

Les choſes, dont LE CONSEILLER ſe pique principalement, ſont d'ê-

d'être excellent Chaſſeur ; de ſavoir par cœur tous les Operas de LULLY, tous les Airs de LAMBERT, toutes les belles Cantates & tous les beaux Motets de CAMPRA, de BERNIER, & de CLEREMBAUT. Il ſe vante que CORELLI, ni cet autre Muſicien d'Italie dont les Sonates ſont ſi difficiles, n'ont rien compoſé qu'il n'execute à Livre ouvert. La Muſique fait mon unique occupation à Paris, dit-il, comme la Chaſſe fait mon principal plaiſir à la Campagne. Je n'étois point né pour être Homme de Robe. Mon Pere m'obligea à prendre ce parti ; mais, je m'en vange, en n'allant au Palais que lors que je ne puis m'en diſpenſer, & en n'écoutant point, lors que j'y ſuis, les ennuiantes choſes qui s'y diſent. Sa contenance eſt auſſi ridicule que le ſont ſes diſcours : c'eſt un compoſé bizare de l'Homme de Robe, & du Cavalier Petit-Maitre. Voilà, MONSIEUR, ce que c'eſt que LE CONSEILLER,

SEILLER, c'eſt-à-dire un de ces hommes qui décident de la vie des autres, des biens & de l'honneur des Familles, qui ſe diſent LES TUTEURS DES ROIS, & LES CONSERVATEURS DES DROITS DU PEUPLE. Si ces Titres-là leur ſont dus, il faut avouër, que la vénalité des Charges rend, ou bien dangereux, ou bien inutile, l'exercice des Droits que ces Titres renferment.

L'AMIE DU CONSEILLER eſt une Femme qu'on croiroit avoir beaucoup d'eſprit & de mérite, ſi on ne la voyoit que cinq ou ſix jours. Comme elle eſt grande & bien faite, qu'elle a de beaux yeux, ſa figure prévient aſſez en ſa faveur. Elle a le ton, le geſte, & le regard aſſûrez. L... a été ſon premier Amant. Vous ſavez qu'il joignoit à une probité en tout & toujours exacte, un eſprit très cultivé, & beaucoup de goût pour cette volupté douce, que peu de gens ſavent connoître. Trois ou quatre

de ſes Amis ſe trouvoient aſſez réguliérement aux ſoupez que L... faiſoit chez cette DAME. C'eſt là qu'elle a muni ſon Eſprit de pluſieurs Réfléxions judicieuſes, qu'elle ne manque jamais de placer quand l'occaſion s'en préſente. Malgré une Imagination libertine, qu'elle decouvre ſans façon, on voit pourtant que ſon cœur eſt porté à la tendreſſe : de ſorte qu'elle diſtingue fort bien ce qui eſt volupté d'avec ce qui n'eſt que débauche ; & qu'elle a bien fait la difference de ce qu'il y a de libre, d'avec ce qui ſe trouve de délicat, dans OVIDE, PÉTRONE, LA FONTAINE, & tels autres Livres, dont elle a fait ſa principale lecture. Elle ſait toutes les Epigrammes de ROUSSEAU & de FERRAND, & pluſieurs Poëſies de LAINEZ. Ainſi, quand on commence à la connoître, on ſe trouve prêt à croire que c'eſt une aimable Femme, qui penſe comme un galant Homme. Ses geſtes, ſes

tons

tons de voix, ſont encore valoir ce qu'elle dit. Mais, comme le mérite qui dépend de la Mémoire ou de l'Imitation n'eſt pas aſſez varié, pour être long tems agréable, le tuf paroit, & l'on ſe trouve bientôt fatigué des choſes qui avoient plu d'abord.

L'Abbé a été Député à une Aſſemblée du Clergé. Il ſait quelque choſe de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique moderne, & même quelque choſe de l'ancienne; mais, il ſait beaucoup mieux les Contes de Bocace, de la Reine *de Navarre*, d'Ouvile, & ſur-tout les Sottiſes du *Moyen de parvenir*, qu'il appelle *ſon Breviaire*. Il poſſede auſſi parfaitement l'Hiſtoire Scandaleuſe de Paris. On ne peut nommer devant lui une Femme, qu'il ne conte quelque Avanture où elle a eu part, ſi elle n'en a pas été le principal Perſonage. Jamais Homme n'a été moins circonſpect dans ſes Diſcours: il a ſouvent obligé Mademoiſelle *de* T... de prendre un air ſerieux; & il a fait parade

de tant de Libertinage d'Eſprit ſur les choſes de la Religion, que LA COMTESSE a été pluſieurs fois obligée de lui impoſer ſilence. Les Chanſons de BLOT, ſont ſes Chanſons favorites. Muni de leur Autorité, & de quelques Raiſonnemens de LUCRECE, il s'imagine qu'il plane cent lieues audeſſus des Filoſofes qui ont la ſimplicité de croire qu'il y a un DIEU d'une autre eſpece qu'eux. LE COMTE, qui connoît depuis longtems cette DAME & cet ABBÉ, les ſait ſi bien par cœur, qu'il nous dit un jour tout ce que l'un & l'autre diroient, & la maniere dont ils le diroient, ſur certaines Queſtions qu'il propoſeroit. Cela ne manqua pas d'arriver. Ce fut une Scene qui nous divertit beaucoup. LA DAME & L'ABBÉ prirent nos ris pour des applaudiſſemens : ce qui augmentoit encore le plaiſir que nous avions à rire.

Pour LA NIECE, c'eſt une jeune Fille, qui ne ſait pas trop encore que re-

repondre. Sa tante, ſelon la coûtume des vieilles Coquettes, ſe monte avec elle ſur le ton cenſeur. LE COMTE trouve jolie cette niece : par cette raiſon, il lui croit de l'Eſprit, & prétend qu'elle profitera mieux des Exemples que des Diſcours de la tante.

Je ne ſai pas, MONSIEUR, ſi cette Compagnie eſt partie contente ; mais, je ſai bien que perſonne de nous ne les a vûs partir avec regret. Vous en voyez la raiſon. Ni les uns, ni les autres, ne ſavent garder une certaine décence d'état & de condition, hors de laquelle il eſt impoſſible de plaire. Il me ſemble que l'idée de la perſonne qui parle ſe joint toujours dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent avec les idées de ce qu'elle dit ; & que, quand les diſcours ne s'accordent pas avec le caractere ou la condition, il en reſulte une diſſonance toujours deſavantageuſe à celui qui ne ſait pas unir ce qui convient. C'étoit là, MON-

SIEUR, le ſujet de nos Réfléxions, lorſque LA MARQUISE, prenant la parole pour revenir à ſa Filoſofie, l'envie, dit-elle, que j'avois de continuer nos Entretiens Filoſofiques eſt la principale cauſe qui m'a fait trouver longs les dix jours que le Conſeiller a paſſez ici. Vous m'avez rendu un mauvais ſervice, MON CHER C... pourſuivit-elle : vous m'avez donné du goût pour la Raiſon : je prévois que c'eſt m'avoir mis dans un état où je ſerai ſouvent expoſée à l'ennui. Je vous en avois averti, MADAME, dit LE COMTE. Pourquoi avez-vous écouté M. *de* Ç...? J'ai tort, repondit LA MARQUISE ; mais, la faute en eſt faite: &, puiſque j'ai le malheur d'avoir pris un goût ſi hors de ſaiſon, que puis-je, ſi non de tâcher à le ſatisfaire? Quoiqu'il en ſoit, cela eſt mieux encore que d'en avoir pris pour un Cavalier. Non, vraiment, non, s'écria LE COMTE. L'un peut faire honneur à votre cœur, & à

vos charmes ; & l'autre ne peut que vous perdre de reputation. En effet, pourſuivit LE CHEVALIER, on vous annonceroit comme une Filoſofe, & vous paroîtriez d'une eſpece ſi ſinguliere, qu'on vous montreroit par tout au doit. Si cela eſt, reprit LA MARQUISE, je cultiverai ma Raiſon avec tant de ſecret, que perſonne n'en ſaura rien. Mes Recherches, mes Lectures, mes Converſations avec M. *de* C..., ſeront ſi cachées, que ce ſera une véritable Intrigue Filoſofique. Tout ſe découvre, dit LA COMTESSE. Eh bien! ajouta MADEMOISELLE *de* T...., ſi ce malheur arrive, il faudra que MADAME faſſe deux ou trois folies éclatantes pour M. *de* C... : elle aura bientôt ainſi rétabli ſa reputation, & reparé le ſcandale. Par exemple, dit LA MARQUISE, la premiere fois qu'il ſortira de Paris, je me déguiſerai en Homme, & le ſuivrai en chaiſe de poſte : j'irai au Bal de l'Opera

faire cent Reproches à quelqu'un que je prendrai pour lui : je paroîtrai ſi jalouſe de quelque Femme de ſa connoiſſance, que j'inſulrai cette Femme en compagnie, ou au tour du Baſſin des Tuilleries : je pourrai même l'appeller en Duël; &, ſi elle l'accepte, je vous aſſûre que je m'en tirerai mieux que ne firent MADAME *de* N..., ni MADAME *de* P.... He! s'écria M. *de* C..., ſi cela pouvoit arriver, que je ſerois heureux! Il n'y a point de Femme à Paris, qui ne voulût m'avoir ſur ſon compte. Quel homme à bonne fortune! Je ferois faire alors comme JOCONDE un Livre blanc. Mais, en attendant ces belles Expeditions, reprit LA MARQUISE, allez, je vous prie, MON CHER C..., querir le Papier que vous m'avez promis. Je puis vous aſſûrer, qu'en faiſant réfléxion ſur l'inutilité de tant de jours paſſez ſans filoſofer, je me ſuis pluſieurs fois écriée,

O mia fuggita etate!
Quanti di
Ho conſumati indarno,
Che ſi poteano impiegar in queſt'uſo,
Il qual più replicato, e più ſoave (1)!

Vous voyez, dit LE COMTE, en s'adreſſant à M. *de* C.... Voilà MADAME, qui fait ſervir à la Gloire de la Filoſofie ce qui ne ſe doit dire qu'en faveur de l'Amour. Elle ſe plaint des jours qu'elle paſſe ſans filoſofer, & ne donne pas le moindre regret à l'inutilité de ſes nuits:

O mia fuggita etate!
Quante vedove notti (2)!

MADAME ſoutiendra la Querelle que vous me faites, répondit M. *de* C...: je vais où elle m'ordonne. Il fût querir un petit Ecrit, qui à pour Titre MOYENS *de ſe conſerver dans un état propre à la Recherche &*

(1) Aminte *du* TASSE, *Act.* I, *Sc.* I.
(2) Ibid.

à la Découverte de la Vérité. Quoique je ſâche, dit LA MARQUISE, que cet état conſiſte dans le doute de tout ce qui n'eſt pas évident, & dans l'amour ſincere & infléxible du Vrai, j'ai cependant cru que je ne ferois pas mal de me munir de quelques Réfléxions qui me facilitaſſent le moyen de me ſoutenir dans cet état. Voilà pourquoi j'ai prié M. *de* C... de faire le petit Ecrit que nous allons lire. C'eſt donc pour cela, dit LE COMTE, qu'il a été ſi ſouvent s'enfermer dans ſa chambre. Je me doutois bien qu'il y avoit quelque choſe ſur le métier. Vous voulez ſans doute, MADAME, continua-t-il, que nous aſſiſtions à la lecture qu'on en va faire. Ouï, certainement, dit LA MARQUISE. M. *de* C..., ajouta LA COMTESSE, vous à rendu une fort aimable perſonne : quand on ne parlera pas de Filoſofie, vous vous ennuirez; & vous aimerez ſi fort à en parler, que vous ennuirez les autres. Les deux

DA-

DAMES ſe firent là-deſſus une petite Guerre, qui ſe termina par les Conditions ſuivantes: I, Qu'on finiroit toute Lecture & tout Diſcours Filoſofique dès que la pendule marqueroit la demie : II, Qu'il y auroit enſuite deux Repriſes d'Hombre : III, Qu'on iroit après ſe promener juſques à la Garene ; mais, pas plus loin : IV, Que ſi l'intervalle qu'il y auroit entre le retour de la Promenade & le Souper étoit un peu grand, MADEMOISELLE *de* T.... & M. *de* C... chanteroient une Cantate qui ſeroit ſuivie de quelques Bergeries, & enfin de la *Voluptueuſe* de MARAIS. V, On ſtipula auſſi en faveur DU COMTE, qu'on tiendroit table long-tems, qu'on y feroit ſouvent briller, dans la fougere, la mouſſe petillante du Champagne, & que LA MARQUISE, pour ſa part, en boiroit au moins une Bouteille. Toutes ces Conditions ont été fidellement executées.

Je vous enverai, l'ordinaire prochain, le petit *Ecrit* de M. *de* C... Je me ſuis offert à le mettre au net, pour obtenir la permiſſion d'en avoir une Copie.

CINQUIEME LETTRE.

J'Ay dit à M. *de* C. . . ., que je vous envoyois l'Ecrit que voici. Il m'a répondu, qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'il vint de vous MONSIEUR, puiſque s'il renferme quelque choſe de bon, ce n'eſt rien que vous ne ſachiés parfaitement, & que vous n'euſſiés mieux expliqué. Mille tendres Amitiés de ſa part & de la mienne,

ne, jointes aux aſſurances de mes obéïſſances très humbles, ſont le vrai ſujet de cette Lettre.

DES MOYENS

DE SE CONSERVER DANS UN ÉTAT PROPRE A LA RECHERCHE ET A LA DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ.

I.

DE LA VOLONTÉ.

Nous pouvons nous donner tout ce qui dépend de nous : pour y parvenir, nous n'avons beſoin que de vouloir.

Mais, l'acquiſition des choſes que nous voulons avoir ſe fait plus ou moins vite, ſelon que nous les voulons plus ou moins ardemment. Il *faut* donc *vouloir*, *& bien vouloir*; puiſque notre Volonté n'eſt efficace qu'à

qu'à meſure que nous voulons, & que c'eſt par elle principalement que nous triomphons des obſtacles. Or cette Volonté ſi puiſſante, que celle d'un ſeul homme trouve, non ſeulement les moyens d'applanir les Montagnes, de traverſer l'immenſité des Mers, de changer le cours des Fleuves, d'élever des Maſſes énormes dans les airs, de meſurer la diſtance prodigieuſe des Aſtres, de décrire exactement leurs cours ; mais encore, & c'eſt ce qui paroîtroit incroyable, de s'aſſujettir vingt millions d'Hommes, juſques à les faire ſervir de jouët à ſes caprices, au dépens de leur Bonheur, & même de leur Vie : cette Volonté, dis-je, qui fait tant de Prodiges, n'eſt pas à elle même la cauſe de ſes déterminations. Il lui faut des motifs pour agir : ce ſont ſes vûes qui font ſa force ou ſa foibleſſe.

Ainſi, le dégré de Volonté dépend de la maniere dont nous voyons les choſes, & du plaiſir ou de l'utilité dont

dont nous croyons jouïr par leur poſſeſſion. Or, de même qu'on nomme la Géographie, & la Chronologie, *les Yeux de l'Hiſtoire*, de même, pourroit-on nommer l'Entendement, & l'Imagination, les Yeux de la Volonté. C'eſt par eux qu'elle voit, & c'eſt ſur ce qu'ils lui repréſentent qu'elle ſe détermine. Mais, ſi la Géographie eſt pleine d'Incertitude, lors que le Géographe n'a pas éxaminé avec ſoin les Lieux qu'il décrit; & que la Chronologie, du moins juſques à THUCYDIDE; n'eſt que fables & menſonges: ainſi, lors que notre Entendement n'eſt plein que d'idées confuſes, & que notre Imagination ne nous préſente que des images fauſſes, au lieu de la réalité du Vrai, notre Volonté ſéduite devient la victime de l'Erreur. Elle court après de faux Biens, au lieu de s'attacher au véritable. Elle nous précipite ainſi dans des malheurs réels.

Ce n'eſt donc pas aſſez, pour connoître la Vérité, que de vouloir la con-

connoître : il faut le vouloir ardemment ; &, pour y réüſſir, il y a deux choſes à faire :

L'une, *d'examiner les Avantages qui nous en reviennent* ;

L'autre, *d'éclairer notre Entendement, de regler notre Imagination.*

Ces deux choſes ſont ſi liées, que l'une ne peut aller ſans l'autre ; & même, que celle que j'ai nommée la premiere ne peut être qu'elle ne ſoit précedée de celle que j'ai nommée la ſeconde. Mais, je ne conſidere pas à preſent ces choſes en elles mêmes : j'en parle ſeulement par raport au premier état où ſe trouve une perſonne, qui voudroit bien s'appliquer à la Recherche de la Vérité, & qui n'a pas encore toutes les diſpoſitions néceſſaires pour l'entreprendre & s'y ſoutenir.

Preſque tous les hommes croyent qu'ils ne ſont malheureux, que parce que leurs deſirs ne ſont pas ſatisfaits : ils ne voyent pas que la principale cauſe de ce malheur vient

de

de ne pas ſavoir borner leurs deſirs. Mais, il y a encore une autre choſe néceſſaire au Bonheur de l'Homme, & ſans laquelle celui qui ſatisferoit tous ſes deſirs ſeroit cependant malheureux; c'eſt qu'il *faut être bien avec ſoy-même*, c'eſt-à-dire, *Etre ce que nous devons être*. Hors de là, nous ne ſommes point dans notre ſituation naturelle, nous ne ſommes point à notre aiſe. Et de ce derangement nait l'inquietude de l'Eſprit, le trouble de l'Ame, l'agitation perpetuelle où ſont preſque tous les Hommes. C'eſt de là d'où viennent tant de veux ſucceſſifs, dont l'accompliſſement ne nous ſatisfait pourtant point, ni ne calme notre inquietude.

Pour être ce que nous devons être, il faut nous connoitre; &, pour regler nos deſirs, il faut ſavoir la valeur des choſes qui en ſont l'objet, le bien qui reſulte de leur poſſeſſion, & les inconveniens qui les accompagnent. Si notre Bonheur depend de là, comme il n'y a pas lieu d'en

douter, il eſt viſible que le dégré de notre Bonheur dépend de la meſure de nos connoiſſances.

II.

De la Pratique.

Regarder *la connoiſſance de la Vérité comme la ſource de notre Bonheur* eſt donc un moyen pour nous ſoutenir dans le deſir de la connoitre. Mais, pour donner plus de force à cette vûë, il faut prendre & ſuivre la ferme reſolution d'*agir toujours conformement à ce que l'on reconnoit être raiſonnable*. Car, ſi la vie de tant de Filoſofes eſt une preuve qu'il y a de grands plaiſirs attachez à la ſimple connoiſſance des véritez ſpéculatives, la conduite de tant de Héros, & de tant de Saints, eſt une preuve qu'il y a des plaiſirs infinimens plus grands attachez à la Pratique de ce qui eſt raiſonnable, ou même de ce que l'on croit raiſonnable. En effet, ſi le plaiſir eſt le ſeul attrait

trait qui faſſe agir l'Homme, il ne faut pas douter que l'Homme d'Etude, qui s'enſevelit dans ſon Cabinet, pour s'y appliquer à de ſimples Spéculations ne trouve beaucoup de plaiſir à le faire; & qu'un Héros, ou qu'un Saint, qui s'expoſe à toutes ſortes de peines, de dangers, à la mort, au martyre, ne ſe prive ainſi de tous les autres plaiſirs de la vie que par l'attrait d'un plaiſir plus puiſſant. J'ai dit, à la Pratique de ce *qui eſt raiſonnable*, ou même de ce *que l'on croit raiſonnable*; parce que la diſpoſition de vouloir pratiquer ce qui eſt raiſonnable étant, pour ainſi dire, la pierre fondamentale de notre Bonheur, le premier point que la Raiſon exige de nous, l'on ſe trouve déjà heureux d'être dans cette ſituation; de ſorteque l'hommage que nous rendons à la Vérité, lors même que nous nous trompons de cette maniere, aporte avec ſoi un contentement qui eſt une récompenſe. Ainſi, bien qu'il ſoit vrai, qu'une Condui-

te, qui ne ſera pas reglée ſur les principes de la Vérité, ne puiſſe pas procurer un Bonheur auſſi ſolide qui ſi elle y étoit reglée, il eſt vrai cependant que la croyance qu'on a qu'elle y eſt reglée cauſe un grand contentement à celui qui le croit. Dans la croyance où il eſt qu'il fait bien, il ſe rend à lui même temoignage *qu'il uſe comme il doit de ſa Raiſon*, il ſe ſatisfait dans la pourſuite des choſes qu'il deſire, & s'exempte d'un des plus grands maux de la vie, qui ſont les remords. Ceci me paroit une preuve indubitable, que le principal Bonheur de l'Homme conſiſte *à faire un bon uſage de ſa Raiſon.* Comme en effet c'eſt de là que nait LA VERTU, qui n'eſt rien, ſelon DES CARTES (1), que *la Fermeté à executer conſtament tout ce que la Raiſon nous conſeille, ſans que nos Paſſions ou nos Appetits puiſſent nous en détourner:* ſur quoi ce Filoſofe fait cette Reflexion.

„ Néan-

(1) Lettre IV. Tom. I.

„ Néanmoins, pour ce que notre
„ vertu, lors qu'elle n'eſt pas aſſez
„ éclairée par l'entendement, peut
„ être fauſſe, c'eſt-à-dire, que la
„ reſolution & la volonté de bien
„ faire nous peut porter à des cho-
„ ſes mauvaiſes quand nous les cro-
„ yons bonnes, le contentement qui
„ en revient n'eſt pas ſolide; &
„ pour ce qu'on opoſe ordinaire-
„ ment cette vertu aux plaiſirs,
„ aux apetits, & aux paſſions, el-
„ le eſt tres difficile à mettre en pra-
„ tique. Au lieu que le droit uſage
„ de la Raiſon, donnant une vraye
„ connoiſſance du bien, empeche
„ que la vertu ne ſoit fauſſe: &
„ même, l'accordant avec les plaiſirs
„ licites, il en rend l'uſage ſi aiſé;
„ & nous faiſant connoître la con-
„ dition de notre nature, il borne
„ tellement nos deſirs, qu'il faut
„ avoüer, que la plus grande féli-
„ cité de l'Homme depend de ce
„ droit uſage de la Raiſon, & par
„ conſequent que l'étude qui ſert a

„ l'acquerir eſt la plus utile occu-
„ pation qu'on peut avoir, com-
„ me elle eſt auſſi ſans doute la plus
„ agréable & la plus douce. „

Joignons donc au plaiſir de connoitre la Verité celui de pratiquer ce qu'elle nous enſeigne, afin de donner plus de force à l'attrait qui doit nous encourager à la ſuivre. Et, pour donner à cet attrait toute la force dont il eſt capable, cherchons notre Bonheur par des voyes ſi ſures, qu'elles ne ſoient point fondées ſur l'Opinion, mais ſur la Vérité même.

III.

SUSPENDRE SON JUGEMENT.

La premiere Précaution qu'il faut prendre, pour ſe garantir de l'Erreur, eſt de ne vouloir croire que ce qui eſt vrai, & de ne rien juger de vrai, que ce que nous nous voions forcés par l'Evidence à re-

con-

connoitre pour tel : c'eſt-à-dire, lors ſeulement que *nous ſentons parfaitement que la choſe que nous examinons eſt neceſſairement telle que nous la ſentons être.* Car, tant que cela n'eſt pas, nous ne ſommes point ſurs de la Vérité. Mais, lorsque nous voyons les choſes avec ce degré d'Evidence, il n'y a plus lieu de douter qu'elles ne ſoient telles que nous les voyons.

Il faut donc reſolument ne recevoir pour vrai, que ce que l'Evidence nous forcera de recevoir comme tel, & ne regarder le reſte que comme poſſible, que comme probable. Nous croirons d'abord peu de choſes ; mais auſſi, ne croirons-nous que ce qui doit être cru. Et puiſqu'un homme, qui auroit des coffres pleins de fauſſe monoie, n'en ſeroit cependant pas plus riche ; mais, qu'il ne le ſeroit qu'à proportion du bon argent qu'il auroit d'ailleurs : de même, pourquoi voudrions-nous nous eſtimer pour é-

clairez, ſi nous n'avons que des idées confuſes, incertaines; puis que la lumiere ne vient pas d'avoir la Mémoire chargée de pluſieurs choſes douteuſes, mais d'avoir l'Eſprit muni de connoiſſances evidentes.

Or, ſi l'on veut parvenir à ce point, de pouvoir ainſi ſuſpendre ſon Jugement, il ne faut pas étudier, pour vouloir paroitre habile; mais pour s'éclairer & ſe rendre meilleur. Car, la Vanité eſt fort oppoſée à l'amour de la Vérité. Celle-ci eſt ſcrupuleuſe, elle eſt lente, parce qu'elle cherche à s'inſtruire, & qu'elle craint l'Erreur : l'autre eſt hardie, elle eſt impatiente, parce qu'elle ne cherche qu'à paroitre & à impoſer.

IV.

SE HATER LENTEMENT.

Une autre Précaution néceſſaire dans

dans la Recherche de la Vérité, c'eſt de ſuivre ce Precepte d'une Deviſe d'AUGUSTE, *Hatez-vous lentement.* Il faut travailler ſans ceſſe; mais, il ne faut point travailler avec précipitation.

On doit voir, revoir, éxaminer, conſidérer, une choſe par toutes ſes faces, & ne juger qu'après qu'on a une idée claire de la choſe dont il s'agit. Autrement, on court riſque de faire des Raiſonnemens, qui éloigneront d'autant plus de la Vérité, qu'ils ſeront plus parfaitement conſéquens. Que ſur une idée peu éxacte je commence un Raiſonnement moral: plus je tirerai de Conſequences, plus je m'expoſerai à en tirer de pernicieuſes. Que dans le commencement d'un Calcul, je me trompe ſeulement de la ſoixantieme partie d'une minute, je tomberai à la fin dans une Erreur conſiderable. Que j'admette comme vrai un Principe qui ne le ſoit pas, plus je le ſui-

ſuivrai, plus je me plongerai dans l'Erreur : de même qu'un Homme, qui ſe trompe de chemin, s'éloigne d'autant plus de l'endroit où il doit aller, qu'il avance avec plus de confiance dans la route qu'il a priſe.

V.

De l'Habitude.

Mais, s'il ne faut pas agir avec Précipitation, il faut agir avec Perſévérance. C'eſt ce qu'exprime la Deviſe d'Auguste par ces mots, *Hatez-vous*. On avance beaucoup, quand on travaille aſſidument. Et celui qui acheve ce qu'il entreprend, quelque lent qu'il ſoit dans ſon travail, trouve à la fin qu'il a beaucoup plus profité que celui qui a entrepris pluſieurs choſes qu'il n'a pas perfectionées.

D'ailleurs, par l'Aſſiduité au travail, on contracte l'Habitude qui por-

porte à le rechercher & à s'y plaire, & l'on ſe confirme par là dans l'execution des choſes que l'on a jugées raiſonnables. Car, ſi l'on éxamine ce que c'eſt que l'Habitude, on verra qu'il n'y a rien de ſi contraire à la Perfection & au Bonheur de l'Homme, que d'en avoir contracté de mauvaiſes : comme il n'y a rien qui puiſſe plus contribuer à le rendre parfait & heureux, que d'en acquérir d'excellentes.

L'HABITUDE eſt *une Diſpoſition ou naturelle ou acquiſe fortifiée par des Actes réïtérez.* Et cette Diſpoſition ainſi fortifiée s'étend de ſorte, qu'elle s'empare, dans nos ſens, de tout le méchanique qui lui eſt propre ; & qu'elle influe conſidérablement ſur le reſte, par les liaiſons qu'il y a entre toutes les parties dont nous ſommes compoſez : d'où vient qu'on l'a nommée *une ſeconde Nature*, qu'on auroit pu dire, je croi, *plus forte que la premiere.* Faiſant

en

en effet ſur nous ce que font les grefes ſur les troncs où on les ente, elles changent la nature de l'Arbre, elles lui font porter des Fruits tout differens de ceux qu'il auroit naturellement portez.

ST. PAUL a dit (1), *Je ne fais pas le bien que je veux, & je fais le mal que je hais..... Lorſque je conſidere interieurement la Loy de* DIEU, *je m'y plais; mais, je vois dans mes membres une autre Loy qui s'oppoſe à la Loy de l'Eſprit, m'aſſujetiſſant à cette Loy de péché qui eſt dans mes membres.* OVIDE fait la même Plainte. *Je vois* dit-il (2), *ce qui eſt bon, je l'approuve, & je ſuis ce qui eſt mal.* Il me ſemble que ce deſordre ne doit être mis que ſur le compte de l'Habitude, du mauvais uſage que nous avons fait de notre Raiſon, & du peu de courage que nous avons à bien em-

(1) *Epitre aux Rom. Chap. VII.*
(2) *Video meliora proboque, Deteriora Sequor.* Metam. Liv. VII.

employer nos forces, pour nous mettre dans l'état ou nous dévrions être.

L'Auteur de la Nature a établi que ce qui ſe paſſoit dans le Corps ſe fît ſentir à l'Ame, & lui cauſât des ſentimens de douleur ou de plaiſir, des repugnances ou des deſirs. Ce qui ſe paſſe dans le Corps n'eſt qu'un mouvement cauſé par les eſprits qui ſont les particules les plus deliées du ſang ou des humeurs dont le Corps eſt rempli; ou bien, c'eſt une ceſſation de ces eſprits, ce qui cauſe ſouvent une inanition très douloureuſe à l'Ame. Certaines parties de notre Corps mues, ou dénuées d'eſprits, nous portent donc à faire certaines choſes, ou à nous en éloigner. Pour mouvoir ces parties, il faut donc que les eſprits s'y portent: &, pour cet effet, qu'ils ſe forment un paſſage, où ils coulent avec plus de peine, ou plus de facilité, ſelon que ce paſſage eſt plus ou moins frayé. De ſorte qu'un acte de la Volonté

té peut bien faire que les eſprits ſe portent vers tel ou tel endroit, mais qu'il faut cependant que ces eſprits & ces endroits ſoient diſpoſez de maniere que les uns puiſſent s'y porter & les autres les recevoir. Si les eſprits ne ſont pas aſſez abondans, aſſez vifs, pour ſe frayer un paſſage, ou que les endroits ne ſoient pas dans l'état qu'ils doivent être, la Volonté n'eſt pas obéïe. Si les eſprits ne s'y ſont pas ſouvent portez, elle eſt obéïe lentement. Et s'ils s'y ſont ſouvent portez, la Volonté eſt quelquefois obéïe avec tant de promptitude, qu'on diroit même qu'ils préviennent ſes ordres.

C'eſt ce qu'on voit arriver aux perſonnes qui apprennent à jouër des Inſtrumens. Les doits ſe portent d'abord avec peine à faire les accords qu'on ſouhaite; ils ne peuvent ſuivre aucune meſure. A force de les exercer, ils deviennent flexibles: on entend déjà ce qu'ils jouent; & enfin, ils parviennent à un ſi grand dé-

dégré de fléxibilité, de force, & d'agilité, qu'il faut une nouvelle attention pour les empêcher d'aller trop vite. Il arrive même quelque choſe de plus ſurprenant, & qui pourroit ſervir à expliquer comment, ſuppoſé que les Bêtes n'euſſent aucune connoiſſance, on pourroit cependant les dreſſer à faire des choſes très difficiles. Un Homme, qui ne ſait point de Muſique, & qui n'a appris à jouër quelques Pieces de Luth, par exemple, que par tablature, s'il veut les jouër par cœur, & penſer aux accords qu'il doit faire, il ſe brouillera, & ne les retrouvera que lors qu'en n'y penſant point, il laiſſera, pour ainſi dire, ſes doits agir deux mêmes.

Les ſentimens de l'Ame ſont plus ou moins vifs, ſelon que les paſſages, par leſquels les eſprits ſe portent, ſont plus ou moins liſſes; parce qu'y coulant avec plus de facilité, l'impreſſion eſt moins forte. Mais, cette facilité les y faiſant couler,

ler (bien que doucement) avec plus de ſuite, & peut être plus d'abondance, il arrive, que quoi que le plaiſir que ces mouvemens excitent ſoit moins vif, ces ſentimens ne ſont pas moins importuns ; de ſorte, qu'alors, on ne ſe ſent pas tant attiré à les ſatisfaire par le plaiſir qu'on reçoit en les ſatisfaiſant, que par l'inquietude qu'ils cauſent en ne les ſatisfaiſant pas. C'eſt ce qui ſe voit tous les jours dans les perſonnes qui prennent beaucoup de Tabac, ſoit en fumée, ſoit en poudre. Elles voudroient bien s'en paſſer : cependant, elles ne peuvent y réüſſir. Et, quand on leur demande quel plaiſir elles y trouvent, elles repondent, qu'elles n'ont pas de plaiſir à prendre du Tabac ; mais, qu'elles ſe ſentent inquietes, quand elles n'en prenent pas.

Nous avons dit que les ſentimens de l'Ame ſont plus ou moins vifs, ſelon que l'impreſſion des eſprits eſt plus ou moins forte. Cette impreſſion eſt quelquefois ſi foible, que

le

le deſir qu'elle excite n'eſt preſque rien, & ne produira pas le moindre acte ſubſequent.

Quelquefois auſſi cette impreſſion eſt ſi forte, qu'aulieu de cauſer du plaiſir, elle cauſe de la douleur, elle déchire au lieu de chatouiller: de là ſuivent des repugnances qui éloignent pour un tems, & quelquefois pour toujours, des choſes que l'on a le plus aimées.

Quelquefois il arrive auſſi, que nos eſprits ſont agitez d'une maniere ſi vive, qu'ils en ſont diſſipez; ce qui produit le deſir ou la répugnance ſelon la nature des choſes qui ont cauſé cette diſſipation. Quand les choſes ſont capables de rétablir l'épuiſement qu'elles ont cauſé, on ſe ſent un deſir de les reprendre. Quand elles ſont capables de l'augmenter, on ſe ſent pour elles de la répugnance, & on ne les deſire point, que les forces ne ſoient rev enues. C'eſt ainſi que ceux qui boivent des liqueurs fortes s'y accoutument de

maniere, qu'ils ne peuvent preſque pas s'en paſſer, & qu'ils n'en trouvent plus d'aſſez fortes pour eux. Comme ces liqueurs excitent une grande fermentation dans le ſang, elles mettent les eſprits ſi fort en mouvement, qu'ils ſe diſſipent. Tandis que ces eſprits ſont en mouvement, on ſe ſent de la force, & même de la joie. Le contraire arrive par leur diſſipation; & l'épuiſement où l'on tombe fait qu'on à recours à de nouveaux fermens. On cherche ſa médecine dans les liqueurs mêmes qui cauſent le mal.

Mais, lorſque par un travail immoderé on a épuiſé ſes eſprits, & par conſequent affoibli le Corps, alors le Corps même ſe refuſe au travail que nous voulons de lui. Il faut attendre que les forces reviennent; ou l'on court riſque de tomber dans un épuiſement preſque irreparable.

Mais, ſi par la relation que DIEU a ordonnée entre l'Ame & le Corps, le dernier fait neceſſairement éprouver des ſentimens à l'Ame, celle-

ci a de ſon côté le pouvoir d'agir auſſi ſur le Corps. Elle y cauſe des mouvemens, ſuſpend ceux qui y ſont excitez, ſi non tous, du moins la plus grande partie, & diminue l'impreſſion de ceux qu'elle ne peut point arrêter. Mais de plus, l'Ame peut encore exciter en elle independemment du Corps des ſentimens, tels par exemple que l'Amour, la Haine, l'Admiration, la Joie, la Triſteſſe, la Colere, en un mot des Deſirs, & des Averſions, ſelon qu'elle reflechit, & qu'elle juge. L'on peut même dire, qu'elle a beaucoup plus de cette ſorte de ſentimens, qu'elle n'en a de ceux qui lui ſont occaſionez par le Corps; & que ceux-ci ſeroient peu conſiderables, ſi l'Ame n'en augmentoit pas la force, par la maniere dont elle s'y préte, & par le ſoin qu'elle a de les aider des ſecours de l'imagination.

Que l'Ame ſoit remplie de Triſteſſe, d'abord vous verrez les yeux ternes, abbatus, le viſge ſe couvrir

de paleur, les jambes deviennent foibles, le Corps tombe dans l'abbatement, on ſe ſent le cœur preſſé, & l'eſtomac refuſe de ſe charger de nourriture, ou s'en charge exceſſivement. Que l'Ame ſoit au contraire touchée de quelque Deſir violent, on ſent auſſitôt, dans le Corps le plus foible, une ardeur qu'on n'auroit pas cru y trouver. Tous les eſprits ſe mettent en mouvement, & portent le Corps aux Actions qui peuvent favoriſer les Deſirs de l'Ame.

Si l'Ame s'eſt fortifiée dans les Reflexions qu'elle doit faire ſur les funeſtes effets de la Colere, la bile aura beau être excitée, les eſprits auront beau ſe porter avec rapidité dans les nerfs dont l'ébranlement fait éprouver à l'Ame cette Paſſion, l'Ame ſoutiendra courageuſement leurs efforts, elle les repouſſera, obligera ces Eſprits ſéditieux à refluer vers les lieux d'où ils ſont partis pour l'at-

l'attaquer. S'ils reviennent à la charge, ils ſeront encore repouſſez, & même avec plus de facilité que la premiere fois; de ſorte que l'Ame reſtera triomfante, & appaiſera ſes ſens revoltez. Mais, il faut qu'elle ne perde point de vue le danger qu'elle court en manquant de courage.

Voulons-nous une preuve que l'Ame peut exciter en elle, indépendemment des ſens, les ſentimens les plus vifs. Qu'elle conſidere la connoiſſance de la Vérité comme une choſe qui lui eſt convenable, elle deſirera d'abord de l'acquerir. Qu'elle ſe convainque enſuite par de fortes Reflexions, que c'eſt de là que dépend toute la réalité de ſon Bonheur, ce deſir ſe fortifira en elle; &, plus elle ſentira que cette connoiſſance la rend éclaireé, parfaite, heureuſe, plus ſon amour pour la Vérité augmentera: &, comme cette connoiſſance peut-être infinie, les deſirs de l'Ame ne ſeront

jamais épuiſez. Elle appercevera dans cet infini un enchainement ſimple de toutes les Véritez éternelles & poſſibles : cette vue la ſaiſira d'admiration, & lui inſpirera des ſentimens d'amour, de reſpect, d'adoration ſincere, pour l'Etre ſupreme Auteur de toutes choſes. L'Ame ſentira qu'elle eſt capable de contempler toutes ces Véritez. Ce ſentiment lui cauſera de la joie. Cette admiration & cette joie augmenteront & enflameront encore ſon Amour. De ſorte que le deſir de connoître la Vérité acquerera une force que rien ne pourra ſurmonter ; d'autant plus que l'Ame, comparant cet infini qui devient ſon objet, avec le plaiſir des ſens, qui eſt ſi borné, ce plaiſir ne lui paroîtra plus que comme un ombre, un point. Ainſi, connoiſſant au juſte le bien que les ſens procurent, l'Ame en joüira ſans s'y aſſervir ; il ne ſera point ſon but : par conſequent, le défaut ou la perte de ce

bien

bien ne cauſera point ſon malheur. Elle en jouïra ſeulement, quand l'occaſion ou la neceſſité le demanderont.

On dira peut-être que la conduite de tant de perſonnes qui s'attachent à l'Etude, eſt une preuve que ce deſir de connoitre la Vérité n'acquiert point la force, ni ne produit point les effets, dont nous parlons. A cela ne peut-on pas repondre, qu'il y a beaucoup de perſonnes, qui s'attachent à l'Etude; mais, qu'il y en a peu qui s'attachent à la connoiſſance de la Vérité. *Etudier*, chez la plus part des gens, c'eſt ſe renfermer dans un Cabinet avec des Livres, les lire, les tranſcrire ou même les parcourir, ſe charger d'une multitude d'idées, & s'eſtimer d'autant plus capable, qu'on à la Mémoire plus remplie de Faits ou d'Opinions différentes. Mais, *s'appliquer à connoitre la Vérité*, c'eſt ſe renfermer en ſoi-même, médi-

ter, comparer ſes idées, les éxaminer; chercher la clarté, l'évidence; ne croire ce qu'on lit, que lorſqu'il eſt prouvé; & compter pour rien, ou pour peu de choſe, ce qu'on appelle improprement *connoiſſances*: puiſque *connoitre* c'eſt *voir*, & qu'on ne voit bien que ce qu'on éxamine à la lumiere de l'Evidence.

Mais, ſi ceux qui s'attachent ſincerement à la Vérité n'acquierent pas d'abord cette force que doit inſpirer le deſir de la connoitre, c'eſt qu'ils ſont hommes; qu'ils ont des ſens, difficiles à ranger dans le devoir, qui cauſent de continuelles diſtractions à l'Ame, & deſquels on ne peut s'aſſûrer, qu'en les accoutumant avec grand ſoin à l'obéïſſance.

Les DISPOSITIONS *naturelles* qui ſont en nous ſont les effets de notre tempérament, & de la conformation de nos organes: elles ſont la ſource des paſſions que l'Ame éprouve, & qui ſont ſouvent excitées

tées par des mouvemens involontaires.

LES DISPOSITIONS *acquiſes* ſont les effets des impreſſions que certains objets, certaines circonſtances, ont faites ſur nous preſqu'independamment de notre Volonté; ou, ce ſont des Diſpoſitions que la Volonté à fait naitre, ſéduite par nos paſſions, par l'imitation, l'uſage, les diſcours.

La Réïtération des mouvemens qui ſe paſſent dans notre Corps, ou des penſées auxquelles notre Ame s'applique, fortifie les Diſpoſitions naturelles, & forment les autres. Car, il n'y a peut-être point de mouvement en notre Corps, qui ne puiſſent occaſioner à l'Ame quelque penſée, comme il n'y à peut-être point de penſées en notre Ame, qui ne puiſſent exciter quelques mouvemens dans le Corps. Ainſi, lorsque les mêmes mouvemens s'excitent, les mêmes penſées reviennent auſſi; &, réciproquement, lorsque les mêmes penſées reviennent,

les mêmes mouvemens s'excitent.

Quand ces Diſpoſitions nous portent au bien, que celui en qui elles ſe trouvent eſt heureux ! Il n'a point d'obſtacles à combattre, pour aller à la perfection. Ce ſeroit pour lui un état violent, que d'être détourné de ſes devoirs. Mais, combien y a-t-il d'Hommes, où plûtôt, y en a-t-il, qui ſoient aſſez heureux, pour être dans ces favorables Diſpoſitions? Quel empire nos paſſions n'acquierent-elles pas ſur nous, par la condeſcendence que nous avons pour elles? Que ne peuvent pas nos Erreurs, & nos Préjugés, fortifiés par l'Education, & les Exemples? Erreurs & Préjugés d'autant plus dangereux, que les uns & les autres ſe préſentent toujours à nous ſous les apparences de la Vérité, & du Bonheur : de ſorte qu'accoutumez à les voir ainſi, nous les prenons en effet pour ce qu'ils ne ſont qu'en apparence.

Mais,

Mais, cet état de malheur n'eſt un état de deſeſpoir, que pour les lâches. Nous avons en nous le principe de notre guériſon. Puiſque l'Ame a le pouvoir de réprimer les ſens, & d'exciter en elle des Deſirs & des Averſions, donnons à notre Volonté un degré de force ſuperieur aux mauvaiſes Diſpoſitions que nous avons contractées : animons-nous à en acquerir de bonnes. On le peut, en conſiderant ſérieuſement les Deſordres où jette l'Erreur, le Bien ſolide qui revient de la connoiſſance de la Vérité & de la pratique de la Vertu. Examinons avec attention nos mauvaiſes Habitudes. Voyons ce qui les a fait naitre, & ce qui les a fortifiées, ce qui peut les détruire. Employons avec prudence tout l'oppoſé des choſes qui forment ou qui entretiennent ces mauvaiſes Diſpoſitions, & ſervons nous de tous les moyens propres à nous rendre tels que la raiſon ne nous faſſe aucun reproche. Joignons la tempe-

ran-

rance au travail, pour conſerver & augmenter les bonnes Diſpoſitions qui ſeront en nous. Privons-nous des alimens qui pourroient entretenir les mauvaiſes. Fuions les Perſonnes, les Lieux, les Lectures, les Converſations, qui les fortifient. Si nous ne parvenons pas tout d'un coup au point que nous ſouhaitons, du moins ferons-nous tous les jours quelque progrès vers le Bien, & acquererons-nous de nouvelles forces. Car, ſi l'Auteur de la Nature, comme le remarque un habile Profeſſeur de Lauſanne (1), a établi que le Mal, par une juſte punition, devint toujours plus difficile à corriger à meſure qu'on s'y livre davantage, il a auſſi établi, que, par une juſte recompenſe, le Bien devint plus facile à meſure qu'on le pratique.

Enfin, ſongeons qu'il y a des Habi-

(1) M. *de* Crousaz, Logique, Tom. I, pag. 173.

bitudes, qui nous ont couté beaucoup de peine à acquerir, qu'il doit nous en couter beaucoup à les détruire; que le plaiſir que nous gouterons dans les commencemens ne nous paroitra pas proportionné aux efforts qu'il faudra faire, aux ennuis, aux dégouts, qu'il faudra eſſuier. Mais, ſongeons qu'il y a autant de lacheté que d'imprudence à reſter dans l'indolence, & dans la tranquilité, lorſqu'il ne fait pas ſûr d'y être. Songeons, qu'il y a tant de baſſeſſe à reconoitre en ſoi quelqu'imperfection, & à ne pas travailler à la corriger, que nous nous conſiderions avec mépris lorsque nous negligerons de nous rendre meilleurs.

Nous ſommes aſſez vains pour ne vouloir pas penſer qu'un autre vaut mieux que nous: c'eſt beaucoup même, ſi nous ne croyons pas que nous valons mieux que les autres. Cependant, rendons nous juſtice. En quoi vaudrons-nous mieux,

ſi nous ne ſommes plus éclairez, plus vertueux, plus aimables? Prétendrons-nous que les hommes reſpectent notre ignorance, nos vices, nos humeurs, parce que nous nous complaiſons dans nos humeurs, dans nos vices, dans notre ignorance? L'Amour de ſoi-même, bien entendu, eſt la voix qui nous appelle à la perfection; mais, cet Amour ne nous porte pas à nous aimer tels que nous ſommes, à moins que nous ne ſoyons tels que nous devons être. Il nous porte, au contraire au mépris de nous mêmes, lorſque nous ne ſommes pas ce que la Raiſon veut que nous ſoyons. Nous aimer autrement, ce n'eſt pas nous aimer: c'eſt nous trahir, c'eſt nous perdre, c'eſt nous livrer à cet Amour deréglé qu'on appelle l'Amour-propre, & dont on a dit,

L'Amour propre eſt, helas! le plus ſot des Amours!

A quoi l'on ajoute fort bien,

Cependant, des Erreurs il eſt la plus commune :
Quelque puiſſant qu'on ſoit en Richeſſe, en Crédit,
Nul n'eſt content de ſa Fortune,
Ni mécontent de ſon Eſprit (1).

Pour moi, lorſque je vois des gens danſer ſur une corde, avec plus de hardieſſe, de juſteſſe, de graces, que d'autres ne font ſur un plancher bien uni : Quand je vois ces mêmes gens plier leur Corps, ou l'élever en l'air, en cent façons differentes, avec une ſoupleſſe, une force, & une variété, qu'on auroit peine à imaginer: Quand je les vois voltiger ſur une corde ſuſpendue au haut d'un Tripot & fortement balancée, ſe coucher deſſus en travers ſans y être ſoutenus que par le milieu des reins, s'en laiſſer gliſſer la tête en bas,

(1) Poeſies *de Mad. des* HOULLIERES.

bas & s'y retenir par le talon malgré l'agitation violente où eſt cette corde, s'y raſſoir comme dans un fauteuil, & telles autres choſes:

Quand je vois, d'un autre côté, un homme qui ne ſait pas diſtinguer ſi ſon Corps eſt different de ſon Ame, & qui paroit ſi dépourvu de ſens & de jugement, qu'on diroit qu'il n'a pas la faculté de comparer les deux idées les plus ſimples; qui jouë cependant à merveille aux Echecs, à l'Hombre, au Trictrac, ou qui ſait ſe demêler de l'embarras d'un Commerce de pluſieurs millions & de differentes Marchandiſes, de la maniere la plus avantageuſe & la mieux reglée qui ſoit poſſible, de ſorte qu'un Miniſtre d'Etat ou qu'un ſavant Aſtronome ne s'en tireroit pas ſi bien que lui: j'ai peine à croire qu'il y ait de difference conſiderable entre les hommes, ſi ce n'eſt qu'elle vienne de l'Education & de l'Habitude.

VI.

VI.

DES IDÉES.

L'Habitude la plus nuiſible à la Recherche de la Vérité eſt celle de ſe contenter d'Idées confuſes, & de s'abandonner aux Idées acceſſoires en négligeant l'Idée principale. L'Eſprit, n'étant point accoutumé à aller juſques à l'Evidence, ne ſait comment faire pour y parvenir; il a de la peine à s'empêcher de juger : l'attention qu'il doit avoir, & l'effort qu'il doit faire, pour aller juſques où trouver de la Lumiére, lui coute. C'eſt ce qui rebute la plus part des Hommes d'une Recherche, qui leur paroit pénible, & qui l'eſt en effet au commencement; quoique beaucoup moins que les ſoins qu'on prend tous les jours, pour réüſſir en diverſes choſes, qui ne lui ſont nullement comparables, ni par les Plai-

ſirs qu'elles cauſent, ni par les Biens qu'elles procurent.

On pouroit dire qu'il y a des Idées *de Choſes*, des Idées *de Mots*, des Idées *d'Education*, & des Idées *de Préjugé*.

Les Idées *de Préjugé* ſont celles que nous nous faiſons ſelon nos Opinions, nos Paſſions, nos Humeurs. Un Homme, qui croit que la perfection de la Vertu eſt de ſe priver de tous les Plaiſirs des Sens, regarde comme un piége toutes les Senſations agréables que la Bonté de Dieu a attachées à l'uſage des Objets qui nous environnent. Il les fuit, juſques à ſe faire Religieux de la Trape, au lieu de regarder les Plaiſirs qu'elles nous cauſent comme des Graces que Dieu a faites à la Condition de l'Homme, & qui nous ſont auſſi utiles qu'agréables, ſi nous ſavons en bien uſer. D'un autre côté, celui qui croit qu'il n'y a point de Plaiſirs que ceux des Sens, s'y livre avec ſi peu de ménagement, qu'il

qu'il en devient le malheureux Eſclave. Il en abuſe tant, qu'il ſe les rend inſipides, ou qu'il ſe met en état de ne pouvoir plus en jouïr : de-ſorte qu'il ne lui reſte enfin que le Deſeſpoir de les perdre, & l'Impuiſſance de les réparer. Un jeune Homme juge de l'Amour, & de l'uſage qu'il doit faire des Richeſſes, d'une maniere bien différente de celle d'un Vieillard, à qui, ſelon l'Expreſſion de MALHERBE, *la Chaleur ne bout plus dans les Veines.*

Voilà ce que j'appelle *Idées de Préjugé*, qui font de l'Homme une Chimere pleine de Changemens & de Contradictions. C'eſt ce qui fait,

. . . . . qu'il va du blanc au noir,
Qu'il condamne au matin les ſentimens du ſoir;
Qu'importun à tout autre, à ſoi-même incommode,

Il change à tous momens d'eſprit comme de mode;
Qu'il tourne au moindre vent, qu'il tombe au moinare choc;
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc (1).

LES IDÉES d'*Education* ſont celles qu'on prend dans un Pays, ou dans un Parti, ſur ce qu'on y entend dire, ou ſur ce qu'on y voit faire. C'eſt ainſi que les Catholiques-Romains, les Luthériens, les Calviniſtes, les Payens, les Juifs, les Mahométans, ſe croyent chacun en leur particulier *Ortodoxes*; qu'ils ſe qualifient réciproquement des titres d'Hérétiques, de Schiſmatiques, ou d'Infideles. Dans un Pays, on regarde comme une Choſe très ſenſée, que les Mariages ſoient indiſſolubles: dans un autre, cela paroit une Extravagance d'autant plus grande, qu'elle fait d'un des plus doux Liens de la vie un ſujet de

(1) DESPREAUX, Satire VIII.

de Deſeſpoir. On croit ici qu'un Mari ne peut avoir qu'une Femme : on croit plus loin qu'un Mari peut en avoir pluſieurs; plus loin, au contraire, qu'une Femme peut avoir pluſieurs Maris. Comme l'Avarice n'eſt pas punie par les Loix, on ne s'aviſe gueres de penſer qu'un riche Avare eſt reéllement du moins auſſi coupable qu'un Voleur de grand chemin : & même, par la maniere dont cet Avare eſt reçû dans le Monde, on s'accoutume à le regarder comme un Homme qui mérite du Reſpect, & de l'Eſtime.

Les Idées *de Mots* ſont celles que l'Uſage attache aux Mots. Si chaque Mot n'avoit qu'une Signification, il n'y auroit point de difficulté à cet égard : mais, comme on néglige d'avoir des Idées diſtinctes & claires, on penſe très diverſement, & très confuſément ; & l'on parle ainſi d'une maniere très confuſe, quoiqu'on ſe ſerve des plus beaux Termes, & des meilleures Expreſſions. Car, parler parfaitement une Langue n'eſt

que ſavoir ſe ſervir des Termes, & des Expreſſions, que l'Uſage y a établies; n'employer aucun Terme bas, ni aucune Expreſſion triviale; les ranger ſelon l'ordre de leur conſtruction, & les lier ſans équivoque. Mais, tout cela peut ne renfermer que des Idées confuſes. Ou ſi l'on prétend qu'on ne doit pas diſtinguer la netteté du Stile d'avec la préciſion des Penſées, il faut convenir qu'il y a peu de Perſonnes qui parlent bien. J'ôſe aſſûrer que j'ai lu pluſieurs fois, & fait lire à diverſes Perſonnes, la huitiême & la onziême Satire de DESPRÉAUX ſans pouvoir comprendre ce que ce Poëte entend par *Honneur* & *Raiſon*, quoi que ce ſoit le Sujet de ces Satires.

Le ſeul Mot *Raiſon* à huit ou dix Significations ſi différentes, qu'il y en a même d'oppoſées: & de cette multiplicité de Significations qui à pris ſa ſource dans la confuſion des Idées, nait enſuite l'équivoque des Termes, & l'incertitude des Sens qu'on doit y attacher. Par

Par éxemple, deux Perſonnes parleront de la *Raiſon*. L'un entendra par ce Mot, *la Connoiſſance de la Vérité*, *la Sageſſe*, (car on l'employe en ce Sens,) & il ſoutiendra que *ſi nous conſultions toujours la Raiſon, nous ne nous tromperions jamais: qu'on eſt heureux quand elle vous conduit*. L'autre entendra, par *Raiſon*, l'Abus *que notre Eſprit fait de ſes Connoiſſances & de ſon Jugement*; (Sens, auquel pluſieurs Poëtes, & pluſieurs Theologiens, ont pris ce Mot de *Raiſon*;) & il ſoutiendra, que *non ſeulement la Raiſon nous eſt inutile, mais qu'elle nous eſt même nuiſible; que c'eſt elle qui a fait les Héréſies, & qui défend l'Impiété; qu'elle n'eſt qu'une fauſſe Lumiere*,

Pareille à ces feux, dont l'éclat ne luit,
Que pour égarer quiconque les ſuit;
Et prêter ſouvent aux plus fameux Crimes

De honteux Conſeils, de laches Maximes (1).

Ces deux Perſonnes pourront diſputer éternellement ſans s'accorder, puis qu'intérieurement l'un définit, dans ſon Eſprit, la Raiſon, *une Choſe qui nous éclaire*; & l'autre, *une Choſe qui nous égare*. Mais, ſi un troiſieme les prie de faire attention à l'Idée que l'un & l'autre attache à ce Mot, & d'éxaminer ſi cette Idée eſt bien conforme à la Choſe dont ils parlent, ils trouveront, ou qu'ils n'ont point d'Idée de la Choſe; ou qu'ils parlent de deux Choſes toutes différentes; ou que n'ayant qu'une Idée auſſi imparfaite que confuſe de la Raiſon, ils croyent la voir entiérement, lorsqu'ils n'en voyent qu'un côté, & qu'ils prennent ainſi une partie pour le tout; ou qu'enfin, ils confondent l'Effet avec

(1) Poëſies *de l'Abbé* REIGNER.

avec la Choſe. Si ce troiſieme enſuite leur préſente une Définition conforme à la Choſe, & qu'ils avouent que LA RAISON en elle même, & que ce qu'on doit entendre préciſement par ce Terme, n'eſt que *le Pouvoir qu'a notre Ame d'éxaminer ſes Idées, de les comparer, d'en juger, & de diſcerner ainſi le Vrai d'avec le Faux*; ils trouveront alors, que *ce Pouvoir*, c'eſt-à-dire *la Raiſon*, nous eſt inutile, ſi nous ne nous en ſervons pas: qu'elle peut nous être très utile, ſi nous en faiſons un bon uſage, & très pernicieuſe, ſi nous en faiſons un mauvais. De ſorte qu'on peut la conſidérer comme une Choſe qui nous eſt inutile, ou qui nous éclaire, ou qui nous égare; puis que cela dépend de la maniere, dont nous employons notre Diſcernement, pour ne pas confondre la Vérité avec l'Erreur. On voit ainſi, combien il eſt néceſſaire de ſavoir diſtinguer les divers Sens que l'Uſage attache ſouvent à un ſeul

Mot. Sans cela, non ſeulement nous ne nous faiſons pas entendre, & nous n'entendons pas les autres; mais, nous ne nous entendons pas nous mêmes: car, par l'habitude où nous ſommes de lier nos Idées à des Mots, il arrive que nous le faiſons lors même que ſeuls nous nous occupons à penſer; de ſorte qu'on pourroit dire, que *Méditer* c'eſt converſer avec ſoi-même.

Mais, on ne parviendra jamais à bien comprendre les diverſes Significations d'un Mot, ſi l'on n'a commencé par ſe donner une Idée diſtincte & particuliere de la Choſe.

Les Idées *des Choſes*, ſont les Idées conformes à ce que ſont les Choſes en elles-mêmes: de ſorte qu'il n'y a rien dans ces Idées, qu'on ne puiſſe aſſûrer des Choſes mêmes; ni rien dans les Choſes, qui ne ſoit dans l'Idée qu'on en a. Quand cela eſt ainſi, on a non ſeulement des Idées *vrayes*, mais *parfaites*, des Choſes.

Lors-

Lorſque l'Idée ne repréſente que quelque partie ou quelque propriété d'une Choſe, c'eſt une Idée *vraye* & *parfaite*, eu égard *à ce qu'elle repréſente:* mais *imparfaite*, eu égard *à la Choſe même*; & *fauſſe*, ſi on la prend pour *toute la Choſe.*

Lorsque ces Idées, ſoit complettes, ſoit incomplettes, ſont conformes à ce qu'elles aſſûrent d'une Choſe; mais qu'elles ne ſont telles que par hazard, ſans qu'on ait de certitude qu'on ne ſe trompe point, & ſans bien appercevoir leur différence; ces Idées là ſont *confuſes, quoique vrayes.* De ſorte qu'une Idée *confuſe* peut être *vraye:* mais, comme on ne l'a telle, que par hazard, & ſans qu'on voye s'il eſt ſûr qu'elle ſoit vraye, elle peut auſſi être fauſſe, ou entiérement, ou en partie; & c'eſt ce qui arrive ordinairement, toute Idée confuſe étant preſque toujours fauſſe. C'eſt pourquoi on appelle *Opinions* les Croyances fondées ſur ces ſortes d'Idées.

dées. Ainſi, la certitude d'une Idée ne dépend pas de ſa clarté, puiſqu'une Idée dont on n'a aucune certitude & qu'on a peine à ne pas confondre avec une autre, c'eſt-à-dire une Idée confuſe, peut-être vraye.

Si des Idées confuſes s'emparent de notre Eſprit, elles auront tant de pouvoir ſur nous, quoique fauſſes, qu'elles nous détermineront à agir, malgré la Vérité que nous aurons aperçeue; parce que ces Idées confuſes éffaceront bien-tôt les Idées les plus vrayes, ou en affoibliront conſidérablement l'impreſſion. Ainſi, la force des Idées ne dépend pas non plus de leur certitude. Cette force ne dépend que de la maniere dont elles nous affectent; & nous pouvons avoir pris l'habitude de nous livrer de ſorte aux Idées confuſes, que les Idées les plus vrayes auront bien de la peine à prévaloir.

Une *Idée claire* eſt donc non ſeulement une Idée vraie, mais encore

une

une Idée qui eſt parfaitement diſtincte, une Idée parfaitement évidente. Mais, les Idées les plus claires ne pourront rien, ou peu, ſur nous, ſi elles n'ont acquis une force ſupérieure à celle des Idées confuſes qui ſe ſont miſes en poſſeſſion de nous gouverner : c'eſt-à-dire ſi nos Idées claires ne nous ſont pas ſi familieres, qu'elles nous ſoient d'abord préſentes. En effet, pour marcher ſûrement dans une nuit obſcure, ce n'eſt pas aſſez que d'avoir apperçu de la lumiere, il faut en avoir avec ſoi. Comment ſe conduire par les Lumieres de la Vérité, ſi on les perd d'abord de vue. Nous contenter d'appercevoir la Vérité, ſans nous en pénétrer, n'eſt que troubler la confiance avec laquelle nous nous livrerions à l'Erreur. C'eſt juſtifier les Vers où il eſt dit,

Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.

C'eſt

C'eſt elle qui, farouche au milieu des Plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs (1).

Il faut encore obſerver ici, que l'Idée la plus ſimple ſe préſente preſque toujours à l'Eſprit accompagnée de quelques autres Idées, ou relatives, ou différentes de la Choſe même. Ce ſont ces ſortes d'Idées qu'un nomme *Acceſſoires.*

Nous avons remarqué (2), qu'il n'y a peut-être point de Mouvemens en notre Corps, qui ne puiſſent occaſioner à l'Ame quelques Penſées; comme il n'y a preſque point de Penſées, qui ne puiſſent exciter quelques Mouvemens dans le Corps. Ainſi, lorsque ces mêmes Mouvements s'excitent, les mêmes Penſées reviennent auſſi; &, réciproquement, lorſque les mêmes Penſées re-

(1) DESPREAUX, Satire IV.
(2) Page 137.

reviennent, les mêmes Mouvemens s'excitent. C'eſt ainſi, que lorſque nous penſons à un Lieu où nous avons été, l'Idée des Plaiſirs, ou des Deſagrémens, que nous y avons eus, accompagne l'dée de ce Lieu, & que l'Idée de la ſituation où nous y avons été prévaut ſur celle de la ſituation du Lieu même. C'eſt ainſi, qu'une Chanſon, qu'un Repas, que la vue de quelque Objet, qu'une Douleur, qu'une Maladie, réveille en nous des Idées des Perſonnes, & des Lieux, & des autres Circonſtances où nous avons été : excite en nous des Regrets & des Deſirs.

Mais, de plus, notre Imagination joint d'elle même aux Idées principales des Idées acceſſoires, conformes à notre Tempérament, à nos Paſſions, aux Circonſtances, & à l'eſpece d'Amour-propre qui regne en nous. Comme cet Amour ne nous abbandonne jamais, & qu'il eſt le Sentiment le plus vif que

nous

nous ayons, nous ne penſons preſque jamais que relativement à ce que nous ſouhaitons, ou à ce que nous ſommes. Et, jugeant moins alors par ce que les Choſes ſont en elles mêmes, que par le raport qu'elles ont avec nous ſelon nos Diſpoſitions particulieres, il arrive que nous jugeons que les Choſes ſont faciles ou difficiles, utiles ou nuiſibles, eſtimables ou mépriſables, ſelon que nos Humeurs ou nos Deſirs nous les font conſidérer. Qu'on propoſe une Entrepriſe à deux Hommes d'un Tempérament différent. L'un, quoiqu'ils y ſoient également intéreſſés, ne verra que des Difficultez où l'autre ne trouvera que Facilité à réüſſir. Le Mariage, conſidéré comme un établiſſement, ou comme la libre poſſeſſion de ce qu'on aime, eſt bien différent, lorsqu'on y eſt engagé, de ce qu''il paroiſſoit lorsqu'on n'étoit pas ſous ſon joug. Les Emplois, les Richeſſes, qu'on regar-

doit

doit avant que de les poſſéder comme les Choſes d'où dépendoit le Bonheur de la vie, ne ſervent ſouvent qu'à nous donner de l'embaras, & de l'inquiétude. Un Homme, prévenu contre un Auteur, lit un Ouvrage, & le trouve mauvais : un autre, favorablement prévenu, l'admire. Un Catholique-Romain voit la Tranſubſtantiation établie dans les propres Paſſages que le Réformé employe pour la réfuter. Ainſi, confondant les Idées acceſſoires avec la Choſe même, nous confondons ſous un même jugement des Choſes très différentes & qui mériteroient un Examen particulier. Cette confuſion d'Idée fait qu'on ne connoit, ni les Choſes en elles mêmes, ni le dégré de Plaiſir ou de Deſagrément qu'elles peuvent nous cauſer.

Outre ces Idées acceſſoires *qui viennent des Choſes*, il y en a encore d'autres *qui viennent des Mots*. *Grand*, par éxemple, emporte a-

vec ſoi l'Idée de quelque Choſe au-deſſus d'une autre. Ainſi, *Grand Seigneur*, marque un Homme qui eſt, non ſeulement au-deſſus du Bourgeois, mais encore au-deſſus du ſimple Gentilhomme. Mais, s'il eſt au-deſſus du Gentilhomme, il n'eſt qu'égal à un auſſi Grand Seigneur que lui: & il eſt en France, comme en Moſcovie & en Dannemarc, infiniment plus au deſſous du Roy, que le dernier du bas peuple n'eſt au deſſous du Grand Seigneur. La Grandeur d'un Grand Seigneur n'eſt donc qu'une Grandeur civile, relative ſelon les conventions ou les uſages d'un Gouvernement. Ce n'eſt que la Dénomination extérieure d'un Homme, qui, tout élevé & tout puiſſant qu'il eſt, peut au fonds n'être qu'un Miſérable, perſonellement digne de Mépris: de ſorte qu'on ne lui doit que les Egards qu'éxige la Subordination établie dans le Gouvernement, & nul-

nullement des Reſpects fondez ſur l'Eſtime, la Soumiſſion, & l'Amitié; par ce qu'on ne les doit qu'à la véritable Grandeur de l'Homme, c'eſt-à-dire à la Vertu. Le contraire arrive cependant, & l'on a beaucoup de peine à ne pas confondre cette Signification du Mot de *Grand*, avec cette autre Signification du même Mot dont on ſe ſert ſouvent pour marquer quelque choſe d'excellent en ſoi. Ainſi le Mot de *Grand Seigneur*, excitant dans l'Imagination d'un Particulier l'Idée de quelque choſe qui eſt au-deſſus de lui, il ſe ſent ſaiſi d'un Sentiment de Reſpect qui nait de la Comparaiſon que ce Particulier fait en lui même de ſon Infériorité & de ſa Foibleſſe avec l'Elévation & la Puiſſance du Grand Seigneur; ſans ſonger qu'un Reſpect fondé ſur cette Comparaiſon eſt encore mieux du à un Ours.

Ce ne ſont pas ſeulement les Dénominations compoſées comme celle de *Grand* & de *Seigneur*, qui peuvent

ainſi ſéduire. Les Dénominations ſimples ne ſont pas éxemtes d'Idées acceſſoires & ſéductrices : notre Imagination veut toujours les en revêtir. Quand on dit un *Prince*, un *Préſident*, un *Cardinal*, un *Héréſiarque*, un *Athée*, on ne penſe point ſimplement, que ces Mots ne ſignifient rien en eux mêmes, ſi non des Hommes qui ont de certains Titres, de certains Emplois ; ou des Hommes, qu'on accuſe d'Erreur, & d'Impiété. Nous voulons nous repréſenter ces gens-là : nous leur prêtons des Formes ; & ſouvent, au lieu de ſonger à ce qu'ils ſont, nous ne ſongeons qu'à ce qu'ils devroient être. L'Orgueil & la Flaterie ont ſi bien connu cette Séduction des Mots, que non ſeulement les Ambitieux ou leurs Adulateurs, pour faire de ſimples Dénominations, ont choiſi des Termes qui apportaſſent avec eux quelque Idée propre à relever les Perſonnes qui étoient ainſi dénomées ; mais, de plus, ils ont joint

aux

aux ſimples Dénominations d'autres Dénominations, qui en augmentent encore la Force : & c'eſt quelque choſe d'aſſez comique, pour le dire en paſſant, que la plûpart des Termes qu'on a employés à ce ſujet (1). La Cour de Rome, qui n'oublie aucune des Sotiſes dont elle peut tirer profit, n'a pas négligé ce moyen. Comment s'imaginer, que celui qui s'appelle *le Très Saint Pere le Pape, Vicaire de* JESUS-CHRIST, *Succeſſeur de* S. PIERRE, qu'un *Vice-Dieu*, comme les Italiens le nomment, ſoit un Inceſtueux, un Empoiſonneur, un Avare, un Simoniaque, un Scélérat, tels qu'étoient ALEXANDRE VI, JULES II, BONIFACE VIII, & quelques autres *très Saints Peres ?* Cela n'eſt pas plus aiſé, que d'imaginer qu'un Roi,

(1) On dit en France *Votre Grandeur, haut & puiſſant Seigneur*, comme on dit en Allemagne *Votre Tranſparance. Seigneur Tranſparant.*

à qui on a donné le Surnom de Grand, ait été un Tyran, un Uſurpateur, un Fou, & même un Poltron. Peut-on penſer qu'un *Sacré-Saint Concile Oecuménique*, compoſé des *vénérables Freres les Cardinaux, Archeveques, Eveques, de la Sainte Egliſe*, ſoit une Aſſemblée où la Politique, la Fraude, l'Intérêt, l'Hipocriſie, ayent régné ſi ſouverainement, que la Vérité n'ait ôſé y paroitre, ou qu'elle y a d'abord été étoufée? Que tant de grands Perſonnages ſe ſoient aſſemblez, pour décider ſur des Choſes qu'ils n'entendoient pas, & pour obliger les autres Hommes, ſous de rigoureuſes Peines, à croire des Déciſions où l'on ne peut trouver de Sens? Comment ſe perſuader, que tant de gens ayent pu tromper & qu'ils ayent pu être trompez, dans une Affaire ſur-tout auſſi importante que celle du Salut? Pour moi, j'avoue que non ſeulement leurs *Titres*, leurs *Dignitez*, leur *Age*; mais encore leurs *Cérémonies*, leurs *Habits*, la *groſſe Tête* ou la

Mi-

Mine éfilée & auſtere que je m'imagine qu'ils avoient, m'empêche de douter que leurs Déciſions ne ſoient pas autant d'Arrêts dictez par la Sageſſe. Et comment un Concile ne prendroit-il pas le Titre de *Sacré-Saint ?* J'ai vu dans toutes les Religions appeller les Diſcours des Prédicateurs *la Parole de* DIEU : ces Prédicateurs, *que je connoiſſois bien* (1), ôſer eux mêmes nommer ainſi leurs Sermons; & DIEU ſait quels Sermons.

Ils y a d'autres Idées acceſſoires, qui dépendent de la maniere dont on nous annonce une Choſe, & auxquelles nous ne pouvons ſouvent réſiſter, faute d'avoir une Idée claire de la Choſe principale. Auſſi, le grand Art des Orateurs n'eſt pas d'inſtruire de la Choſe dont ils traitent ; mais, de l'expoſer ſous des Faces particulieres, de lui donner même des Formes qu'elle n'a

(1) *Novimus & qui te.* VIRGILE Eclog. III.

point, & d'interdire la Liberté de notre Jugement par des Raiſonnemens tout à fait étrangers à la Choſe en queſtion. Veut-on nous perſuader que la Filoſofie d'ARISTOTE eſt excellente? ARISTOTE, dira-t-on (1), *eſt plus digne d'être regardé comme quelquechoſe de divin, que comme un Homme. Sa Doctrine eſt la Souveraine Vérité. On ne peut aller plus loin que lui: ſes Lumieres ſont le Terme de notre Connoiſſance. Il nous a été donné par la Providence Divine, afin que nous n'ignoraſſions pas ce qui peut être ſu. Que* DIEU *ſoit à jamais loué de l'avoir diſtingué des autres Hommes, pour l'élever juſques à la plus haute Perfection où la Nature humaine peut atteindre, & où les autres Hommes ne pourront jamais parvenir.* Nous parle-t-on d'HOMERE (2)? C'eſt

(1) AVERROES, *Commentaires ſur* ARISTOTE.

(2) Mad: DACIER, *des Cauſes de la Corruption du Goût.*

C'eſt *un Poete qui, contre la Gradation marquée par la Nature à toutes les Productions de l'Eſprit humain, joint à la gloire de l'Invention celle de la Perfection : . . . un Homme, qui a été éxemt de la Loi générale, qui n'a peut-être ſouffert que cette Exception.* Or, nous annoncer un Auteur comme Divin, & un Ouvrage comme la Source de la Vérité, & la Regle de la Perfection, ce n'eſt gueres nous laiſſer dans la Diſpoſition où l'Eſprit doit être, pour reconnoitre la Vérité.

Mais, preſque tous les Hommes ſont à l'égard de leurs Opinions ce que ſont les Interpretes à l'egard de leurs Auteurs. Nous prétendons que nos Sentimens ſoient la Regle à laquelle les autres doivent ſe conformer. Nous ne convenons qu'ils ont Raiſon, qu'autant que leurs Jugemens ſont ſemblables aux nôtres. Nous les condamnons, dès qu'ils ne penſent pas comme nous ; au lieu d'éxaminer ſi ce n'eſt point nous qui devrions penſer comme eux.

Qu'un Homme vienne à combattre quelques unes de ces Idées que nous avons appellées *Idées d'Education*, on l'accuſera d'abord d'être un Homme préſomptueux, qui s'eſtime plus lui ſeul qu'il ne fait tous les autres enſemble. Quoi! lui dit-on, prétendez-vous qu'une Choſe crue depuis tant de Siécles, confirmée par l'Approbation de tant de Grands Hommes, adoptée par tout ce qu'il y a de plus excellens Eſprits, ſoit une Sotiſe, dont vous ſeul ſoyés capable de connoître le Ridicule? Voulez-vous avoir plus d'Eſprit, que toute une Nation? Vous eſtimez-vous au-deſſus des plus Grands Hommes de tant de Siécles? Voilà les Diſcours dont on ſe ſert, lorsque, ne pouvant convaincre un Homme par de bonnes Raiſons, on voudroit du moins lui faire honte d'être raiſonnable. Mais ceux, qui aiment ſincérement la Vérité, ſavent que malgré le pompeux attirail de l'Erreur, il n'y a qu'à la Vérité ſeule que nous devions

vions nos Hommages. Ils ne ſe laiſſent point éblouïr par des Diſcours, qui marquent en ceux qui les font autant d'Ignorance d'Eſprit, que de Malignité de Cœur. Il eſt vrai, que la Modeſtie nous oblige de parler avec circonſpection des Opinions communes, & même des Opinions particulieres de ceux avec qui nous diſputons; mais, ce ne ſont que des égards de Bienſéance, qui ne font point de l'Erreur une Vérité que nous devions croire.

On voit donc, combien il eſt important de ne pas ſe laiſſer aller à ces Idées inſidieuſes, par leſquelles l'Orgueil & l'Ignorance ſe ſoutiennent, & auxquelles notre Imagination livrée livre enſuite notre Jugement. Car, de là viennent une infinité d'Erreurs dans la Morale, qui nous font rendre à la Vanité, & au Menſonge, ce que nous ne devons qu'à la Vérité, & qu'à la Vertu. De là vient cette Soumiſſion d'Eſprit ſi nuiſible à la Recherche

cherche de la Vérité, qui veut du Courage, & de la Hardieſſe, dans ceux qui la ſuivent; & qui, loin de vouloir rendre l'Homme eſclave, ne lui apprend que les moyens d'être libre. Effectivement, quel Homme eſt plus libre, que celui qui ne fait que ce que l'Homme doit faire? Et qui eſt l'Homme, qui ne fait que ce qu'il doit, ſi ce n'eſt celui qui ſuit uniquement ce qui eſt raiſonnable. Or, la Raiſon dicte que nous ne devons de parfait Acquieſcement qu'à la Vérité, & qu'elle ne dépend, ni des Lieux, ni des Tems, ni des Perſonnes, ni des Paſſions, ni des Mots, ni des Titres, ni de la Puiſſance. Cependant, combien voyons-nous de Gens montrer par ce qu'ils font, qu'ils raiſonnent ainſi: *Mes Peres ont cru telle choſe:* donc, *je dois la croire. Mon Curé enſeigne telle Doctrine:* donc, *elle eſt vraie. Il y a mille ans que cette Croyance eſt établie:* donc, *elle eſt raiſonnable. Cet Hom-*

me

me vivoit il y a deux mille ans : donc, *il avoit plus d'Eſprit que ceux d'aujourd'hui. C'eſt l'Uſage de mon Pays :* donc, *il eſt bon.*

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit entrer dans un détail exact ſur cette multitude d'Idées confuſes & acceſſoires, qui nous viennent de toutes parts. Il n'y a point de Paſſions, ni d'Objets, qui n'excitent de telles Idées. Ceux, qui ſavent parfaitement une Langue, conviennent qu'il n'y a pas deux Mots qui repréſentent la même choſe d'une même maniere. Et ceux, qui ont le mieux éxaminé comment nos Sentimens s'excitent, conviennent qu'il n'y a pas deux Hommes qui d'abord voyent préciſement une Choſe l'un comme l'autre.

Tout eſt un piége à l'Homme, & de tous les Objets
Il ſe ſait pour pêcher de funeſtes Sujets,

dit BREBEUF, dans ſes *Entretiens So-*

Solitaires. Mais, pour n'être point la dupe de tant de Sujets d'Erreur, il faut toujours commencer par démêler l'Idée de la Choſe d'avec les Idées confuſes & acceſſoires: &, après qu'on a conſidéré la Choſe en elle même, éxaminer ſes différens raports. De là nait une Diſtinction d'Idée, qui apporte avec ſoi une Lumiere d'autant plus grande, qu'elle eſt pour ainſi dire réfléchie de la Choſe principale aux Objets qui l'environnent, & des Objets qui l'environnent à la Choſe principale. C'eſt-là le ſeul moyen d'*éclairer l'Entendement, de régler l'Imagination*. Pour cet effet, il faut s'accoutumer à ne point laiſſer agir la derniere, qu'après qu'on à bien vu comment elle doit agir, & même ſi elle doit agir; car, il eſt ſouvent dangereux qu'elle agiſſe. Il y a des Idées purement intellectuelles, qui ne peuvent être repréſentées; & notre Imagination veut ſans ceſſe des Figures & des Formes. Par l'Habitude où nous ſommes de nous

livrer tout à elle, il arrive que bien des gens croient un pur néant tout ce qui ne peut être repréſenté, ou que ſe repréſentant ce qui ne doit ni ne peut l'être, ils prenent les Choſes pour ce qu'elles ne ſont pas. J'ai connu un Gentilhomme, Lieutenant Colonel du Régiment de Languedoc, qui me ſoutenoit que l'Air n'étoit rien. *S'il eſt quelque Choſe*, diſoit-il, *montrez-moi quelle figure il a, donnez-moi une poignée d'Air.* Voilà ſa Preuve. Quelque ridicule qu'elle ſoit, il y a bien des gens, qui raiſonnent ainſi à l'égard des Véritez les plus eſſentielles, à l'égard de l'Ame & de DIEU même.

Or, comme on ne peut donner de Regles à l'Imagination, ni acquerir cette Diſtinction d'Idées qu'en méditant ſur les Choſes qui en ſont l'Objet, il faut s'accoutumer à méditer. La Méditation paroit d'abord triſte, & pénible; mais, ce n'eſt que pour ceux qui n'y ſont pas accoutumez : c'eſt, au contraire, une occupation fa-

facile, & divertiſſante, à ceux qui en ont pris l'Habitude. Je croi que pour l'acquérir, il faudroit d'abord commencer par réfléchir un quart d'heure tous les ſoirs ſur ce qu'on auroit vu ou entendu pendant le jour, & ſur ce qu'on auroit dit ou fait ſoi-même: & le matin, pendant un ſeul quart d'heure, repaſſer dans ſon Eſprit les Réfléxions du ſoir. On ſe trouvera inſenſiblement porté à éxaminer enſuite ce que ſont certaines Choſes, dont on parle tous les jours, ſans entendre trop préciſement ce qu'on dit: par éxemple, ce que c'eſt que *Politeſſe*, que *Vertu*; ce que c'eſt que la *Vertu en général*; ce que ſont les Vertus particulieres, telles que *l'Humilité*, *la Piété*, *la Valeur*; ſi les Opinions des Hommes ne ſont pas les Regles & le But de ce qu'on appelle l'*Honneur*; ſi l'*Honneur* eſt en effet quelqu'autre choſe que l'*Art de paroitre Honnête* (1); & ſi *le* TASSE

(1) *Paſtor Fido*, Acte III, Scene V.

se a eu tort de l'appeller un *vano Nome ſenza Soggetto*, *Idolo d'Errori*, *Idol d'Inganno* (1). Si *la Pudeur*, à laquelle on donne tant de Louanges, a d'autres Principes que la Sotiſe ou l'Orgeuil. Si cependant l'*Impudence* n'eſt pas le comble de la confirmation dans le Vice. Ce que c'eſt qu'un *Etat*, qu'un *Roi*, qu'un *bon Mariage*, qu'une *belle Fortune*, qu'un *Homme d'Eſprit*, qu'un *Honnête-Homme*. *Si tout Honnête-Homme eſt eſtimable*. Mais, ſi l'on a trop de peine à méditer clairement ſur de tels Sujets, il faut avoir recours à la Géometrie. Elle accoutume l'Eſprit à ſe rendre attentif, & à vouloir l'Evidence; & même, pour cet effet, les ſeuls Elémens de la Géometrie ſuffiſent. Ils ſont d'ailleurs ſi faciles, que leur Facilité, jointe à la grande Utilité dont nous venons de parler, me feroit ſouhaiter qu'on y appliquât les Enfans dès qu'ils ont apris à lire. Car, former d'abord

(1) Aminta, *Choro* I.

l'Eſprit, de ſorte qu'on le rende propre à être attentif & qu'on l'accoutume à vouloir l'Evidence, c'eſt la plus importante de toutes les Sciences, & la plus néceſſaire pour toute la ſuite de la vie.

Pour s'aſſûrer ſi l'on a des Idées bien diſtinctes des Choſes qu'on éxamine, il faut en faire la Définition. Si cette Définition eſt ſi claire, & ſi propre à exprimer l'Idée de la Choſe qu'elle ne puiſſe convenir à aucune autre Choſe, la Définition eſt juſte, & l'Idée qu'on a eſt diſtincte. Mais, ſi la Définition eſt embaraſſée, ou compoſée de Termes équivoques, on doit être convaincu qu'on n'a que des Idées fauſſes ou confuſes. Que ceux qui ſe croyent les plus éclairez ſe rendent ainſi compte à eux mêmes de leur Savoir, ils trouveront peut-être, par la difficulté qu'ils auront à donner des Définitions claires des Choſes qu'ils ſavent le mieux, qu'ils ne voient que confuſement ce qu'ils croioient

croioient voir avec le plus d'Evidence.

Ils trouveront auſſi, que pour acquerir une Idée diſtincte de la plûpart des Choſes dont on parle tous les jours, il faut ſouvent remonter juſques à l'éxamen de Choſes auxquelles ils n'auront peut-être jamais penſé.

VII.

De la Converſation, et de la Lecture.

Ceux qui parlent, ou qui écrivent, ne devroient avoir qu'un ſeul but: c'eſt d'inſtruire, & de plaire. Mais, on le diviſe ſouvent; & ſi ceux qui cherchent à inſtruire veulent auſſi plaire, il n'arrive pas toujours que ceux qui veulent plaire cherchent à inſtruire. D'ordinaire même, ſoit qu'on cherche à inſtruire, ſoit qu'on cherche à plaire, on n'a pas tant en vue l'Utilité ou le Plaiſir des autres,

que la Satisfaction de ſon Amour-propre. C'eſt ainſi que les plus habiles, voulant encore paroitre plus habiles qu'ils ne ſont, aiment ſouvent mieux décider que ſe taire, & qu'ils travaillent à faire paſſer leurs Conjectures pour de nouvelles Découvertes, ou pour Véritez conſtantes, des Choſes, dont ils n'ont nulle Evidence. C'eſt encore ainſi, que les Perſonnes, qui ont le plus d'Eſprit, cherchent tant à en avoir, qu'ils abandonnent ſouvent le bon Sens, pour courir après ce qu'ils appellent du *neuf* : ils ſubſtituent au vrai Beau, de faux Brillans; &, lors même qu'ils diſent des Choſes très juſtes & très ingénieuſes, ces Choſes ſe trouvent, ou déplacées, ou miſes ſans regle & ſans meſure. Quoiqu'il en ſoit, il faut bien diſtinguer les Converſations & les Livres, dont le but principal eſt d'inſtruire, d'avec ceux dont le but principal eſt de plaire. Les prémiers doivent ne préſenter que des Idées vrayes, & diſ-

diſtinctes : les autres peuvent n'offrir que des Idées confuſes & ſimplement vraiſemblables. Car, ſi l'Eſprit n'eſt inſtruit que par la Vérité, il eſt agréablement occupé par des Sentimens confus, & ſouvent très égayé par les ſeules Vraiſemblances. Ainſi, quelque grande, que ſoit la Réputation des Perſonnes qui nous parlent, où des Ecrits que nons liſons, cela ne doit que nous engager à plus d'Attention, dans l'Examen que nous en faiſons, & à plus de Circonſpection dans les Jugemens que nous en devons porter. Nous ne devons écouter en leur faveur que l'Inſtruction & le Plaiſir. Lorſque l'Evidence ne ſe fait pas ſentir dans un Diſcours, il ne faut point ſe rendre, quoiqu'il ſoit tel qu'on n'y puiſſe alors répondre. Il y a des Perſonnes, qui ſavent déguiſer avec tant d'adreſſe la Fauſſeté d'un Raiſonnement, qu'on a beſoin de Réflexion & de tems pour la découvrir. On ne peut d'abord les réfu-

ter; & l'on ſe trouve, comme il eſt dit dans le *Paſtor Fido*, vaincu par des Paroles ſans être convaincu par la Vérité,

Sempre di Verità non è convinto
Chi di Parole è vinto (1).

Mais, en général, toutes les Converſations, & les Lectures, ſont dangereuſes, à moins qu'on ne ſe ſoit accoutumé à diſcerner le Vrai d'avec le Faux, & qu'on n'aye une proviſion d'Idées claires, qui ſervent de Regle à nos Jugemens. Faute de cela, la Lecture a gaté, & gate tous les jours, une infinité d'excellens Eſprits. Ce n'eſt que par la Méditation, qu'on s'inſtruit; ce n'eſt pas en adoptant les Penſées des autres: quelques juſtes qu'elles ſoient, il faut les éxaminer; & ne les recevoir, que parce qu'on les trouve tellement vraies, qu'on les auroit ſoutenues quand même on au-

(1) Atto V, Sc. V.

auroit été le prémier à les avoir. Avec ces Diſpoſitions, on pourra s'entretenir ſur toute ſorte de Sujets, & lire avec fruit toute ſorte de Livres. La Converſation & la Lecture ne ſerviront qu'à nous conſerver le Souvenir des Choſes qui s'effaceroient de la Mémoire, qu'à nous découvrir des Idées auxquelles nous n'aurions peut-être point penſé, ou à nous préſenter les Choſes par des Faces, ou avec des Relations, que nous n'aurions point aperçûes. Ainſi, nous pourrons tirer profit des Gens éclairez, & de ceux qui ne le ſeront point, puiſque les uns & les autres ne nous fourniront principalement que des Sujets d'Examen. C'eſt en effet le plus grand Avantage que nous puiſſions retirer du Commerce des Hommes, & la ſeule Choſe pour laquelle nous puiſſions ſûrement compter ſur eux.

On peut regarder comme très utile la Variété des Converſations

& des Lectures. Elle donne de l'étendue à l'Eſprit, & ſert à lui faire apercevoir l'enchainement & les raports que les Véritez ont les unes avec les autres. La Lecture même des Romans peut ſervir à donner des Sentimens & à les perfectionner. Cependant, je croi qu'il faut éviter la fréquente Lecture des Livres qui font trop agir notre Imagination ; car, on prend ainſi de l'éloignement pour ce qui demande une Aplication ſérieuſe.

Enfin, ſi l'on doit ſe garder d'acquieſcer trop facilement à ce qu'on lit, ou à ce qu'on entend, il faut bien ſe garder auſſi de prendre cet Eſprit de Contradiction, qui nous porte à chercher toujours de quoi opoſer aux Choſes les plus évidentes. Rien n'eſt plus propre à rendre faux un Eſprit naturellement juſte, & à faire un Sot d'un Homme aimable. Outre qu'il n'y a pas moins d'Impoliteſſe à vouloir primer par la Converſation que par le Rang,

Rang, c'eſt qu'il faut toujours agir de bonne foi avec les autres & avec ſoi-même, & en s'accoutumant a un Eſprit de Chicane on parvient ſoi-même à ſe tromper.

VIII.

Des Consequences.

Il y a une Regle dont l'obſervation eſt très importante, ſoit qu'on parle, ſoit qu'on liſe, ſoit qu'on réfléchiſſe ſur quelque choſe : c'eſt *d'éxaminer ſincérement & ſeulement ce que la Choſe eſt en elle-même, ſans ſonger aux Conſéquences qui reſultent ſi on la voit de telle ou de telle maniére.* N'obſerver pas cette Regle, c'eſt ſe mettre des Entraves qui nous empêchent d'aller au Vrai; c'eſt ſe donner deux Poids & deux Meſures, corrompre la nature de la Vérité, en la ſoumettant à des Conſéquences qui n'ont de Principes que l'Erreur & nos Paſſions.

Cependant, ſi l'on éxamine de quelle maniere preſque tous les Hommes décident du Juſte ou de l'Injuſte, du Vrai ou du Faux, on verra que les meilleurs Eſprits pervertiſſent leur Jugement, en admettant les Principes les plus faux, lorſque ces Principes favoriſent leurs Sentimens; ou en rejettant les Principes les plus vrais, lorſqu'ils voient dans ces Principes des Conſéquences contraires à leurs Intérêts, ou à leurs Deſirs. Que ſi la force de l'Evidence les oblige à recevoir ces Principes, ils font hardiment une Exception en faveur de ce qui leur plait, & prétendent que les Conſéquences générales ne les regardent point. Ce qui eſt proprement dire, *Tout ce que je ne veux point qu'on trouve mauvais, eſt bon; & tout ce qui peut ſervir à me prouver le contraire eſt faux, par cela même qu'il prouve que je me trompe.* C'eſt ainſi qu'on maintient les Opinions les plus abſurdes, & les Pratiques auſſi cri-

criminelles en elles-mêmes que nuiſibles à la Société.

Raiſonnez, avec un Gentilhomme Polonois, du Gouvernement de ſon Pays, il vous prouvera d'une maniere invincible, que rien n'eſt plus ſage, ni plus juſte, que les Principes ſur leſquels on a mis en Pologne des bornes au Pouvoir des Rois. Ils diſpoſent de tous les Revenus de l'Etat, diſpenſent toutes les Charges, tant Civiles que Militaires: mais, ils ne peuvent établir de nouvelles Loix, ni abroger les anciennes; engager l'Etat dans une Guerre, régler la Monnoye, faire mettre en Priſon, ni condamner le moindre de la Nobleſſe ſans le Jugement d'un Tribunal compoſé de cette même Nobleſſe. Voilà des Rois bien-heureux! ils ne peuvent faire que du Bien: ils ont les mains liées pour faire le Mal. Mais, examinez enſuite, avec les mêmes Principes dont le Gentilhomme ſe ſera ſervi, ſi les Droits Tyranniques, aux-

auxquels les Eccléſiaſtiques & la Nobleſſe ont ſoumis les autres Sujets de la Pologne, ne ſont pas auſſi contraires aux Loix du vrai Chriſtianiſme qu'à celles de la Nature même: vous verrez, que pour juger des Droits du Payſan, mon Gentilhomme cherchera d'autres Principes, que ceux dont il ſe ſera ſervi lorſqu'il a voulu faire voir la Juſtice des Droits de la Nobleſſe contre le Pouvoir Deſpotique; ou, s'il ne change pas de Principes, il les interprétera, & en tirera des Conſéquences bien différentes de celles qu'il avoit tirées d'abord. Ainſi, avec beaucoup de Zêle pour la Juſtice, & d'Attachement à la Religion Chrétienne, ce brave & Chrétien Seigneur croira vous prouver, & ſe prouvera à lui, qu'un Gentilhomme n'eſt point né pour être l'Eſclave d'un Roi, mais qu'un Payſan nait naturellement l'Eſclave d'un Gentilhomme.

Vi-

Vilain, *dit-il, vaquer à nul ouvrage*
N'eſt mon talent : je ſuis un Diable iſſu
De noble race, & qui n'a jamais ſçû
Se tourmenter ainſi que font les autres.
Tu ſais, vilain, *que tous ces champs ſont nôtres,*
Ils ſont à nous dévolus par l'Edit,
Qui mit jadis cette Iſle en Interdit.
Vous y vivez deſſous notre police:
Partant, vilain, *je puis avec juſtice*
M'attribuer tout le fruit de ce champ. (1)

De ſorte que lorſqu'on lit dans un Acte des Etats de Pologne (2), *que chacun ait auſſi bonne opinion de ſon frere que de ſoi même; car nous ſommes tous nez égaux :* il faut bien ſonger que cela ne regarde que les Gentilshommes, & ne pas inférer de-

(1) Contes de LA FONTAINE, *Le Diable de Papefiguierre.*

(2) Acte *de la Conféderation de* Sendomir, *en* 1704.

de-là, qu'ils ayent une Naiſſance commune avec les autres Hommes, & qu'ainſi ils les doivent regarder comme étant leurs ſemblables. Car ſupoſé, penſent ces Meſſieurs, qu'originairement il y eut par la Naiſſance une Egalité naturelle entre les Hommes, cette Egalité, qu'ils ne tiendroient que de DIEU, eſt abſolument abolie par un Parchemin qu'on apelle *Lettres de Nobleſſe*, leſquelles mettent très *équitablement* en Droit ceux, qui les ont obtenues, de ne pas regarder les autres Hommes comme *leurs Freres*.

Quand un Evêque parlera de l'Evangile, il dira avec *Louis de* GRENADE, que c'eſt une Loi pleine de Grace, pleine de Douceur; que DIEU n'y demande que des Sacrifices volontaires; qu'il n'y a que ceux là, qui puiſſent lui être agréables; que DIEU veut être adoré en Eſprit, & en Vérité. Si vous lui parlez de l'Etabliſſement du Mahométiſme

tiſme & du Chriſtianiſme, quelle différence ne fera-t-il pas voir entre le premier, qui ne s'eſt fait, dira-t-il, que par la force des Armes, lorſque le Chriſtianiſme ne s'eſt accru qu'au milieu des Perſécutions & des Souffrances ? Aura-t-il des termes aſſez forts, pour marquer l'Injuſtice des Deſſeins & de la Tyrannie des Empereurs qui perſécutoient les prémiers Chrétiens ? Il conviendra, ſans doute, que ces Empereurs, avec tout leur Pouvoir, n'étoient point en droit de faire des Loix à l'égard des Conſciences, & que par cela même leurs Ordonnances n'obligeoient point les prémiers Chrétiens à s'y conformer. Mais cet Evêque, qui ſe plaindra encore de même des Perſécutions qu'on fait ſouffrir à ſes Miſſionaires, ſoutiendra les Tribunaux de l'Inquiſition : Tribunaux, dont le plus grand des Tourmens n'eſt pas de faire brûler vifs ceux qui y ſont jugez, c'eſt-à-dire des Innocens,

cens, qui ne peuvent confeſſer des Crimes qu'ils ignorent, parce qu'ils ne les ont pas commis ; des gens, qui ſouvent ne ſont déclarez Hérétiques, que parce que leurs Juges ne ſavent ni l'Évangile, ni même la Doctrine des Conciles ; ou tout au plus des gens, qui ne veulent point adorer ce qu'ils regardent comme abominable, ni faire ce qu'ils croiroient criminel devant DIEU : Tribunaux, que les Diables du Paganiſme n'ont pas été aſſez méchans pour inventer, depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent.

Ce qui ſe fait ainſi dans les deux grands Exemples, que je viens de raporter, ſe fait de même chez les Particuliers, pour des Affaires qui ne ſont ſouvent ni moins importantes, ni moins nuiſibles à la Société, que parce qu'elles ne regardent pas tant de gens. Un Avare trouve des Raiſons pour condamner un Voleur, parce que ce Voleur trouble la Sûreté publique ; mais l'Avare trouve d'au-

d'autres raiſons en faveur de ſon Avarice, quoi qu'elle trouble la Félicité publique. Nous accuſons ceux qui rendent infidelle ou notre Femme, ou notre Maitreſſe, & nous nous juſtifions dans tous les cas l'Amour que nous avons pour celles des autres.

Mais, loin de pervertir ainſi notre Jugement, & de nous donner deux Poids & deux Meſures, cherchons la Vérité avec tant de droiture & tant de délicateſſe, que nous ne recevions pas même les Raiſonnemens qu'on fait en notre faveur, s'ils ne ſont pas d'une éxacte Evidence. On doit toujours ſe garder du Faux : c'eſt deshonorer la Vérité, que de croire qu'elle ait beſoin des moindres Secours de l'Erreur; c'eſt même lui nuire.

Il y a donc deux Regles à obſerver à l'égard des Conſéquences.

La prémiere, *d'éxaminer les Choſes avec d'autant plus de ſoin & de méfiance, que nous avons plus d'Inté-*

rêt à les trouver d'une telle ou d'une telle maniere.

La ſeconde, *de ne jamais perdre de vûe, dans les Choſes qui regardent les autres Hommes, la Loi d'aimer ſon Prochain comme ſoi-même.*

Si l'on obſervoit toujours ces deux Regles, on ne ſe tromperoit peut-être jamais, & l'on ne feroit que du Bien aux Hommes : de ſorte qu'il n'y auroit de Perſécution, que pour ceux qui voudroient faire les autres la Victime de la Violence & de l'Injuſtice.

IX.

De la Méthode.

Les Philoſophes apellent *Méthode* la Maniere dont l'Eſprit doit ſe conduire dans la Recherche de la Vérité, ou dans l'Examen de quelque Vérité particuliere. Tout l'Art de la Méthode eſt d'aller

des

des Choſes les plus ſimples aux plus compoſées, ou d'éxaminer les Choſes les plus compoſées en remontant juſques aux plus ſimples; de faciliter la Découverte d'une Vérité, en écartant ce qui eſt étranger au Sujet qu'on éxamine : car, il n'y a point de Cauſe ſans Effet, ni d'Effet ſans Cauſe; de Principes ſans Conſéquences, ni de Conſéquences ſans Principes.

C'eſt ainſi, qu'en voulant douter de tout, on découvre qu'il y a des Choſes dont il eſt impoſſible de douter, on trouve les prémiers Principes de nos Connoiſſances, & une Regle pour s'aſſûrer de l'Evidence. C'eſt ainſi, que par la Connoiſſance de notre Exiſtence, nous parvenons à nous aſſûrer de celle d'un Etre intelligent, dont la Volonté & la Puiſſance ſont les Cauſes de toutes Choſes, tant Morales que Phiſiques; car, le Rien n'a point de Propriétez : il ne peut rien produire. Il n'y auroit donc rien,

s'il n'y avoit pas une Cauſe de toute Exiſtence, Cauſe néceſſaire, & par conſéquent éternelle; &, ſi cette Cauſe n'étoit pas intelligente & toute-puiſſante, il n'y auroit ni Corps, ni Mouvement, ni Génération, ni Deſtruction, ni Eſprits, ni Connoiſſances, ni Douleurs, ni Plaiſirs, ni Vertus, ni Vices. Si ceux, qui ſont aſſez malheureux pour en douter, ne s'arrêtoient pas à des Définitions auſſi confuſes que pleines d'Equivoques, & s'ils avoient pris la peine d'éxaminer la nature de nos Connoiſſances, ils ne ſeroient pas long-tems dans un Aveuglement ſi déplorable. Mais, loin d'éxaminer les Choſes ſelon leurs Principes, on ſe borne à des Difficultez, qui ne ſont fondées que ſur de faux Principes, que l'Evidence des prémiers auroit détruit. L'Orgueil, ou la Pareſſe, ſe retranchent ſur ces Difficultez, & empêchent l'Homme en cela, comme en bien d'autres choſes, de connoitre & d'a-

d'agir pour ſes véritables Intérêts.

Il ne faut donc point ſe ſervir de Principes *intermédiaires*, (j'apelle ainſi les Principes qui en ſupoſent d'autres,) à moins qu'on n'aye éxaminé juſques à leurs Sources tous les Principes ſur leſquels ces intermédiaires ſont fondez; car, de même qu'en une Chaine un Chainon devient le Lien du Chainon qui le ſuit, ainſi, dans la Connoiſſance de la Vérité, une Conſéquence devient le Principe d'une autre Conſéquence. C'eſt ce qui fait que toutes les Véritez d'un même genre ſont liées les unes aux autres, en ſorte qu'elles viennent toutes d'un ſeul Principe, & par conſéquent qu'elles s'y raportent toutes.

Je veux, par éxemple, ſavoir quel Sens je dois attacher à ces Paroles ſi ordinaires dans la bouche des Prédicateurs : *Il faut racheter ſes Péchés par l'Aumône.* A les prendre à la Lettre, & non dans un Sens figuré, il paroitroit qu'il

y a des Aumônes, qu'on pourroit ſe diſpenſer de faire; que les plus coupables devroient en faire de plus grandes, à proportion de leurs Crimes; & qu'un Honnête-Homme, qui vit ſans Scandale, & qui va bien réguliérement à l'Egliſe, ne ſeroit pas obligé à faire autant d'Aumônes qu'un autre. En effet, je vois bien d'Honnêtes-Gens très pieux, très zélez, ſe conduire ainſi. Je ſai d'ailleurs qu'on dit, qu'il y a des Oeuvres de Surérogation, c'eſt-à-dire, de bonnes Oeuvres qu'on n'eſt pas obligé de faire. Sur ce Principe, il eſt certain, que non ſeulement nous pouvons faire l'Aumône à qui il nous plait; mais encore, que nous ne ſommes point obligez de faire toutes les Aumônes que nous pouvons faire. Mais, ce Principe eſt-il fondé? Pouvons-nous ſans Crime nous diſpenſer de faire le Bien, quand nous pouvons le faire; & me ſuffit-il, pour m'en diſpenſer, qu'on m'ait dit qu'il y

avoit

avoit des Oeuvres de Surérogation, & que ce ſoit même ſur ce fondement qu'on faſſe des Canoniſations à Rome ? Suis-je aſſez vertueux quand je puis l'être encore davantage ? Pour m'inſtruire de ce que c'eſt que l'Aumone, il faut donc que je remonte juſques aux prémiers Principes ſur leſquels eſt fondée l'obligation de faire l'Aumone: & , ſi je découvre, que faire l'AUMONE c'eſt *aſſiſter des Choſes néceſſaires à la Vie ceux qui ſont dans le Beſoin*; qu'ainſi, c'eſt un effet de *l'Amour du Prochain*, d'une Vertu qu'on nomme *Charité*: Vertu, parce que LA VERTU n'eſt que *la Connoiſſance practique de nos Devoirs*, & qu'aſſiſter notre Prochain eſt un Devoir, parce que nos DEVOIRS ne conſiſtent que dans *le meilleur Uſage que nous pouvons faire de nous, de notre Pouvoir*, & que le meilleur Uſage que nous pouvons faire de nous eſt celui qui eſt le plus conforme aux vues du Créateur, qui ne

peut vouloir les Choſes que pour le mieux ; de ſorte que l'Amour du Prochain étant la ſource du plus grand Bien que les Hommes peuvent ſe procurer, cet Amour eſt un Devoir : ſi, dis-je, je vois cet enchainement, je conclurai, qu'il n'y a Perſonne qui ne ſoit obligé de faire l'Aumone *tout autant & toutes les fois qu'il le peut*: Qu'ainſi, ces Honêtes-Gens ſi zélez, ſi pieux, qu'ils ſont toûjours dans les Egliſes, ne ſont pas moins obligez de faire l'Aumone que les Libertins: Que ceux, qui font l'Aumone, ne font pas une Oeuvre de Surérogation, mais qu'ils s'exemptent ſeulement de faire un Peché; deſorte que ſi par *Honêtes-Gens* on entendoit des *Gens vraiment vertueux*, ceux qui ne font pas toutes les Aumones qu'ils peuvent faire ne ſeroient pas d'Honêtes-Gens. Ainſi, *racheter ſes Péchés par l'Aumone*, eſt une Expreſſion figurée, qui ne ſignifie raiſonablement rien autre choſe, ſinon qu'il faut toûjours

augmenter le nombre de ſes bonnes Actions, & non celui de ſes Péchés, en négligeant de faire toutes les Aumones qu'on peut faire : ce qui fait que l'Aumone n'a point d'autre Regle que la Meſure de nos Beſoins & de notre Pouvoir priſe ſur celle du Beſoin & du Pouvoir des autres.

C'eſt ainſi, qu'en remontant des Choſes les plus compoſées, ou des Principes intermédiaires aux plus ſimples, on parvient à éclaircir ſes Idées, & à diſtinguer la Vérité. Le recours aux premiers Principes eſt ſi néceſſaire, qu'il n'y a pas d'autre moyen pour s'éxempter d'un Travail long, penible, & même inutile dans la Recherche de la Vérité. Je ne parviendrai jamais à ſavoir en quoi conſiſte la bonté du Gouvernement, & quelle eſt la meilleure forme de Gouvernement, ſi je ne remonte juſques aux Fondemens de toutes les Sociétés Civiles, & juſques aux Principes de Néceſſité qui les ont fait établir. La vie d'un

Homme ne ſuffira pas pour s'aſſûrer de la vraye Religion, s'il veut éxaminer toutes les Religions, pour découvrir quelle eſt la meilleure: au lieu, qu'en commençant par s'aſſûrer des Caracteres de la vraye Religion, on trouvera peut-être, qu'il ne faut pas un jour pour s'en inſtruire; parce qu'aſſûré de la bonne, on ſera certain que toutes les autres ſont fauſſes.

C'eſt ainſi, que faute d'avoir recours à une bonne Méthode, les Hommes n'apprennent point à écarter de l'Examen d'un Sujet ce qui eſt étranger à la Vérité; qu'ils voyent des Difficultez inſurmontables dans les Choſes les plus faciles; & qu'ils reſtent dans des Erreurs très pernicieuſes, parce qu'ils n'éxaminent point les Principes ſur leſquels elles ſont fondées: au lieu, qu'en ſuivant une bonne Méthode, ils apprendroient à douter de tout ce qui n'a point le Caractere de l'Evidence, & que ſe trouvant obligés de remonter juſqu'aux prémiers

Prin-

Principes, ils verroient des Regles infaillibles pour juger du Vrai & du Faux. Car, s'il n'y a point de ces Regles-là, on eſt bien fou de croire quelque autre choſe que ce qui convient à nos Intérêts & à nos Paſſions quelles qu'elles ſoient; &, s'il y a de telles Regles, on eſt bien criminel de ne s'en pas aſſûrer. Combien de Diſputes ſur le Droit Naturel, & ſur la Religion, Choſes ſi importantes à chaque Homme en particulier, & à tous les Hommes en général! Combien, dis-je, de Diſputes ſur le Droit Naturel, & ſur la Religion, ne ſeront jamais terminées, faute de ſe ſervir de cette Méthode? De-là, combien d'Injuſtices, & de Superſtitions! Quels Maux dans cette Vie, & quels Dangers pour l'Avenir! Car, la Vérité a cela de propre, qu'elle rend l'Homme libre & vertueux, utile aux autres, utile à ſoi-même, tranquile ſur les Choſes de cette Vie, plein d'Eſpérance pour celles de

l'A-

l'Avenir : au lieu que l'Erreur, & la Superſtition, le rendent eſclave, cruel à ſoi-même, cruel aux autres, toujours agité dans cette Vie, plein d'Inquiétude & de Frayeur pour l'autre.

C'eſt donc une Indolence bien indigne de l'Homme, que celle qui lui laiſſe confier ſon Bonheur au Hazard, & qui le rend ſi ſouvent malheureux & déſeſperé, lors qu'il pourroit s'aſſûrer d'un Bonheur véritable, en faiſant un bon Uſage de ſa Raiſon. Ou l'Homme n'eſt-il pas bien digne d'être malheureux, lorſque faute de choiſir une bonne Route, il ſe tracaſſe avec tant de peine pour augmenter encore les Inconvéniens qui peuvent troubler la Tranquilité de ſa Vie, détruire ou troubler les Eſpérances de l'Avenir? Enfin, revenons à ce que nous avons dit d'abord;

*Qu'*il ne ſuffit pas de vouloir être heureux pour l'être, mais qu'il faut le bien vouloir.

*Qu'*il

*Qu'*il n'y a point de Bonheur ſolide, que celui qui eſt fondé ſur la Connoiſſance de la Vérité, & la Pratique des Devoirs qu'elle nous découvre.

Que la Vérité n'eſt que la Conformité de nos Idées avec ce qui eſt.

Que ce qui eſt, eſt tel qu'il eſt indépendement de tout ce qui lui eſt étranger.

Que ce qui eſt ne peut être à la fois d'une maniere & d'une autre.

*Qu'*ainſi, nos Idées ne font point la Vérité des Choſes, puiſqu'au contraire nos Idées, pour être vraies, doivent être conformes aux Choſes qui en ſont l'Objet.

Que ce n'eſt point l'Antiquité d'une Croyance, qui en fait la Vérité: de ſorte qu'une Choſe, qu'ADAM auroit dite, & qu'on auroit crue juſques à préſent, pourroit être fauſſe, parce qu'ADAM & tous ceux de ſa Poſtérité n'ont été que des Hommes, qui, à moins que d'une Grace particuliere, ont tous été

été ſujets à l'Erreur, & par conſéquent capables de tromper, & d'être trompez.

Que ce n'eſt pas même à cauſe d'une Grace particuliere, que ce que des Hommes auroient dit ſeroit vrai; mais, parce que ce qu'ils auroient dit ſeroit conforme à ce qui eſt.

Qu'ainſi, la Vérité ne dépend, ni du Tems, ni des Hommes; qu'elle ne dépend pas non plus, ni de notre Païs, ni de nos Intérêts.

*Qu'*il ne faut donc chercher la Vérité, que dans la Vérité même, ſans égard, ni au Tems, ni aux Lieux, où elle a été crue; ni aux Hommes qui l'ont crue, ni au Raport qu'elle a avec nos Vûes & nos Paſſions.

Que la Connoiſſance de la Vérité nous ſera inutile, ſi nous ne nous en pénétrons vivement, ſi nous ne nous accoutumons parfaitement à nous conduire par des Idées ſi claires, qu'elles nous ſoient toujours auſſi

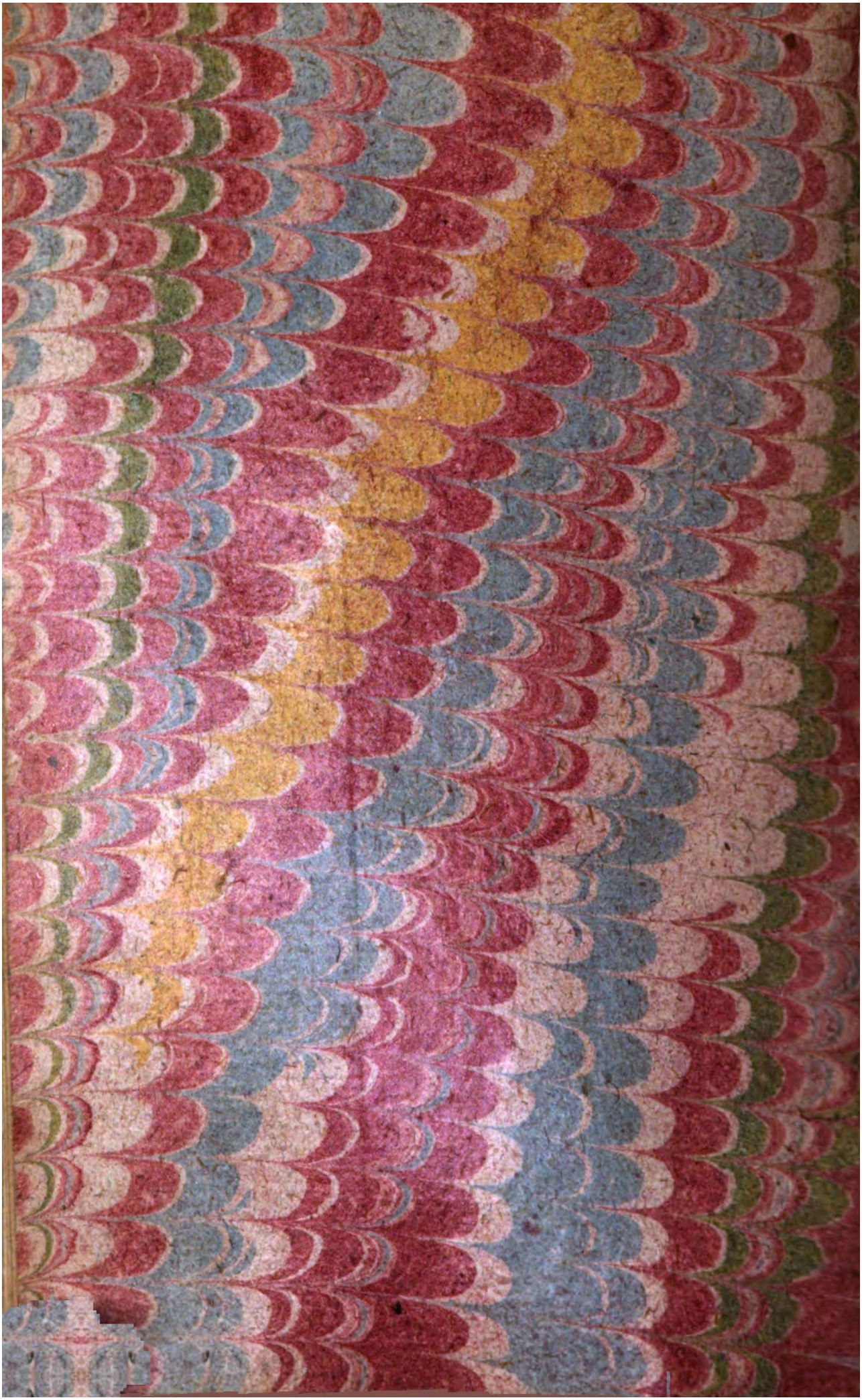
dif-

diſtinctes que préſentes dans le beſoin.

Que c'eſt le ſeul Moien de déterminer notre Volonté à ſuivre toujours la Vérité, & par conſéquent à ne nous rien faire faire que ce qui peut contribuer à nous rendre véritablement heureux : non pas d'un Bonheur d'Opinion, qui s'anéantit, & nous laiſſe ſouvent de l'Inquiétude ou des Remords; mais d'un Bonheur, qui ne trompera point nos Eſpérances.

Qu'enfin, pour nous animer à rechercher la Vérité, & à la ſuivre, il faut conſidérer que nous avons de grands Obſtacles à ſurmonter; mais, que pour réüſſir, nous n'avons qu'à avoir du Courage, c'eſt-a-dire, une Volonté vive & déterminée à faire toujours un bon Uſage de notre Raiſon: Que puiſque cela dépend de nous, il eſt ſi indigne de l'Homme, & ſi honteux, d'en agir autrement, qu'il ne faut point ceſſer de nous regarder avec Mé-

Mépris, & de nous gronder ſincérement, quand nous aurons abuſé de la Raiſon, ſoit en négligeant d'acquérir les Connoiſſances néceſſaires, ſoit en ne la conduiſant pas par l'Evidence.

FIN.

5425554